BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

—

2e SÉRIE IN-8°

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Glabion enfonça l'épieu dans le flanc de son ennemi, qui tomba sur le sable de l'arène en rugissant.

MARCUS

PLAUTIUS

OU

LES CHRÉTIENS A ROME SOUS NÉRON

PAR C. GUENOT

—

QUATRIÈME ÉDITION

TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

—

M DCCC LXXII

LIBRARY
FEB 6 1905

MARCUS PLAUTIUS

I

LA SUBURRA

Au bas de l'Aventin, sur les bords mêmes du Tibre, dans la Rome impériale, se déroulait comme un serpent une rue sale, infecte, tortueuse, nommée la Suburra. Là grouillait une population misérable, désœuvrée, sordide, nourrie par le trésor public aux frais de l'univers, qui payait l'honneur d'être devenu romain. Cette multitude, bannie du Forum depuis la chute de la république, n'avait retenu de son ancienne puissance que le droit d'avoir du pain et des spectacles. L'histoire rapporte que les Césars s'acquittaient libéralement en cela des charges du rang suprême : les cirques et les amphithéâtres chômaient rarement.

Un matin de l'année 64 de Jésus-Christ, bien avant le jour, tout était en mouvement dans une des immenses maisons à huit étages qui bordaient la rue d'un côté et

le fleuve de l'autre. Dans une des plus pauvres cellules de l'île, ainsi nommait-on ces vastes édifices à cause de leur isolement, habitaient six créatures humaines : un homme, une femme et quatre enfants, dont l'aîné avait à peine huit ans. L'homme, le maître du logis, le chef de la famille, était dans la vigueur de l'âge; ses traits offraient le type romain, altéré par le mélange du sang étranger, tel qu'il apparaissait en ces jours de décadence; on y lisait la fierté unie à la bassesse, le souvenir de l'antique liberté et le sentiment d'une dégradante servitude. Vêtu de la toge de laine, l'habitant de la Suburra se drapait avec dignité dans un manteau de poil de chèvre; des sandales, attachées au moyen de cordons noués avec quatre aiguillettes, chaussaient ses pieds. Il se préparait à sortir, quoique le jour n'eût pas encore paru. Sa femme, de taille élégante, élevée, se tenait debout près de lui. Bien que la misère, la faim peut-être, eût flétri son visage, elle était belle encore. Ses yeux avaient une remarquable douceur : ils reflétaient cette résignation patiente que le christianisme, depuis, a si merveilleusement inspirée à la pauvreté. Cette femme n'avait pour vêtement et pour parure qu'une simple tunique noire. Les quatre enfants, étendus pêle-mêle sur une natte rongée par le temps, dormaient paisiblement. Dans un coin de la chambre gisait un petit cube d'airain, portant gravé sur une des parois le nom de son propriétaire, et la quantité de froment que délivraient à celui-ci, chaque mois, les greniers publics. On apercevait encore dans la cellule les deux pierres qui servaient à moudre le blé; un banc, une mauvaise table, composaient le reste de l'ameublement. Le citoyen romain, vivant le jour sous les portiques

des temples, des basiliques, dans l'*atrium* des grands qu'il courtisait, dans les bains ou thermes, vastes palais construits pour lui avec une royale magnificence, dédaignait le confortable du toit domestique; c'était un luxe réservé aux familles privilégiées qu'avaient enrichies, engraissées les dépouilles de l'univers. Quant à sa femme, il s'en mettait peu en peine : une loi de fer en faisait la première esclave de l'homme; les enfants aussi étaient soumis à la puissance absolue du chef de famille. L'intérieur que nous venons de décrire, et qui était éclairé par une lampe fumeuse posée sur une pierre scellée dans la muraille, se reproduisait fidèlement, avec tous ses détails de nudité et de profonde détresse, dans les milliers de logements destinés à la plèbe de Rome. L'homme et la femme dont nous venons de tracer le portrait se regardaient en silence depuis quelques minutes. L'aube commençait à blanchir les montagnes lointaines de la Sabine, quand le premier fit un pas vers la porte; la femme le retint d'un geste, en lui disant avec inquiétude :

« Où vas-tu si matin, Veturius? les rues de la ville sont encore solitaires; tout repose dans la demeure des riches patriciens.

— Le paûvre client ne doit point se faire attendre dans le vestibule des grands. Tu le sais, Coralia, les heureux de Rome aiment à compter une longue file de courtisans à la porte de leurs demeures princières.

— Qui vas-tu saluer aujourd'hui? reprit la Romaine.

— J'ai l'intention de me présenter chez Pedanius Secundus, le préfet de la ville.

— Puis-je connaître la cause de cette préférence? Il me semblait que tu avais d'autres projets.

— Pedanius Secundus donne ce soir un souper splendide; peut-être m'invitera-t-il à y assister, et à m'asseoir sur un escabeau près de sa table opulente. »

Cette réponse assombrit le visage de la pauvre mère; une larme perla à l'extrémité de ses cils noirs.

« Et nous, dit-elle avec un soupir douloureux, qui nous procurera le repas du soir? »

Veturius haussa les épaules d'un air impatienté. Néanmoins Coralia poursuivit :

« N'auras-tu pas pitié de ces malheureux enfants? Hier déjà ils ont dû se contenter de pain et de bouillie cuite à l'eau; pourtant tu avais obtenu une largesse de cent quadrans (1), somme dont tu n'as pas jugé à propos de nous faire profiter.

— J'ai rencontré Hermès, l'affranchi de Tigellinus, répondit Veturius avec embarras; il m'a entraîné à la *popina* (2). Je n'ai pu refuser un homme dont le patron tient une place aussi considérable dans Rome.

— C'est là sans doute que tu as dépensé l'argent qui eût suffi à nourrir tes enfants pendant deux jours. A l'heure où tu mangeais une tête de mouton à l'ail, et que tu buvais du vin cuit, ils me demandaient si tu n'augmenterais pas leur maigre pitance.

— C'est fait, n'en parlons plus, répliqua Veturius, plutôt mortifié qu'irrité des reproches de sa femme. Ce flux de paroles ne remédiera pas au mal dont tu te plains.

— Je me consolerais facilement des privations conti-

(1) Un franc vingt-cinq centimes.
(2) Taverne sale et obscure.

nuelles que nous endurons, si j'avais l'espoir, Veturius, qu'à l'avenir tu penseras davantage à ta famille.

— C'est pour nos enfants et pour toi, Coralia, que je me hâte de gagner la maison de Pedanius Secundus; je tiens à ce que personne ne m'y devance. Le préfet de Rome est libéral; il me connaît, il ne m'oubliera pas dans la distribution de ses faveurs.

— Tu recevras encore de l'argent, dont, je le crains, tu feras le même usage qu'hier.

— Où veux-tu donc que je me présente? demanda le Romain avec humeur. Faut-il que j'aille faire la cour à un étranger, ou à un de ces publicains qui, après s'être gorgés de la substance publique, éconduisent brutalement les pauvres citoyens?

— Il n'est pas question de cela, Veturius, et tu interprètes mal mes paroles. Je préférerais que tu offrisses tes hommages, ce matin, à Aulus Plautius.

— Pourquoi plutôt à Plautius qu'à Pedanius? Le préfet de Rome cependant passe pour être généreux, et il nous en a souvent donné des preuves.

— Je ne le nie pas; mais, à mon avis, les largesses du consulaire Plautius sont préférables.

— Je voudrais bien savoir quelle différence il y a entre les as (1) de l'un et ceux de l'autre.

— Je vais te le dire : chez Plautius on remplit toujours de viandes et de fruits la sportule (2) du pauvre client, les distributions se font avec intelligence. Ce n'est pas par pure ostentation que là les largesses s'accordent

(1) Monnaie romaine.
(2) Corbeille.

à qui les sollicite; on pense que derrière le citoyen dénué de fortune il existe une famille, une femme, des enfants, qui dans leur étroite cellule ont rarement occasion de faire un bon repas. Ce sont là des délicatesses, des procédés touchants, auxquels ne nous ont guère accoutumés les autres patriciens. Voilà pourquoi je désirerais que tu dirigeasses ta course matinale du côté de la maison de Plautius.

— J'irai une autre fois, demain peut-être, chez le riche consulaire Plautius, répondit Veturius, qui ne sacrifiait pas facilement l'espérance d'un fin souper. D'ailleurs le digne patricien, pour qui j'ai tout le respect possible, a souvent la bonne pensée de secourir à domicile les citoyens pauvres. C'est là une nouveauté dans Rome, il est vrai, laquelle est l'objet de divers commentaires.

— Est-ce donc à nous de nous en plaindre? reprit Coralia avec vivacité; nous devrions nous estimer trop heureux qu'une semblable bienveillance vînt si souvent en aide à notre détresse.

— Aussi je respecte Aulus Plautius.

— Je le crois bien; toutefois il est juste de rendre hommage à qui de droit. Il y a dans la maison de Plautius une illustre femme, l'honneur des dames romaines; ses mœurs sont pures, ses vertus admirables. Pomponia Græcina, l'épouse du consulaire, n'a qu'un fils; mais elle l'a élevé, dit-on, dans des habitudes sévères; elle l'a, pour tout dire, formé à son image. C'est cette noble matrone qui veille aux distributions de viande, d'huile, de fruits, d'argent même, qui de temps en temps viennent nous surprendre dans nos misérables îles. Elle a des

esclaves dévoués, animés de son esprit, remplis de compassion pour les êtres qui souffrent; ces excellents serviteurs savent bien trouver le chemin de nos cellules : ils ne craignent pas d'y pénétrer, de respirer l'air fétide de nos quartiers. On se douterait peu, à les voir, qu'ils sont nés sous les lambris dorés d'un palais, qu'ils habitent des demeures revêtues de marbre, où sont accumulées toutes les jouissances qui peuvent embellir la vie. »

Coralia parlait avec animation et enthousiasme des bienfaits de Pomponia Græcina. Veturius crut devoir s'associer à la reconnaissance de sa femme, et il répliqua :

« Je rends également justice à la noble femme de Plautius, quoique sa conduite me paraisse étrange; quelques-uns même appellent cela de la folie.

— Veturius, interrompit la Romaine, ne répétons jamais ces absurdes propos; ce serait mal à nous d'outrager la main qui nous est secourable. »

Veturius secoua la tête en silence, et ouvrit la porte aussitôt, sans rien répondre. Il descendit avec gravité, comme il convenait à un citoyen, les cent cinquante marches de l'escalier de son logis, et arriva dans la rue au moment où le soleil dorait de ses premiers rayons les sommets de la forteresse du Capitole. La ville commençait à s'éveiller; les esclaves et les hommes du peuple parcouraient les rues; mille bruits confus s'élevaient des différentes régions. L'habitant de la Suburra se dirigea, en longeant le Tibre aux eaux blanches, vers le mont Palatin, qu'il laissa à droite. Arrivé au pied du mont Capitolin, il prit à gauche une rue spacieuse, puis il s'arrêta devant une demeure splendide : c'était celle du préfet de Rome, Pedanius Secundus. Déjà une foule de clients at-

tendaient et faisaient queue à la porte; cette affluence déplut à Veturius, qui sentit bien que ses chances de souper le soir avec le patricien s'en trouvaient considérablement diminuées. Un murmure sourd parcourait cette multitude, qui s'étonnait du retard de l'*ostiarius* (1). Enfin la première porte de l'habitation s'ouvrit. Les clients pénétrèrent dans le vestibule, ou salle d'attente, vaste jardin planté de lauriers, de platanes, d'arbustes entretenus avec soin. On y voyait la statue du préfet de Rome, des fontaines jaillissantes, entourées de fleurs qui penchaient leurs corolles parfumées au-dessus des bassins de marbre. Au fond, parallèlement au mur que perçait la porte d'entrée, s'élevait la façade principale, laquelle, dans les pilastres de ses fenêtres, dans les gracieuses lignes de ses corniches fouillées au ciseau, dans ses ornementations variées, offrait toutes les élégances de la sculpture antique. Encadrée dans des colonnes de marbre blanc et un entablement d'une admirable simplicité, l'unique porte de cette façade s'ouvrait à deux battants, composés chacun de deux compartiments doublés d'airain, couverts de gros clous à tête dorée. Assujettie par une double serrure, artistement travaillée et d'une forme ingénieuse, elle donnait entrée dans la cour carrée, appelée *atrium*. Les clients, à leur grand désappointement, furent encore retenus quelques instants devant cette porte; ils se communiquaient à voix basse leurs réflexions, ne sachant qu'imaginer pour expliquer ce retard inaccoutumé. Aussi, quand les deux battants jouèrent sur leurs gonds, la foule impatiente se précipita en avant;

(1) Concierge de la porte principale.

mais tout à coup elle recula de surprise, presque effrayée du spectacle qui s'offrit à elle. Des soldats, l'épée à la main, remplissaient l'atrium, cernant les esclaves du préfet. Le chien d'Épire, enchaîné d'un côté, en face de la loge du *janitor,* ou esclave portier, poussait par intervalles des hurlements lugubres. Le janitor lui-même, si âpre à réclamer quelques as, et qui se gênait peu d'ordinaire pour écarter à coups de bâton les clients importuns, baissait la tête d'un air triste et désespéré; évidemment il était arrivé un malheur dans cette maison patricienne. Un silence de mauvais augure accueillit les visiteurs; personne, ni soldats ni esclaves, ne leur adressa la parole, de sorte qu'ils demeuraient là, immobiles, ne sachant que faire. Veturius n'était pas homme à perdre sa matinée dans une muette attente. Comme il était venu des derniers, et qu'il ne voyait qu'imparfaitement ce qui se passait, il joua des coudes, opéra une trouée parmi ses compétiteurs, et se glissa au premier rang; parvenu près de l'esclave, il n'hésita pas à l'interroger.

« Que signifie ceci? demanda-t-il. Ton maître est-il en disgrâce? César lui retire-t-il sa faveur?

— Hélas! répondit d'une voix lamentable le janitor, qui était enchaîné dans sa niche comme un chien d'Épire, mieux vaudrait mille fois qu'il en fût ainsi.

— Comment! comptes-tu donc pour rien la faveur du prince? Déplaire à Néron, n'est-ce pas là le plus grand des crimes?

— Ce crime, du moins, ne pèse que sur un seul; quant à notre maître, il n'a plus rien à craindre ni à espérer.

— Parle plus clairement. Pedanius Secundus serait-il donc mort?

— Vous l'avez deviné; il a été assassiné cette nuit par l'esclave ordonnateur des repas. »

A cette funeste nouvelle, les clients, consternés, se retirèrent pour la plupart; Veturius et quelques autres, plus hardis ou plus familiers, pénétrèrent lentement dans l'atrium. Cette partie de l'habitation, bordée de portiques spacieux, couverte par des voiles teintes en pourpre, était rafraîchie par un large bassin entouré de fleurs rares. Ayant enfilé un corridor, Veturius et ses compagnons arrivèrent au péristyle, orné de colonnes de marbre de Caryste; les plafonds, ouvragés avec art, les murs, revêtus de fin placage, étaient éblouissants de blancheur. Dans les vases étrusques qui décoraient les entre-colonnements brillaient les fleurs du plus suave parfum; toutes les recherches inventées par le luxe de l'époque se trouvaient là réunies. Mais un triste spectacle contrastait avec ces décors somptueux : à terre, ou plutôt sur le pavé en mosaïque du péristyle, gisait le corps de Pedanius Secundus, entouré de ses parents et de quelques amis. Le visage du préfet, pâle comme l'ivoire, portait la trace des convulsions de l'agonie; le tapis de pourpre sur lequel il reposait était inondé de sang. On voyait, ouverte dans sa poitrine nue et sanglante, une plaie faite par un mince stylet. L'arme qui avait servi au crime, rouge jusqu'au manche, était placée tout près, comme pièce de conviction, sur une petite table de marbre. Le médecin de Pedanius, debout à la tête du cadavre, contemplait mélancoliquement la blessure aux lèvres déjà bleuâtres : l'art avait été impuissant à rappeler à la vie le riche patricien. A deux pas de là, trois soldats, l'épée à la main, gardaient le meurtrier, renversé sur le dos, et étroitement

garrotté. Il roulait de tous côtés des yeux farouches où la fureur, la passion et la vengeance étaient peintes encore; sa figure contusionnée, sanglante, attestait la lutte qu'il avait soutenue avant de se laisser prendre. Le malheureux haletait de souffrance et de fièvre; car les cordes qui le liaient, serrées avec la dernière barbarie, lui avaient entamé les chairs; pourtant il ne proférait aucune plainte. Veturius ayant reconnu parmi les assistants un affranchi d'Aurelius Pudens, nommé Philoxène, s'approcha de lui, et s'informa des circonstances qui avaient accompagné le crime.

« Quel est le motif qui a porté ce misérable, dit-il en désignant l'esclave, à frapper son maître? »

Philoxène tira Veturius à l'écart, dans un coin de l'atrium, et lui répondit à voix basse :

« Pedanius Secundus, si ce qu'on raconte est vrai, a eu des torts graves envers cet homme.

— Un maître, interrompit Veturius, n'est pas comptable à l'égard de son esclave.

— J'en conviens, reprit Philoxène; cependant la mauvaise foi n'est jamais permise, même de maître à esclave : or Pedanius Secundus s'est montré déloyal. L'assassin, à force d'économie, de privations, de labeurs, à la sueur de son corps, avait amassé un petit pécule, dans l'intention d'acheter sa liberté. Quand il se crut assez riche, il se présenta à son maître : c'était il y a deux jours; il lui demanda à quelles conditions il consentirait à l'affranchir. Pedanius exigea huit mille sesterces (1). L'esclave

(1) Seize mille francs.

débattit un instant le prix fixé par le préfet, et finit par l'accepter. Le lendemain, il parut de nouveau devant Pedanius Secundus avec la somme requise, priant son maître de procéder aux formalités de la libération; mais Pedanius, ayant changé d'avis, ne voulut plus entendre parler d'affranchissement. En vain l'esclave lui rappela les conditions de la veille, le préfet fut inexorable : il se railla même de l'infortuné, en lui déclarant qu'il devait se résigner à mourir dans la servitude. L'esclave se retira furieux, désespéré, en laissant échapper quelques vagues menaces, pour lesquelles son maître le fit durement châtier. Le ressentiment de l'esclave ne connut plus de bornes : l'insensé conçut l'horrible projet de se venger. Il épia toute la nuit le moment favorable, et ce matin, deux heures avant le jour, ayant réussi à pénétrer dans l'appartement de Pedanius, il se prépara à l'exécution de son crime. Son maître, qui la veille avait soupé copieusement, selon son habitude, s'était couché tard, et dormait d'un profond sommeil; l'esclave, armé d'un stylet, le frappa d'une main sûre. Voilà comment s'est accompli le meurtre du préfet de Rome.

— Pedanius Secundus est-il donc mort sur le coup? interrogea Veturius.

— En se sentant frappé, il eut encore la force de pousser un cri, qui fit accourir son fils et plusieurs esclaves dévoués. Ils s'emparèrent à grand'peine du meurtrier, qui se défendait avec rage au moyen de son stylet. Quand on l'eut terrassé, on le lia et on le jeta ici, dans le péristyle, en attendant qu'on pût le mettre à la torture pour savoir s'il n'a pas de complices.

— A quoi bon, puisque la loi condamne indistincte-

ment tous les esclaves, lors même qu'ils n'ont pris aucune part au crime ?

— Il est vrai que cela se faisait ainsi autrefois; mais j'ai appris que la question serait débattue au sénat.

— Ainsi, reprit Veturius, le préfet est mort aussitôt.

— Il a expiré au moment même où son fils arrivait auprès de lui : le stylet avait atteint les sources de la vie.

— Le prince connaît-il l'événement?

— César vient d'être informé; il a ordonné que prompte justice fût faite; car Pedanius Secundus était un de ses meilleurs amis, si toutefois on peut donner ce nom aux favoris des princes. »

Veturius, sa curiosité satisfaite, se rapprocha du groupe qui entourait le cadavre. Le fils du défunt, se tournant alors vers les clients, les remercia d'un coup d'œil de leur visite; puis, ayant ordonné qu'on leur remît une gratification de cent quadrans, il les pria de vouloir bien demeurer auprès du cadavre jusqu'à l'heure des funérailles, qui devaient avoir lieu le soir même, au coucher du soleil.

« Je vais ordonner, ajouta-t-il, qu'on vous prépare une collation. »

Les clients remercièrent le jeune homme de son attention, et protestèrent qu'ils étaient heureux de lui être agréables.

« Mes esclaves, reprit-il, étant sous le coup de la loi, je ne puis les employer à aucun service; par le fait de la mort violente de leur maître, ils doivent rester consignés aux mains des soldats, jusqu'au moment où le sénat aura

prononcé la sentence. Je serai seul jusqu'à ce que je m'en sois procuré d'autres.

— Vous pouvez compter sur nous, répondit Veterius, en son nom et pour ses camarades.

— C'est bien, reprit le jeune Pedanius; vous ne regretterez pas votre peine. »

Veterius se répandit de nouveau en promesses de dévouement. C'était pour lui une bonne aubaine que cette invitation; il comptait faire excellente chère dans cette riche demeure, et il espérait une largesse nouvelle.

Le fils de Pedanius Secundus, ses parents, ses amis s'éloignèrent, après avoir confié la garde du corps aux clients; puis l'entrepreneur des pompes funèbres entra avec ses esclaves. Ces hommes s'emparèrent du cadavre, le lavèrent avec soin, le parfumèrent d'eau de senteur, le revêtirent des insignes de sa dignité, et, suivant la coutume, lui couvrirent le visage d'une pâte colorée. Ensuite ils plantèrent un cyprès devant la maison, garnirent la façade des emblèmes du deuil, et remplirent les autres formalités voulues par l'usage lorsqu'il s'agissait des riches citoyens. Étant revenus au corps du défunt, ils le soulevèrent du tapis sur lequel il était étendu, et le transportèrent dans l'atrium, où ils le déposèrent sur un lit funèbre, les pieds tournés vers la porte. Les murailles furent revêtues de tentures noires. Les esclaves, que les soldats avaient d'abord gardés dans l'atrium, furent conduits à la prison publique, creusée au pied même de la roche Tarpéienne, et jetés dans le souterrain appelé *Tullianum*, du nom du roi qui l'avait fait creuser. Cela fait, le crieur de l'entrepreneur parcourut les rues de Rome, proclamant au son de la trompette la mort de Pedanius Secundus,

l'heure fixée pour les obsèques solennelles, et invitant le peuple à s'y rendre. Déjà la fatale nouvelle de l'assassinat du préfet circulait dans la ville, qu'elle mit en émoi. Les deux extrémités de cette société romaine, si différente de la nôtre par ses mœurs et ses habitudes, se préoccupaient du crime et de ses conséquences. Les patriciens et les riches, placés au sommet, s'effrayaient de l'audace d'un esclave, et se montraient d'avis, la plupart, que la loi fût appliquée dans toute sa rigueur. Les esclaves foulés aux pieds des privilégiés de Rome, traités par eux comme un vil bétail, frémissaient de terreur et de rage à la pensée que leurs vies étaient à la merci d'un forcené dont ils étaient réputés les complices, s'ils avaient le malheur d'appartenir au maître assassiné. Le peuple, qui formait comme la classe intermédiaire, comptant dans ses rangs de nombreux affranchis, inclinait vers l'indulgence, et voyait de mauvais œil les dispositions des grands.

Le soir, l'ordonnateur des pompes funèbres vint avec le triste cortége de ses noirs licteurs, accompagnés de trompettes et de pleureuses à gages. Le corps ayant été déposé dans un cercueil de bois de cèdre à huit pans, les plus proches parents du défunt s'en emparèrent, le mirent sur leurs épaules, et le portèrent, la tête couverte, au tombeau qui lui avait été préparé sur la voie Appienne. C'est là aussi que le bûcher avait été dressé. Derrière le mort venaient les images en cire de ses ancêtres, les marques des dignités dont il avait été revêtu et des magistratures qu'il avait remplies ; ces derniers insignes de la vanité humaine étaient portés sur des lits qui ne servaient qu'à cet usage. Un grand nombre de patriciens suivaient le convoi, et faisaient voir par leur attitude

qu'ils se regardaient comme solidaires de la vengeance, et qu'ils étaient peu disposés à se relâcher de l'ancienne rigueur. Durant tout le trajet de la maison mortuaire au bûcher, les parents, les amis, les clients, parmi lesquels se distinguait Veturius, tous avec des flambeaux, poussaient des cris, et rappelaient les vertus du défunt. Les pleureuses hurlaient, s'arrachaient les cheveux, se déchiraient les joues avec leurs ongles, remplissaient l'air de clameurs, de gémissements, et s'acquittaient consciencieusement de leur métier mercenaire. Le peuple se pressait sur le parcours du cortége, par curiosité, non par sympathie. Arrivé sur le théâtre de la lugubre cérémonie, le convoi s'arrêta. Le cercueil ayant été déposé à terre, les parents, amis et clients se rangèrent autour, dans l'ordre accoutumé et prescrit par les convenances. Le tombeau qui devait renfermer les restes de Pedanius s'élevait non loin de celui de Scipion; il avait été construit par les ordres mêmes du préfet, et produisait par ses admirables proportions un effet grandiose. Le bûcher, formé de bois de pin, avait été établi tout à côté. Au moment d'accomplir les rites funèbres, on vit s'approcher plusieurs des favoris de César, dont, hier encore, le préfet était le compagnon de plaisir : c'étaient Tigellinus Servilius Tuscus, Senecius, et quelques autres à qui Néron avait prescrit d'assister aux funérailles de Pedanius. Avec eux étaient venus Marcus Plautius, le fils du consulaire et de Pomponia Græcina, et l'affranchi Philoxène. Selon l'usage des grandes familles, avant de procéder à la crémation du corps, un des plus proches parents prit la parole pour faire l'éloge du défunt. Quand il eut raconté avec emphase les principales actions de sa vie, les digni-

tés dont il avait joui, les honneurs qui avaient rehaussé l'éclat de sa naissance, les amis et les clients du mort répondirent par des acclamations adulatrices, formules de convention qui ne trompaient personne. Le moment étant venu, le corps fut placé sur le bûcher, auquel deux citoyens mirent le feu. Lorsque les chairs furent consumées, on recueillit soigneusement les ossements, on les lava avec du vin, puis on les enferma dans une urne d'argent. A ce moment, l'entrepreneur des pompes funèbres, qui avait dirigé la cérémonie dans tous ses détails, trempa un rameau d'olivier dans un vase d'eau pure, en aspergea trois fois les assistants, et les congédia en prononçant la formule sacramentelle : *Ilicet!* « Vous pouvez vous retirer! » Ceux-ci, se tournant vers l'urne qui contenait les cendres du défunt, crièrent de toutes leurs forces : « Adieu! adieu! adieu! » Ils s'approchèrent du fils de Pedanius Secundus, lui offrirent de nouveau leurs compliments de condoléance, et le laissèrent cacher dans le tombeau les restes de son père. Il ne resta auprès du jeune homme que deux amis, Veturius et un autre client. Quand tout fut terminé, le jeune Pedanius reprit tristement le chemin de sa maison, accompagné des quatre personnages que nous venons de nommer. Étant rentré dans sa demeure, il ordonna à son intendant de récompenser généreusement les clients, et Veturius en particulier. Nous devons dire à sa louange que ce jour-là le parasite se souvint des recommandations de Carolia ; il regagna d'assez bonne heure le toit conjugal, et partagea avec sa famille le bénéfice extraordinaire qu'il avait obtenu. L'abondance régna une semaine au pauvre logis ; Veturius regretta bien

quelquefois de n'être pas allé dépenser une partie de son gain à la *popina;* mais ces regrets furent de courte durée.

Pendant que le fils de Pedanius Secundus rendait les derniers devoirs au malheureux préfet de Rome, le cortége funèbre, dispersé en une multitude de groupes, rentrait dans la ville. Un de ces groupes, composé de Marcus Plautius, de l'affranchi Philoxène et de Servilius Tuscus, cheminait en silence, absorbé dans de graves méditations. A la fin, Servilius, qui réfléchissait peut-être pour la première fois de sa vie, dit à ses compagnons de route :

« Combien ces cérémonies funèbres sont tristes, amis! Est-ce donc à cela qu'aboutit notre existence? la tombe est-elle le dernier terme de la vie humaine? Ainsi quelques années agitées, mêlées de plus de maux que de biens, voilà tout notre partage. Nous apparaissons un instant sur la scène du monde, puis le sommeil éternel vient clore nos paupières. »

Ces paroles furent prononcées avec un accent découragé, dénotant une âme qui commençait à se blaser sur les voluptés sensuelles, et que le dégoût était à la veille de saisir. Servilius, un des familiers de Néron, partageait ses orgies, ses débauches; mais la satiété se faisait sentir au cœur du jeune homme; il éprouvait de mystérieuses aspirations, une soif de bonheur qu'il désespérait de pouvoir jamais satisfaire. Il avait épuisé les plaisirs de cette terre; au fond de la coupe qu'il avait saisie avec frénésie, il ne trouvait plus qu'amertume. Mais il était loin de se douter qu'il existait près de sa demeure patricienne des hommes qui connaissaient le chemin d'immortelles félicités.

« Pouvez-vous croire sérieusement, Servilius, que tout finisse pour nous au sépulcre? répondit l'affranchi.

— Hélas! je ne sais. Notre destinée est un problème insoluble.

— N'avez-vous pas fréquenté les écoles des philosophes? En ce moment encore, n'êtes-vous pas en commerce avec les maîtres de la science?

— Oui, sans doute. Je vois Sénèque, le plus illustre d'entre eux. Mais, je le dis avec douleur, cet homme de si grande renommée ne m'a rien appris. La lecture de ses écrits ma confirmé dans tous mes doutes.

— Cependant le philosophe, le précepteur, l'ami du prince a écrit des pages magnifiques sur l'immortalité réservée aux âmes vertueuses.

— Cela est vrai. Mais ailleurs il dit que ces croyances ne sont que jeu des poëtes, que la mort c'est le néant. Sénèque, permettez-moi de le dire, n'est qu'un sceptique, un comédien. Or, quand un homme de cette intelligence n'a pas de convictions, que voulez-vous que je croie, moi, homme de plaisir, comme chacun sait? Pourquoi envisagerais-je la vie par son côté sérieux, lorsque des hommes qui passent pour graves le sont si peu en de tels sujets. Vous ne prétendez pas, je pense, Philoxène, que j'ajoute foi à ces vieilles fables qui me parlent du Styx, de Caron et de sa barque, de ces myriades de dieux qu'adore le vulgaire?

— Non certainement, je n'y crois pas moi-même. Le système religieux encore en vigueur parmi nous n'est pas discutable.

— Quels sont donc vos sentiments en fait de religion? que pensez-vous de nos destinées?

Au moment où Servilius adressait cette question au vieil affranchi, les trois hommes arrivaient au pied du mont Cœlius, sur la pente duquel était bâtie la maison d'Aulus Plautius, où demeurait Marcus. L'affranchi, qui ne voulait pas entamer ces hautes matières, et qui savait d'ailleurs combien Servilius Tuscus était peu préparé à entendre un langage sérieux, se contenta de répondre :

« Il serait impossible, Servilius, de traiter à fond aujourd'hui ce sujet. L'heure viendra peut-être où une occasion plus favorable se présentera. Quoi qu'il en soit, je vous le dirai sans feinte : pour ma part j'aspire à d'autres destinées que celles de ce monde ; car, j'en suis convaincu, les âmes ne sauraient mourir.

— Je serais heureux de le croire avec vous, Philoxène, » répliqua Servilius.

Et ils se séparèrent.

II

LA CURIE HOSTILIA

Le lendemain des funérailles de Pedanius Secundus, à l'aube du jour, un mouvement inaccoutumé se produisait dans la région du Forum. Les sénateurs, vêtus du laticlave, insigne traditionnel de leur dignité, affluaient vers ce centre de la vieille Rome, au milieu duquel on voyait un milliaire d'or, point de départ de ces routes

merveilleuses qui conduisaient les légions jusqu'aux confins de l'univers. Les pères conscrits traversaient le double portique formé par deux rangs de colonnes d'ordre corinthien qui bordaient la place sur ses quatre faces. La tribune aux harangues s'élevait au fond ; mais ils passaient outre, le but de leur course matinale était ailleurs. Derrière les rostres apparaissait un édifice non moins fameux que cette tribune, témoin tant de fois des orages de la liberté, et où se discutaient jadis les destins du peuple-roi : c'était la *curie Hostilia*, lieu ordinaire des séances du sénat. De là étaient partis souvent, aux jours de la république, des décrets qui découronnaient les rois et faisaient trembler les nations. Les huit portes de l'édifice, béantes entre neuf colonnes d'ordre dorique, offraient un facile accès aux patriciens appelés à siéger dans son enceinte. Sous la coupole, un autel était dressé à la Victoire, dont la statue déployait là fièrement ses ailes d'or. Ce lieu était vraiment imposant, tant par les souvenirs qu'il remémorait que par son architecture.

Tandis que les sénateurs s'empressaient d'entrer à la curie pour y prendre séance, nous prierons le lecteur de se transporter dans une opulente demeure du mont Cœlius, celle-là même où nous avons vu pénétrer la veille Marcus Plautius, au retour des funérailles. Il s'y passait une scène que nous devons raconter. Aulus Plautius, le noble consulaire qui jadis, sous le règne de Caligula, avait conduit avec succès la guerre contre les Bretons, se préparait à quitter sa maison pour rejoindre ses collègues au sénat. Plautius était dans le *tablinum*, ou chambre des papiers. D'un âge avancé déjà, l'illustre patricien, dont le temps et les fatigues des camps avaient blanchi la tête,

offrait dans ses traits, dans son attitude, cette beauté sculpturale si souvent reproduite dans les monuments et les médailles antiques. Une mâle énergie, tempérée par une expression de grande bienveillance, brillait dans son regard limpide; il avait soustrait son âme à ces influences funestes qui firent des Romains les plus lâches des esclaves. Il n'était point de ces hommes qui, selon l'expression vigoureuse de Tacite, se précipitaient dans la servitude. Son long séjour dans les provinces, à la tête des armées, avait sans doute détourné de lui la proscription qui frappait si souvent, sous des maîtres infâmes, jusqu'à l'apparence de la vertu, devenue le plus irrémissible de tous les crimes. C'est dire qu'Aulus Plautius avait peu d'amis, surtout à la cour du prince. La gravité de ses mœurs, ses sentiments connus n'étaient pas des titres à la faveur. Le noble consulaire s'en mettait peu en peine. Content de l'affection que lui témoignaient sa famille et ses esclaves même, il n'ambitionnait pas autre chose. Après les agitations de la guerre, le calme du foyer domestique allait bien à son âme. Aux côtés de Plautius se tenait sa femme, Pomponia Græcina, belle encore, malgré ses quarante-huit ans et les nombreuses épreuves qui avaient traversé sa vie. L'illustre matrone était depuis trente ans l'orgueil de son mari, qu'elle égalait en courage, en dignité. Marcus, le fils de Plautius, âgé de vingt-cinq ans environ, apparaissait entre son père et sa mère comme le lien chéri d'une union, d'un amour que n'avait jamais voilé aucun nuage. Entré dans la vie par la porte d'or de la fortune, élevé dans les sévères principes d'une philosophie austère, il paraissait se destiner à la carrière des honneurs. A le voir, dans sa tenue élé-

gante, aristocratique, orné des plus brillantes qualités, on lui prédisait un succès éclatant, on augurait qu'il soutiendrait dignement la gloire de sa race. Mais le jeune patricien souriait doucement à ces pronostics flatteurs de grandeur mondaine. Il nourrissait d'autres idées, comme nous le verrons plus tard. Les vanités du siècle le touchaient peu, ou plutôt il les méprisait profondément. Ses tendances, ses goûts, ses allures formaient entre lui et les jeunes gens de son âge et de sa condition un contraste profond. On sentait qu'il y avait un monde entre les aspirations de l'un et celles des autres.

Les trois personnages qui viennent d'être décrits semblaient, au moment où nous avons introduit le lecteur auprès d'eux, occupés à une conversation très-sérieuse, touchant de graves intérêts.

« Sois indulgent, Aulus, disait la matrone d'une voix émue; songes-y, ceux sur le sort de qui tu vas prononcer sont des hommes comme toi : la seule différence entre eux et nous, c'est que, nés dans la servitude, ils souffrent, ils sont malheureux; double titre qui les rend plus dignes encore de nos sympathies, car la nature les a faits nos égaux.

— Nos pères, Pomponia, n'ont jamais admis ces étranges principes, répondit le sénateur.

— Si nos pères ont été trop rigoureux, s'ils se sont trompés, est-ce une raison pour nous de suivre les mêmes errements?

— Non, assurément, mais la loi est formelle; le divin Auguste lui-même l'a sanctionnée de nouveau.

— Que dit-elle donc cette loi terrible?

— Elle prononce la peine de mort contre tous les esclaves du citoyen romain assassiné par l'un d'eux.

— C'est une loi de sang.

— J'en conviens; mais elle existe.

— Cependant, Aulus, j'ose espérer qu'aujourd'hui, avec l'autorité qui s'attache à ton nom, à ton caractère, à ta pure renommée, tu en combattras l'application. Je te demande cela comme une grâce.

— Veux-tu donc, mon amie, que je provoque encore les soupçons? Il y a peu de temps, tu le sais, accusée de pratiquer des superstitions étranges, tu as été traduite devant le tribunal domestique. J'ai prononcé une sentence qui te déclarait innocente, il est vrai; mais cette affaire a occupé le public, qui a conservé des défiances (1).

— Qu'importent, mon père, quand il s'agit de la justice, les appréciations du peuple? répliqua Marcus avec enthousiasme. Il est beau, il est noble de soutenir, de plaider la cause des malheureux, des opprimés, des innocents, au risque même de voir calomnier ses intentions. »

A ces mots, Plautius regarda son fils avec étonnement; l'illustre patricien cherchait à lire dans les yeux du jeune homme, à pénétrer dans son âme afin de démêler les motifs qui le faisaient ainsi parler. A la fin, il soupira profondément, et dit en secouant la tête tristement : « Et toi aussi, enfant, tu as fréquenté la maison d'Aurelius Pudens?

— Quand cela serait, ô mon père, aurais-je si mal fait? Regardez-vous comme un crime d'avoir des relations avec cet austère sénateur?

(1) Tacite, *Annales*

— Non, non, ce n'est point cela que je veux dire. Aurelius Pudens est un sage, un philosophe; il appartient, je crois, à la secte rigide des stoïciens, qui nous a donné Musonius Rufus (1), le plus vertueux des Romains. Mais depuis quelque temps, m'a-t-on dit, il reçoit dans sa maison des étrangers, des hommes venus d'Orient, prêchant de nouvelles doctrines, enseignant une morale inconnue jusqu'ici parmi nous. Ils repoussent, ces docteurs étranges, nos divinités et le culte de nos aïeux.

— Cela est vrai, on ne vous a pas trompé, mon père; ces hommes admirables ne prêchent que la vertu; ils apprennent à leurs disciples à mener une vie plus parfaite; ils leur révèlent le mystère des destinées humaines: leur science est aussi grande que leur dévouement est merveilleux. »

Plautius ne répondit pas sur-le-champ, et demeura quelques instants pensif, la tête penchée sur sa poitrine; quand il la releva, il se contenta de prononcer ces mots :

« Le temps presse : on m'attend au sénat.

— Tu seras indulgent; tu ne condamneras pas les innocents, insista encore Pomponia.

— Je ferai ce que tu désires, » répondit Plautius. En achevant ces paroles, il partit pour la curie; le sénat était réuni au grand complet. Ce corps, autrefois si puissant, qui pendant des siècles avait dicté des lois à l'univers, n'était plus, sous Néron, que l'ombre de lui-même. Le pouvoir impérial, depuis Auguste, absorbait toute l'au-

(1) Philosophe païen qui vivait sous Néron, et que Satan, dit un Père a persécuté pour sa vertu.

torité, celle du peuple aussi bien que celle de l'ordre patricien. César, qui concentrait dans sa main de fer toutes les forces vives du gouvernement, fut plus qu'un mortel aux yeux des Romains dégénérés; il fut un dieu plus redouté que ceux du Capitole. Vivant, on lui dressait des temples, des autels; mort, l'adulation publique, insatiable de bassesses, le plaçait dans les cieux, parmi les astres, d'où, proclamait-elle, il présidait encore aux destins de l'univers. La volonté de César était la loi suprême; les plus fiers caractères, bientôt découragés, courbaient la tête devant la monstrueuse idole. Cependant, même en ces jours lamentables, un reste de la majesté antique résidait dans le sénat romain, composé des chefs des grandes et opulentes familles. César lui permettait parfois de prononcer souverainement sur certaines questions qui n'avaient qu'un mince intérêt politique. A l'époque où commence ce récit, le sénat tremblait bien plus que sous Tibère, dont Tacite, historien aristocratique, a chargé la mémoire, du moins en ce qui concerne l'ensemble de l'administration. Néron était ce lion cruel dont parle saint Paul (1); il avait l'infernal appétit du mal, la science et le pouvoir d'accomplir les sataniques conceptions de son âme atroce.

Le jour dont nous venons de raconter les débuts, Néron avait convoqué les pères conscrits à la curie, pour qu'ils donnassent une nouvelle consécration au code barbare de l'esclavage. Pedanius Secundus ayant péri par le crime d'un de ses esclaves, la loi condamnait tous les autres à la mort. Mais ils étaient quatre cents : les circonstances

(1) Épître à Timothée.

de l'assassinat les disculpaient de toute complicité; le coupable, mis à la torture, avait persisté à dire que seul il avait médité le meurtre ; que le même jour, pour ainsi dire, avait vu la première pensée et l'exécution du crime. D'autre part, il était à craindre que le supplice de cette malheureuse multitude n'excitât la colère du peuple : non que le sang versé fît horreur aux citoyens de Rome; ils aimaient, au contraire, à le voir couler à flots dans les combats du cirque; mais, prenant fait et cause pour des malheureux dont un grand nombre d'affranchis avaient partagé le sort, ils jugeraient sans doute cette boucherie superflue pour sauvegarder la vie des patriciens. Ces derniers leur étaient odieux à l'excès, à cause de leur faste insolent, de leurs immenses richesses, dépouilles de l'univers obtenues par le pillage, les concussions et l'usure. Et puis, il faut le dire, un esprit nouveau, un souffle mystérieux passait sur Rome. Quelques pêcheurs, partis des rives de Césarée, avaient apporté dans les plis de leur manteau une philosophie sublime, d'où devait sortir la régénération du monde. Mêlés aux esclaves, aux plébéiens, à tous les déshérités de la terre, ils leur inspiraient non la révolte, la haine contre leurs maîtres et leurs tyrans, mais la patience, le pardon, des vertus héroïques, aromates jetés au milieu d'une effroyable corruption, dont elle devait bientôt arrêter les ravages. Ces hommes, investis d'une mission divine, pénétraient dans les demeures princières, faisaient des prosélytes jusque dans le palais, ou parmi les amis de César, et infiltraient peu à peu dans les mœurs des tendances plus douces, plus humaines. Venus sous l'empire de Claude dans la capitale du monde, leur action était appréciable

déjà, et ils n'étaient pas étrangers aux protestations qui se préparaient, dans le sénat et dans le peuple, contre l'atroce loi pénale condamnant à périr les esclaves de Pedanius Secundus.

Aulus Plautius, étant arrivé à la curie Hostilia, prit place au milieu de ses pairs, non loin d'Aurelius Pudens, de Sophonius Tigellinus, préfet du prétoire, et de Servilius Tuscus, ami de Tigellinus, et, comme lui, un des familiers de Néron. Servilius appartenait à cette société de jeunes débauchés, tels qu'Othon et Sénécion, accoutumés à passer avec le prince ces *nuits coupables* dont parle l'Écriture. Ils menaient la vie légèrement, et s'y asseyaient, couronnés de fleurs comme à un banquet d'un jour : la jouissance à tout prix, la fuite de la souffrance, voilà quelle était, à leurs yeux, la fin de l'homme, la seule qu'il leur parût sage de poursuivre. Servilius Tuscus, ainsi que Tigellinus, était l'ennemi déclaré des idées nouvelles apportées d'Orient, parce que, il le savait, elles attaquaient ses habitudes épicuriennes. Il avait oublié l'accès de mélancolie qui, la veille au soir, avait si douloureusement étreint son cœur, à la suite des funérailles du préfet de Rome; il s'était rendu au sénat, décidé à combattre toute proposition qui tendrait à l'indulgence.

Les pères conscrits ayant pris séance, un profond silence régna dans l'enceinte. Alors le consul qui présidait posa la question du meurtre de Pedanius Secundus. Aulus Plautius, à qui son rang, les dignités dont il avait été revêtu, et son inscription au tableau, donnaient le droit d'opiner un des premiers, vota courageusement pour l'abrogation de la loi ancienne, qu'il qualifia de cruelle; il demanda que le meurtrier seul fût puni du

dernier supplice. Un mouvement de surprise accueillit ses paroles. Aussitôt Aurelius Pudens vota dans le même sens; il insista avec plus de force encore sur l'injustice qu'il y aurait à envelopper tant d'innocents dans une condamnation capitale. Il parla longtemps avec une rare éloquence, malgré les murmures d'une partie de l'assemblée. Quand Pudens eut terminé, Sophonius Tigellinus lança sur lui un regard terrible. Ce vieillard infâme était tout-puissant sur l'esprit de Néron; il apparaissait comme le mauvais génie du prince. L'inimitié du favori était d'autant plus redoutée, qu'elle était presque toujours mortelle. A un signe de l'homme selon son cœur, César rendait des arrêts de mort. Servilius Tuscus n'était pas moins irrité que Tigellinus du discours de Pudens; mais, comme nous le dirons dans la suite, il avait des raisons de ménager l'illustre sénateur, et il comprima ses sentiments intimes. Une partie du sénat était hostile évidemment à ces mitigations, qu'elle taxait de relâchement. Caius Cassius, un vieillard farouche, se leva pour interpréter ces sentiments.

« Sénateurs, dit-il, chercherons-nous des raisons quand nos aïeux, plus sages que nous, ont prononcé? Sur quatre cents esclaves nul n'a donc soupçonné, nul n'a entendu, nul n'a vu le coupable, nul ne l'a arrêté ni trahi? On vous a dit qu'ils étaient innocents; vous le voyez, ils sont coupables de complicité. L'assassin, ose-t-on ajouter, a vengé son injure; en ce cas, prononçons que l'assassinat du maître était juste. Nos ancêtres se défiaient des esclaves lors même que, naissant dans nos campagnes et nos maisons, ils recevaient avec la vie un sentiment d'affection pour leurs maîtres. Aujourd'hui qu'ils sont de mille na-

tions différentes, d'une religion étrangère ou même sans religion, la crainte est l'unique frein pour cette lie de l'humanité. Mais nous ferons périr des innocents! Quand une armée a manqué de courage et qu'on la décime, les braves comme les lâches courent les chances du sort. Il y a toujours quelque chose d'injuste dans un grand exemple; mais les malheurs individuels sont compensés par le bien général (1). »

Cet avis, appuyé par Tigellinus, par Servilius Tuscus et leurs amis, l'emporta. Le supplice des quatre cents malheureux esclaves de Pedanius Secundus fut résolu : ils devaient périr sur la croix. Cette cruelle sentence, leur ayant été notifiée dans les prisons où ils étaient entassés, provoqua parmi ces infortunés une explosion de gémissements, de cris, de hurlements. Les voûtes du Tullianum retentirent d'imprécations impuissantes, de malédictions qui appelaient la vengeance du Ciel sur les maîtres impitoyables, ordonnateurs de cette affreuse boucherie. Il y avait là des esclaves de tout âge et de tout sexe. Les uns montraient leurs cheveux blancs, les rides empreintes sur leurs visages, les traces des fatigues d'une vie laborieuse, écoulée tout entière dans la fidélité à leurs maîtres. D'autres, à peine adolescents, suppliaient qu'on les laissât jouir encore de la douce lumière du jour; des femmes, allaitant leurs enfants, imploraient la pitié de leurs bourreaux en faveur de ces innocentes victimes; de jeunes filles tendaient leurs faibles mains vers les soldats et les commissaires du sénat. Mais c'était peine perdue : ces plaintes, ces supplications, ces larmes, ces cris de dou-

(1) Tacite, *Annales*, liv. XIV.

leur s'adressaient à des cœurs endurcis à la cruauté, à des âmes nourries dans la conviction que l'esclave était une chose, non une personne, dont le maître pouvait disposer selon son bon plaisir, soit pour engraisser les poissons dans ses viviers en le leur donnant en pâture, soit pour des luttes sanglantes dans la salle de festin.

Dès que l'arrêt eut été signifié aux condamnés, les licteurs s'emparèrent des malheureux esclaves, qui étaient demeurés garrottés, à l'exception des femmes. Après les avoir extraits du souterrain, ils les rangèrent en deux longues files pour les conduire au delà du Tibre, près du cirque de Néron, où l'on préparait les quatre cents croix. Trois heures environ avant le coucher du soleil, le lugubre convoi se mit en route, escorté par les licteurs et quelques soldats. Il lui fallait traverser une partie de la ville pour arriver au lieu du supplice; mais un incident inattendu arrêta la marche des condamnés dès les premiers pas. Depuis la proclamation de la sentence, un mouvement redoutable s'accomplissait dans la ville; le peuple s'était ému. Des masses compactes, sous la conduite d'hommes ardents, se portaient aux abords du mont Capitolin, manifestant des dispositions menaçantes. La foule, composée d'affranchis et de citoyens pauvres, éclata en cris de fureur lorsqu'elle aperçut les esclaves, liés deux à deux, et la plupart en proie à un horrible désespoir. Cette multitude, exposée sans cesse aux rebuts, aux avanies des patriciens, avait résolu d'empêcher l'exécution de l'injuste sentence. A la vue de ces flots de peuple qui roulaient vers le Capitole comme les vagues de la mer soulevées par la tempête, les gardiens des condamnés tremblèrent; les esclaves conçurent un faible espoir de

délivrance, et appelèrent à leur secours la foule qui accourait, en criant à l'injustice! Les licteurs, cependant, et les soldats voulurent passer outre, et fendre la masse du peuple qui remplissait la rue; mais ils furent repoussés avec vigueur. La foule s'arma de pierres, de tout ce qui lui tomba sous la main, et commença à lancer ces projectiles sur l'escorte qui entourait les condamnés. Le chef des soldats essaya de parlementer, d'expliquer au peuple que l'arrêt du sénat, sanctionné par le prince, était irrévocable; de nouveaux cris, des menaces furieuses couvrirent sa voix. Il donna l'ordre de reculer, et de rentrer en toute hâte dans l'enceinte fortifiée de la prison Mamertine. Il était temps; car au même instant le peuple se rua sur les portes, qui ne furent refermées qu'à grand'peine. Les commissaires du sénat étaient encore présents; le chef militaire se consulta avec eux, et il fut convenu qu'il fallait instruire l'empereur, sans retard, de la révolte du peuple. Un des gardiens de la prison fut dépêché immédiatement au palais, avec mission d'annoncer à César que l'arrêt du sénat ne pouvait être exécuté. Néron se préparait à souper avec ses convives habituels; Tigellinus, Servilius Tuscus étaient auprès de lui, essayant de charmer ses ennuis par leur conversation légère. Le messager de la prison pénétra en tremblant dans la demeure impériale. Introduit aussitôt en la présence du prince, il raconta ce qui venait d'arriver, et comment l'exécution des esclaves était forcément suspendue.

Néron pâlit de fureur en écoutant ce rapport; l'idée ne lui était pas encore venue, à lui qui jouait depuis son enfance, pour ainsi dire, avec le pouvoir absolu, que les citoyens de Rome pussent essayer la moindre résistance

à ses volontés. Quand le député eut achevé, le prince, se tournant vers Tigellinus :

« Qu'en dis-tu? lui demanda-t-il d'une voix altérée.

— Vous ne permettrez pas, César, que votre autorité soit méconnue, répondit le préfet du prétoire.

— Non, par les dieux. Si le peuple continue à résister, je saurai le réduire au devoir.

— La foule, à mon départ, stationnait devant la prison, reprit le messager; son attitude paraissait de plus en plus menaçante.

— Alors, dit Néron, il nous faut des soldats pour réprimer l'audace de la multitude; quelques cadavres, étendus sur la place publique, seront d'un bon exemple, et effraieront ces misérables mendiants, qui ne sont pas contents du pain et des spectacles qu'on leur donne. Que plusieurs cohortes se rendent à la roche Tarpéienne pour accompagner les condamnés au supplice. »

Tigellinus, avec l'assentiment de César, ordonna à Servilius de prendre lui-même le commandement des soldats, et d'aller rapidement au secours de ceux qui gardaient les esclaves. Le jeune patricien ne demandait pas mieux que d'exécuter cette mission : ses goûts cruels, ses opinions, qu'il avait exprimées le matin dans son vote au sénat, s'accordaient parfaitement avec les ordres de Néron. Il jura, par la vie de César, que le peuple serait châtié, et qu'avant peu les condamnés marcheraient à la mort.

Quand Servilius Tuscus fut parti, Néron dit à Tigellinus :

« D'où vient cette subite compassion du peuple pour ce ramas d'esclaves? Cela me surprend d'autant plus, que

j'ai vu mille fois la foule s'enivrer à l'odeur du sang, ordonner la mort des gladiateurs, applaudir avec frénésie quand la dent des lions ou des tigres dispersait dans l'arène les membres pantelants des victimes, ou broyait leurs os. Je ne reconnais plus là le peuple romain; il faut qu'on me l'ait gâté.

— Peut-être, César, dites-vous plus vrai que vous ne le pensez.

— Eh bien! quelle peut être la cause de cet étrange phénomène?

— Elle ne sera pas longue à découvrir, répondit Tigellinus avec un sinistre sourire.

— Mais enfin quelle est-elle? interrogea Néron avec impatience.

— César, il faut que vous le sachiez, une transformation profonde, que je suis avec inquiétude, est en train de s'accomplir. Depuis quelques années, une secte perverse, ennemie des coutumes de nos pères, prêche au peuple une morale pernicieuse, à l'esclave l'amour de la liberté.

— J'ai entendu parler plusieurs fois de cette secte, interrompit le prince : n'est-ce pas d'elle qu'il s'agissait dans l'accusation intentée à Pomponia Græcina?

— Précisément. Son mari, Aulus Plautius, présida le tribunal domestique, devant lequel elle avait été renvoyée.

— Aulus Plautius, je me le rappelle, l'a acquittée en déclarant qu'elle n'était pas coupable.

— Oui, tel a été le jugement de Plautius, répliqua Tigellinus; mais je le soupçonne d'être de connivence avec sa femme.

— Quoi ! Aulus Plautius, un consulaire ! Il est bien difficile de croire qu'un vieux guerrier comme lui se laisse prendre à des fables étrangères.

— Je ne prétends pas qu'il se soit livré entièrement à la superstition qui commence à infecter la ville et l'empire, mais j'ai des craintes ; d'ailleurs je pourrais citer d'illustres personnages qui se sont épris de ces funestes doctrines. César, il me suffira d'ajouter un mot : à mon avis, si la secte nouvelle triomphait jamais, c'en serait fait du pouvoir impérial.

— Quels sont ces hommes, ces personnages dont tu parles ?

— Le sénateur Aurelius Pudens.

— Servilius Tuscus n'a-t-il pas l'intention de demander la main de la fille de ce patricien ?

— En effet, Servilius aspire à s'unir à la fille de Pudens ; il aime Aurelia, l'unique héritière du sénateur ; mais je doute que ses projets s'accomplissent.

— Pourquoi pas ? Servilius est riche, il est noble, il jouit de notre faveur. Pudens ne saurait ambitionner un meilleur parti pour sa fille.

— C'est possible ; cependant je persiste dans mon opinion, que je crois fondée.

— Sur quels motifs s'appuie ce sentiment ?

— Aurelia, la fille de Pudens, séduite, comme plusieurs de nos matrones, par l'imposture étrangère, vit triste et retirée ; elle ne prend jamais part aux réunions, aux fêtes religieuses des dames romaines : elle repoussera Servilius.

— Je croyais que tu encourageais les espérances de Servilius ?

— Effectivement, il en est ainsi ; mais j'ai un but tout autre que celui qu'on imagine, répondit Tigellinus en laissant échapper un de ces sourires féroces qui chez lui présageaient toujours d'atroces conceptions.

— Quel est ce but? demanda Néron, de plus en plus attentif.

— Je voudrais perdre Pudens et sa maison ; ses biens confisqués vous reviendraient : ils enrichiraient votre trésor.

— C'est là une excellente idée, Tigellinus, s'écria Néron, touché jusqu'aux larmes ; grâce à toi, je puis vivre comme il convient à un empereur. Tu m'as déjà procuré l'héritage de plusieurs patriciens dont le luxe et les richesses insultaient à ma grandeur. »

Tigellinus s'inclina devant César, en disant que le prince était de plein droit le maître de la vie et de la fortune des habitants de son empire.

Pendant cet entretien de Néron et de l'infâme Tigellinus, Servilius Tuscus prenait plusieurs cohortes au camp des prétoriens, et se rendait à leur tête, en toute hâte, à la prison Mamertine. A l'arrivée des prétoriens, l'effervescence populaire s'apaisa tout à coup ; la vue des soldats, celle des armes qui brillaient aux derniers rayons du soleil, inspirèrent à la foule une terreur salutaire, et lui apprirent que César ne plaisantait pas avec la révolte. Les esclaves entassés dans l'enceinte de la prison, n'entendant plus les frémissements ni les cris de la multitude, comprirent que tout espoir était perdu, et recommencèrent à pousser des cris lamentables. En ce moment même, Servilius Tuscus, accompagné des chefs de cohorte, pénétra dans l'enceinte, ordonna d'allumer

des torches, car la nuit arrivait, et de reprendre la route qui conduisait au supplice : les licteurs s'empressèrent d'obéir. Les malheureux condamnés, qui s'étaient attendus pendant quelques heures à une autre solution, se tordaient sous les étreintes du désespoir. Les portes de la prison s'ouvrirent de nouveau, les condamnés la franchirent, et se trouvèrent entre deux haies de soldats qui refoulaient le peuple, et le gourmandaient brutalement. Servilius Tuscus, quand les derniers esclaves furent sortis de la prison Mamertine, ordonna une halte. Alors, se tournant vers la multitude, il lui lut un édit de César, qui la reprenait en termes sévères de son audace, et la menaçait d'une terrible répression dans le cas où elle oserait s'opposer davantage à l'exécution de l'arrêt du sénat. Un grand nombre de citoyens, craignant les soldats, et peut-être un de ces caprices sanglants de Néron, que l'on savait capable d'ordonner de sang-froid un égorgement, s'esquivèrent et laissèrent libres les rues que devaient parcourir les condamnés. La marche commença donc, sans obstacle, à la lueur funèbre des torches. Le triste convoi traversa le Tibre sur le pont Sublicius, et se dirigea lentement vers le cirque de Néron, où les croix, dressées depuis plusieurs heures, attendaient les victimes ; plusieurs bourreaux étaient là, impatients de remplir leur office. Enfin les esclaves atteignirent le lieu où ils devaient mourir. Servilius ordonna d'arrêter ; il fit placer ses soldats derrière chaque rangée de croix, et laissa aux licteurs le soin d'exécuter la sentence rendue le matin.

L'emplacement où les croix s'élevaient n'était pas désert ; outre les bourreaux, on y remarquait différents

groupes, attendant en silence l'arrivée des patients. Dès que ceux-ci furent arrêtés au pied de l'instrument de leur supplice, on vit deux hommes se détacher d'un groupe sombre placé à l'écart, et se rapprocher des lignes formées par les esclaves. L'un de ces hommes, autant qu'on en pouvait juger à la lueur des étoiles et des torches, était encore jeune : il avait la figure à demi cachée dans son manteau ; son compagnon, sa barbe et sa tête blanchies l'indiquaient, avait franchi les limites de l'âge mûr. Ces deux hommes se glissèrent silencieusement à travers les rangs pressés des condamnés, sans que les soldats eussent le temps de les en empêcher; ils parcoururent lentement les deux lignes, mêlés aux licteurs et aux bourreaux. Ils s'arrêtaient auprès de quelques-uns des esclaves, leur disaient un mot à voix basse ; puis le vieillard faisait un signe mystérieux, élevait les mains sur leurs têtes, le regard vers le ciel, et les quittait aussitôt. La lumière douteuse des torches, la confusion qui régnait nécessairement parmi une telle multitude, la rapidité avec laquelle les deux hommes accomplissaient la mission qu'ils s'étaient donnée, ne permirent pas aux soldats ni à leurs chefs de les repousser avant qu'ils eussent terminé. Les condamnés à qui le vieillard avait parlé, au nombre desquels étaient plusieurs femmes, restèrent constamment calmes en face du supplice. Lorsqu'on les eut attachés au gibet, au lieu de se lamenter comme leurs compagnons de souffrance, ils parurent absorbés dans une méditation profonde, et comme plongés dans un recueillement extatique; parfois leurs yeux se levaient vers le ciel avec une indicible expression d'espérance et de joie; leurs âmes, déracinées

de la terre, planaient déjà dans un monde meilleur, d'où les injustices, les souffrances, les larmes sont absentes. Les bourreaux s'étonnèrent de l'attitude héroïque de ces suppliciés, et cherchèrent en vain la cause d'une résignation qu'ils ne comprenaient pas. Servilius, s'étant approché par hasard d'un des gibets qui portaient ces victimes souriantes dans les bras de la mort, remarqua le contraste qu'elles formaient avec les autres condamnés. En même temps il aperçut le vieillard et le jeune homme qui l'accompagnait, et il murmura entre ses dents :

« Je les rencontrerai donc partout, ces hommes maudits! » Puis, les suivant un instant d'un œil irrité, il ajouta :

« Je ne m'étais pas trompé, ce sont bien des chrétiens ; ils avaient sans doute des adeptes parmi ces misérables : mais patience, ils paieront cher leur audace. »

A peine tous les esclaves étaient-ils en croix, que l'ordre fut donné de les *expédier* promptement, c'est-à-dire de leur rompre les bras et les jambes, et de les achever s'ils respiraient encore après cet horrible supplice. Ce fut, pendant quelques instants, un affreux concert de cris, de hurlements, de râles d'agonie ; puis un lugubre silence enveloppa les gibets et les suppliciés. La barbare sentence du sénat était exécutée ; les quatre cents esclaves de Pedanius Secundus avaient subi leur peine.

III

LE SOUPER

Sophonius Tigellinus, devenu préfet du prétoire et le conseiller intime de Néron, avait initié au vice, au crime, à la débauche la jeunesse du prince ; il logeait dans la région du cirque de Flaminius, entre le Panthéon et le mausolée d'Auguste. Sa demeure, construite à peu près sur le même plan que celle de Pedanius Secundus, était meublée avec plus de luxe encore. Si les pierres de cette maison princière, fastueuse, avaient eu une voix, elles auraient raconté combien de confiscations, d'injustices, de vies humaines, les richesses qu'elle renfermait avaient coûtées ; les marbres rares, les statues, les bronzes, œuvres des artistes le plus en renom, étaient le prix du sang que Néron ne marchandait jamais à ses favoris. Ces scélérats se jouaient de la fortune, de l'honneur, de la vie des citoyens. Nul ne pouvait se croire à l'abri de leurs violences, se fût-il réfugié aux confins de l'univers. Un centurion, parti de Rome avec un ordre de César, suffisait ; il leur prescrivait de la part du prince de se préparer à la nécessité suprême : ils s'ouvraient les veines, ou se faisaient tuer par un affranchi, en léguant à Néron et à ses amis une portion de leurs biens, pour conserver le reste

à leur famille. Trois jours après le supplice des quatre cents esclaves de Pedanius, une société choisie se réunissait le soir chez Tigellinus. Les invités du préfet du prétoire, en attendant le repas, étaient assis dans l'exèdre, salon destiné à la conversation, et tendu de magnifiques tapis. Il y avait là Servilius Tuscus, avec qui nous avons eu plusieurs fois déjà occasion de faire connaissance; ensuite Aulus Plautius. Quoique le consulaire n'eût aucune sympathie pour Tigellinus, il se croyait tenu à quelques ménagements : non qu'il craignît pour lui-même; mais il aimait tendrement sa famille, et il espérait que la haine l'oublierait, moyennant certaines concessions. On voyait là encore, parmi les convives, Othon, un des familiers de Néron, parvenu plus tard à l'empire. Pendant les quelques jours qu'il passa sur le trône impérial, il sembla vouloir renier son passé infâme, et se montrer digne du rang suprême. Puis venaient Sénécion, Veturius, en qualité de client et de parasite, enfin un affranchi de Tigellinus, plus méchant, plus atroce que son patron, s'il est possible. Cet homme, qui portait le nom d'Hermès, conservait, dans un âge déjà avancé, toutes les passions de la jeunesse; il était le mauvais génie de son maître, et il avait trempé dans tous ses forfaits. Au second plan, on apercevait, silencieux, trois autres hommes, drapés dans leur toge de laine; c'étaient des clients du préfet, satellites toujours empressés d'exécuter ses moindres volontés.

A l'heure où nous introduisons le lecteur dans la maison somptueuse de l'ami intime de Néron, Tigellinus sortait du bain, et mettait la dernière main à sa toilette. Pendant qu'il se revêtait de la tunique blanche

des festins, l'esclave chargé des invitations lui disait le nombre et le nom des convives. Quand celui-ci eut rempli son office, un autre esclave donna au maître la liste des mets, comme c'était l'usage; Tigellinus, l'ayant parcourue, daigna, d'un signe de tête, témoigner sa satisfaction. Alors il plaça sur son front une couronne de de roses, et se trouva prêt à faire honneur à ses hôtes. Après avoir donné un dernier coup d'œil dans le miroir d'argent suspendu devant lui, il entra dans l'exèdre. Tigellinus était âgé de soixante ans environ; ses cheveux grisonnants lui couvraient la tête de leurs mèches épaisses et rudes, sa taille petite, bien prise, était un peu déformée par l'embonpoint. Sa figure allongée, son teint animé, son œil noir, qui étincelait d'un feu sombre au fond de l'orbite; son nez aquilin, recourbé comme celui d'un oiseau de proie; le sourire faux qui effleurait perpétuellement ses lèvres minces : tout cela donnait à sa physionomie une expression farouche; ses meilleurs amis eux-mêmes avaient peine à soutenir parfois son regard acéré. Au moment où il parut dans l'exèdre, les convives s'empressèrent de se lever; il salua les principaux en les embrassant, et se contenta de tendre la main à Veturius ainsi qu'aux autres clients. A peine Tigellinus avait-il eu le temps de s'asseoir entre Servilius Tuscus et Othon, que l'esclave indicateur du temps vint crier l'heure dans l'exèdre; à ce signal, qui annonçait que le souper était prêt, Tigellinus et ses convives se levèrent. Veturius, qui avait enfin réussi à capter un bon repas, aspirait avec délices le parfum des mets s'exhalant dans l'exèdre par la porte demeurée entr'ouverte. Les invités, conduits par le maître de la maison, pénétrèrent gravement dans le *tri-*

clinium, ou salle à manger, laquelle était contiguë au salon de conversation. Le tricliniarque, ou maître d'hôtel, en tunique courte sans manches, comme tous les autres esclaves qui se tenaient debout près de la table, fit un signe, et des enfants vêtus de blanc s'approchèrent des convives; ils leur présentèrent en silence, car il leur était défendu d'ouvrir la bouche, des aiguières d'argent, remplies d'eau de senteur, pour laver leurs mains, et un linge pour les essuyer. Ce préliminaire accompli, les hôtes de Tigellinus se couchèrent trois par trois sur des lits très-bas, couverts de housses de pourpre, dressés près de la table. Le préfet du prétoire avait à sa droite Aulus Plautius, à sa gauche Servilius Tuscus. Othon, Sénécion et Veturius étaient sur le même lit; les trois clients se placèrent sur le troisième. Les murs de la salle étaient revêtus de riches peintures, représentant des scènes bachiques, des aventures de chasse et quelques sujets érotiques. Les marbres précieux encadraient les peintures, ou bien, sculptés en corniches, ils soutenaient le plafond d'ivoire. Le luxe avait prodigué toutes ses ressources pour décorer cette salle de festin, qui recevait Néron chaque semaine, et les premiers personnages de l'empire. Tigellinus avait le génie aussi inventif pour le confortable de la vie que pour l'intrigue et la délation; or il était passé maître dans ces dernières pratiques, devenues un art sous le pouvoir absolu.

Au bas des lits se tenaient les esclaves des pieds, comme on les appelait; leur office consistait à débarrasser les convives de leurs sandales, et à rester debout et muets pendant le festin, pour exécuter leurs ordres. La table était en bois précieux, incrusté de nacre et d'argent;

ou n'y voyait qu'une amphore, ou flacon de cristal, à travers lequel scintillait une liqueur couleur de rubis : c'était le vin destiné aux libations. Tigellinus prit l'amphore, et versa sur la table, avec les cérémonies accoutumées, quelques gouttes de la précieuse liqueur, que le maître d'hôtel se hâta d'essuyer. Du lin plus blanc que la neige fut étendu sur la table, entourée de festons de laurier, de lierre, de pampres verdoyants. L'œil de Veterius brillait d'impatience ; ces préambules paraissaient évidemment superflus au parasite affamé, dont l'appétit était insatiable; on ne le fit pas languir.

Au même instant parurent les esclaves chargés des mets, avec un plateau d'argent de la grandeur de la table, lequel contenait le premier service ; tous les convives saluèrent avec bonheur cette agréable apparition. Le premier service se composait d'œufs, de laitues, d'olives, de fruits et de foies d'oies blanches, nourries avec des figues; telle était la préface des copieux et interminables repas des Romains de l'empire. Bientôt un coup d'œil de l'ordonnateur fit enlever ce premier service et arriver le le second, ou, pour parler le langage de l'époque, la seconde table. Sur celle-ci s'étalait un porc troyen, trois coqs engraissés avec une pâte pétrie dans le lait, des becfigues, des langues de rossignols, des pigeons de Campanie, des cigognes. Ces mets avaient à peine paru sur la table, qu'ils passèrent entre les mains des découpeurs, qui s'acquittèrent rapidement de leur office ; puis les distributeurs s'en emparèrent pour les offrir aux convives. Tigellinus exhorta les invités à faire honneur au repas, et il leur donna l'exemple. Veturius n'avait pas besoin d'être stimulé ; il s'était attaqué, sans aucune

fausse honte, aux énormes morceaux placés devant lui, et les faisait disparaître avec une célérité merveilleuse dans les profondeurs de son estomac; mais il semblait lui manquer quelque chose, et son regard errait inquiet sur les esclaves et sur la porte du triclinium. Enfin, au bout de peu d'instants, la portière du triclinium se souleva, et les esclaves chargés de verser le vin entrèrent. Ils apportaient d'abord une amphore de cristal, à travers laquelle brillait le falerne antique; mais avant de le servir aux convives, un esclave le goûta : précaution nécessaire pour la vie des maîtres, au milieu de ce monde d'esclaves qui les entouraient. Après le falerne vinrent le cécube, le massique, vin préféré de Virgile, et tous les meilleurs crus d'Italie. On offrait aussi de temps en temps un breuvage inventé par Néron : de l'eau bouillie, puis rafraîchie dans la neige.

Le repas avait été jusque-là silencieux, chacun des invités s'occupant d'apaiser son premier appétit avec la gloutonnerie dont s'honorait ce triste siècle; le vin ouvrit les lèvres, délia les langues, fit petiller la conversation.

« Vous vous entendez, Tigellinus, dit Othon, à ordonner un festin; les mets sont irréprochables, le service du meilleur goût, le souper on ne peut plus correct; cependant vous me permettrez d'exprimer un regret.

— Lequel? demanda Tigellinus surpris, et dont l'amour-propre eût cruellement souffert de la moindre censure.

— C'est que César ne soit pas des nôtres ce soir; outre l'honneur immense que sa présence nous eût procuré, il eût certainement joint ses éloges aux miens : car le prince

se connaît, vous le savez, en fins soupers; il porte partout son esprit d'artiste.

— La voix divine de César, répondit Tigellinus, réclame des ménagements; Néron se prépare à chanter prochainement sur le théâtre.

— Si César engage la lutte avec nos musiciens les plus distingués, fit observer Plautius, il aura du mal à triompher. »

Tigellinus lança un coup d'œil irrité au consulaire, qui se permettait de mettre en doute la suprématie de Néron comme chanteur.

« Aulus, répliqua-t-il sèchement, il n'est pas permis de contester l'admirable talent de César : ignorez-vous qu'il y a peu de mois Pâris, un misérable histrion, a payé de sa vie l'insolente prétention de surpasser le prince dans la musique? Ce châtiment était juste; car partout où le prince daigne entrer en lice, on doit lui céder la première place. »

Plautius se tut devant ces lâches théories. Sénécion, promis à une mort prochaine, enchérit encore sur les plates adulations du préfet du prétoire.

« Vous avez mille fois raison, Tigellinus, s'écria-t-il : Néron est le plus grand des mortels, un incomparable génie; que dis-je, César est un dieu!

— Oui, répéta Veturius, qui jusqu'à ce moment avait plutôt dévoré que mangé; oui, je l'affirme, je le jure, César est un dieu! Et vous, illustre Tigellinus, astre propice que le Ciel a fait lever sur l'empire, vous êtes son digne ministre.

— La postérité rendra hommage à votre génie, reprit Sénécion, comme nous le faisons aujourd'hui.

— La postérité vous rendra hommage, Tigellinus, répéta encore le parasite ; je le jure, il en sera ainsi. »

Pendant que Sénécion et Veturius faisaient assaut de basses flatteries, Tigellinus, impassible, portait la coupe à ses lèvres, et avalait un verre de massique. Quand il eut dégusté la liqueur, il parcourut du regard les convives assis à sa table, puis il leur dit avec un sourire sinistre :

« Convenez-en, mes amis, Néron a inauguré une ère nouvelle ; il a transformé la mort. »

Et, comme ses invités le regardaient sans comprendre, il ajouta :

« On ne se pardonne plus, de nos jours, le crime d'avoir déplu à César ; le citoyen romain qui a eu ce malheur se hâte de sortir de la vie. On s'en va maintenant à la mort comme on irait à une fête ; il semble qu'elle ne soit plus qu'un jeu ; je crois même qu'elle est devenue pour quelques-uns une variation du plaisir. »

En même temps qu'il achevait ces lugubres paroles, Tigellinus couvrit Plautius d'un regard venimeux, qui renfermait de terribles menaces ; mais le consulaire ne fit pas semblant de le remarquer.

« Il faut, mes amis, continua Tigellinus avec son effrayant sourire, avant que les esclaves apportent la troisième table, que je vous raconte comme Pétrone a payé sa dernière dette à la nature.

— Quoi ! Pétrone n'est plus ? s'écria Plautius.

— Il a vécu, répondit négligemment Tigellinus ; il a achevé sa carrière avec la suprême élégance qu'il mettait à toutes ses actions ; il a voulu goûter à loisir les âpres et mystérieuses voluptés de la mort. »

Un imperceptible sourire entr'ouvrit les lèvres fines d'Othon, qui cependant garda le silence. Sénécion, qui ne savait point la mort de Pétrone, dont il avait été l'ami, éprouva une vague terreur au récit du préfet; la peur qu'il ressentait se traduisit dans la pâleur de son visage. « Est-il donc mort volontairement? interrogea-t-il avec anxiété.

— Sous le doux règne de César, répliqua Tigellinus d'un ton railleur, la mort est toujours bienvenue pour celui que la bouche divine du prince daigne condamner.

— Cependant, poursuivit Sénécion, Pétrone était l'arbitre des fêtes de Néron; rien, au gré de César, n'était ordonné avec goût, si Pétrone n'avait donné son avis.

— Cela est vrai, malheureusement pour lui, repartit amèrement Tigellinus; il avait eu la maladresse de s'emparer de l'esprit du prince, qui ne trouvait magnifique, galant ou délicieux, que ce qu'il avait approuvé; il se vantait de me surpasser dans la science du plaisir, et Néron exaltait sans cesse ses mérites. C'en était trop; Pétrone devait disparaître. Il y a deux jours il était à Cumes, en Campanie, avec quelques amis; il se préparait à venir à Rome : c'est là que je l'attendais. Ce cher Pétrone ayant été dénoncé à César comme coupable d'un complot, le prince lui ordonna aussitôt de rester éloigné de la ville. Décidé à ne point supporter les alternatives prolongées de l'espérance et de la crainte, incapable de vivre loin de Rome, sentant bien qu'absent de la cour il ne pourrait plus exercer aucune influence sur Néron et que son sort serait à la merci de ses ennemis, Pétrone songea à mourir. Il ne voulut point cependant se hâter, ni quitter brusquement la vie; il résolut d'en épuiser les

sources goutte à goutte. Ainsi, après s'être ouvert les veines, il les referma, les rouvrit de nouveau, s'entretint de bagatelles avec ses amis, les écouta causer, non de l'immortalité de l'âme ou des maximes des philosophes, mais de chansons et de poésies légères. Il récompensa quelques esclaves, en fit châtier d'autres, se mit à table et mangea, au lit ensuite et dormit, afin que sa mort, quoique violente, ressemblât à une mort naturelle. A son réveil il rouvrit ses veines, son sang coula de nouveau, et il expira tranquillement. Je dis, acheva Tigellinus, qu'il y a du bon ton, de l'art dans une telle fin. »

Othon sourit une seconde fois à cet impitoyable récit. Une sombre terreur planait sur les invités. Sénécion et Servilius, quoique fort avant dans les faveurs du prince, ne purent dissimuler l'impression qu'ils ressentaient. Othon seul, le visage serein, le regard ferme, avait écouté sans pâlir; une étrange admiration se peignait dans ses yeux; il trouvait que la victime avait merveilleusement joué son dernier rôle.

« Voilà, dit-il quand Tigellinus eut terminé, comment un homme bien élevé doit quitter la vie. Pétrone a donné là un exemple qui sera suivi, je l'espère.

— Je suis de votre avis, répliqua Tigellinus avec son sourire de bête fauve.

— Je suis aise, Tigellinus, que nous ayons en cette matière les mêmes idées. Oui, Pétrone a toujours fait les choses avec goût; il s'est surpassé à l'heure suprême. Le vrai sage doit sortir de la vie comme un convive sort d'une table opulente où il a largement festoyé. »

Othon parlait ainsi avec conviction et en amateur.

Un jour, à la fleur de l'âge encore, à trente-sept ans,

plutôt que de se donner la peine de combattre pour la possession de l'empire, il se mettra au lit, dormira paisiblement, et à son réveil se laissera tomber sur son poignard avec une effrayante indifférence. Dans l'âme de ces Romains dégénérés, la croyance à une autre vie était entièrement éteinte; la jouissance, pour eux, c'était toute l'existence humaine.

« Je dois ajouter pourtant, reprit Tigellinus, que Pétrone, en mourant, n'a pas été habile.

— Quoi donc? demanda Othon; n'est-il pas mort dans les formes, avec un admirable à-propos?

— Je ne le nie pas; mais je persiste dans mon opinion.

— Pouvons-nous savoir pour quelles raisons?

— Parfaitement. D'ailleurs ce que je vais dire sera bientôt publié : Pétrone a offensé César.

— Le prince, dit Servilius, a sans doute regretté son ancien et spirituel courtisan?

— Vous êtes dans l'erreur; Néron voulait qu'il mourût. Mais Pétrone n'a rien légué à César; il n'a point suivi l'exemple sage de tant d'autres à qui le prince a permis d'abandonner la vie, et qui, rendant hommage à sa clémence au moment où elle les laissait libres de prévenir l'épée du bourreau, l'ont fait héritier d'une partie de leurs biens; ils se sont montrés en cela prévoyants; car le prince, dans sa bonté, a daigné ne pas enlever à leurs enfants le reste de leur fortune. »

A l'instant où Tigellinus achevait ces paroles, le son de la flûte annonça la troisième table. La figure des convives, et surtout celle de Veturius, s'épanouit; cette mélodie, en effet, promettait un mets de choix, et comme le

bouquet du souper : il ne se fit pas attendre. Les esclaves chargés d'apporter les mets parurent avec un énorme esturgeon, couronné de laurier, et étendu sur un immense plat d'argent ; il était escorté de merlus de Pessinonte, de pétoncles de Chio, des huîtres du lac Lucrin, du thon frais de Chalcédoine, et d'escargots nourris de farine et de vin cuit, d'après la méthode d'un fameux gourmand, Fulvius Hirpinus. Ce dernier service avait coûté une somme considérable; toutes les parties du monde avaient en quelque sorte contribué à le préparer ; aussi les convives de Tigellinus, malgré les sombres préoccupations que leur avait causées le récit qui précède, l'accueillirent par des battements de mains. Tous louèrent à l'envi le choix des mets, leur préparation, leur disposition habile sur le plateau d'argent. Le préfet du prétoire reçut avec une apparente indifférence ces félicitations unanimes, en homme accoutumé à en provoquer souvent de semblables. Dès que les invités eurent goûté à ces mets recherchés et délicats, des esclaves à la fleur de l'âge, habillés, comme des femmes, de tuniques de mousseline brodées de perles et retenues par une ceinture de pourpre, s'avancèrent la tête parfumée ; ils versèrent à flots, de leurs mains blanches, dans des coupes étincelantes de pierreries les vins fins de Crète et de Chypre. Les libations devinrent de plus en plus fréquentes ; Aulus Plautius lui-même, malgré sa réserve, sa sobriété, la sévérité de ses mœurs, subit l'entrain général. Obligé de rendre raison aux santés qui lui étaient portées avec affectation par Tigellinus et Servilius, il sentit bientôt la tête lui tourner, et regretta de s'être fourvoyé dans cette société d'épicuriens. Les hôtes du

préfet de Rome méritaient bien ce nom, car leur unique occupation, leurs plus ardentes aspirations, se rapportaient au plaisir, aux jouissances matérielles, à la vie grossière des sens; ils avaient été nourris tous dans une telle mollesse, dans un tel sybaritisme, que la moindre trace de malpropreté aux mains de leurs esclaves leur eût donné des nausées; ils se dégoûtaient d'eux-mêmes, pour ainsi dire, et jetaient à terre, quand ils avaient bu, le vin qui restait dans leurs coupes. Aussi, vers la fin du repas, inondait-il la mosaïque de la salle, mêlant ses vapeurs à l'odeur des mets et aux chaudes respirations de ce troupeau d'esclaves entassés dans un coin. On était, nous l'avons dit, en plein mois de juillet; il faisait une chaleur intense dans le triclinium, dont toutes les fenêtres étaient fermées, et qu'éclairaient de nombreux flambeaux. Mais le luxe ingénieux de l'époque avait prévu ces inconvénients, et inventé un moyen de les faire disparaître. Sur un signe du maître, le plafond d'ivoire s'ouvrit tout à coup; un admirable mécanisme, introduisant l'air extérieur, renouvela cette atmosphère viciée; puis une nouvelle opération remplit la salle d'un nuage, qu'on vit se résoudre en une pluie odorante sur le front des convives. Une agréable fraîcheur remplaça l'accablante chaleur qui régnait un instant auparavant; les invités se récrièrent d'admiration, excepté Othon, qui sourit finement, sans témoigner aucune surprise.

« Vous le voyez, lui dit Tigellinus, nous savons profiter de vos merveilleuses inventions.

— C'est à César qu'il faut faire remonter le mérite de tout ceci.

— A César et à vous, soit, reprit Tigellinus; entre le

prince et vous il y a une noble émulation pour embellir nos repas, accroître nos voluptés, charmer notre vie. A lui et à vous donc notre éternelle reconnaissance!

— Vous me flattez, Tigellinus, répondit Othon avec nonchalance.

— Non, en vérité; je n'ai pas oublié, Othon, que c'est vous qui avez enseigné à César à se parfumer la plante des pieds.

— Je n'en disconviens pas; mais cela est de peu d'importance.

— Je me souviens aussi de ce jour où, soupant avec vous chez Néron, dans l'incomparable triclinium de son palais, nous eûmes vers la fin du repas la tête aspergée de parfums précieux.

— C'est une de ces aimables attentions auxquelles le prince nous a accoutumés.

— Oui, sans doute; mais le lendemain vous eûtes votre tour. César était votre convive, ainsi que plusieurs de ses plus fidèles serviteurs. Rien ne manquait à l'ordonnance du festin; nous vous proclamions unanimement le roi du bon goût, de l'élégance; mais quelle ne fut pas notre surprise quand, à un signal de vous, nous vîmes de tous côtés des tuyaux d'ivoire et d'or verser sur le prince, sur les invités, et jusque sur les esclaves, une vaporeuse et flagrante rosée! Nous ne sommes et ne pouvons être que vos imitateurs et vos copistes. »

Aulus Plautius, pendant ces discours plus que frivoles, paraissait singulièrement mal à l'aise. Malgré les fumées du vin et de la bonne chère qui lui étaient montées légèrement au cerveau, il demeurait en pleine possession de lui-même, et finit par protester en quelques mots

contre le luxe effréné du siècle. Mais Servilus Tuscus semblait prendre à tâche de provoquer le consulaire, en lui décochant sans cesse des traits piquants, amers, que Tigellinus, de temps en temps, se plaisait à relever méchamment, comme pour en faire pénétrer plus avant l'aiguillon dans le cœur de l'illustre patricien. Voyant que celui-ci commençait à s'animer, et qu'il était dans un état voisin de l'irritation, le préfet lui dit :

« N'écoutez pas Servilius, noble Plautius; il est envieux de votre fils; c'est pour cela qu'il exerce sur vous ce soir une vengeance innocente.

— Que peut-il donc envier à Marcus? demanda vivement Plautius : il est riche, noble, il siége au sénat, et, par-dessus tout, il a la faveur du prince.

— Je vais vous révéler le mystère, reprit Tigellinus en jetant un coup d'œil sournois à Hermès, son affranchi. Marcus, dit-on, a des projets de mariage sur Aurelia, la fille de Pudens. De son côté, notre ami Servilius s'accommoderait fort de la noble dot destinée à la jeune fille; les richesses qu'Aurelia porterait dans la maison de son mari en accroîtraient l'éclat. Comprenez-vous maintenant? acheva malignement Tigellinus.

— Parfaitement, répliqua Plautius, devenu soucieux; j'ignorais les desseins de Servilius.

— Cependant, ajouta le préfet du prétoire, ce que j'ai à dire encore vous rassurera peut-être au sujet des vues de Marcus; je ne suis pas le confident de Servilius, qui, du reste, ne paraît pas disposé à nous initier à ses projets intimes. Quoi qu'il en soit, je tiens à émettre l'opinion qu'une pareille alliance obtiendra difficilement l'approbation de César.

— Pour quel motif, interrogea Servilius, le prince me refuserait-il son agrément, si je voulais épouser Aurelia ?

— Parce que Pudens et sa famille passent pour être imbus des superstitions étrangères récemment importées parmi nous. Ils ont donné l'hospitalité à des hommes venus d'un pays maudit, de la Judée : ces docteurs perfides les ont séduits. Or, j'ose affirmer que César ne souffrira jamais qu'un homme de sa maison, pour ainsi dire, s'allie aux fauteurs de la nouvelle secte.

— Aurelius Pudens est un homme vertueux, interrompit Plautius; nos ancêtres ne l'eussent pas renié.

— Est-ce la censure de mes paroles que vous prétendez faire? répliqua Tigellinus avec colère ; avez-vous dessein de m'infliger un démenti ?

— Non certes, répondit Plautius avec calme. Mon dessein n'est pas d'offenser personne ici, vous moins que tout autre, Tigellinus, au moment où vous me faites l'honneur de m'accueillir à votre table ; mais j'émets en toute franchise mon opinion sur Pudens; j'ajouterai que ce sénateur est mon ami. Je serais donc un lâche si je ne prenais sa défense.

— Aurelius Pudens, de son côté, reprit Tigellinus avec un mélange d'amertume et d'ironie, Aurelius Pudens est le grand ami d'une illustre matrone que vous connaissez, et qui se nomme Pomponia Græcina. Cette dame, vous le savez, a fait du bruit dans Rome, grâce aux enseignements des docteurs de Pudens.

— Pomponia Græcina, repartit Plautius, est une noble femme, l'orgueil de sa maison.

— Cependant elle a été dernièrement accusée devant

César, et renvoyée par lui devant le tribunal domestique.

— Elle a été acquittée du consentement de tous les membres de ma famille, qui ne l'ont trouvée coupable d'aucun crime, répondit Plautius avec force.

— Quoi qu'il en soit, continua Tigellinus, je vous exhorte à la prudence; je vous conseille, à vous et aux vôtres, de ne point abuser de la clémence du prince. »

Plautius s'inclina en silence; mais il se reprochait vivement d'avoir accepté l'invitation du préfet du prétoire. Il se trouvait étrangement dépaysé au milieu de ces débauchés, lui consulaire illustre, vieilli dans les honneurs, croyant encore à la vertu et à la justice divine, rémunératrice des bonnes actions, vengeresse du vice et du crime. Il se souvenait de la pureté de sa femme, qui pouvait défier tous les soupçons, de l'innocence, de la modestie de son fils, et il souffrait d'autant plus des propos qu'il s'était condamné à entendre. Tigellinus termina par une sortie pleine de haine contre les chrétiens.

« La secte impie qui nous est venue d'Orient, dit-il, a perverti déjà un grand nombre de familles plébéiennes; elle a la bassesse de s'adresser à nos vils esclaves, qui l'écoutent volontiers. César en a découvert plusieurs, dans sa maison, qui sont imbus de la superstition étrangère; je ne serais pas surpris qu'il y eût parmi ceux qui nous entourent des adeptes des docteurs juifs, car ces étrangers savent s'insinuer partout avec une adresse singulière. Il est douloureux de voir des Romains, oubliant ce que leur impose leur noble origine, se lier sans rougir avec les ennemis mortels de nos antiques traditions et de notre culte. »

Le repas continua; les esclaves firent circuler les vins

de nouveau. Armés de rameaux de myrte, les flabellifères agitaient en même temps autour des lits des éventails de plumes de paon. Voyant que l'appétit de quelques-uns des invités languissait, les esclaves leur présentèrent le *garum*, condiment fait avec le liquide qui découle des poissons putréfiés, et fortement aromatisé. Cette substance était destinée à réveiller le sens du goût, émoussé par la prolongation du festin, et à exciter les puissances de l'estomac. Ces détails, qui nous paraissent aujourd'hui difficiles à admettre, sont pourtant rigoureusement exacts. Tacite, Suétone, Juvénal, tous les auteurs contemporains de la longue orgie impériale les racontent fidèlement. L'autorité de ces historiens ne saurait être mise en doute; ils ont flétri dans leurs écrits ces mœurs infâmes qui déshonoraient l'humanité, cette corruption effroyable au milieu de laquelle la société se fût abîmée dans la honte, sans la croix rédemptrice qui, du Calvaire encore tout humide du sang divin, venait d'être apportée dans Rome.

Le repas étant terminé, les musiciens se firent entendre; puis Tigellinus ordonna que les gladiateurs entrassent, pour donner une dernière joie aux convives. Ces hommes atroces avaient besoin de respirer l'âcre odeur du sang; leurs plaisirs n'étaient pas complets, s'ils ne voyaient quelques infortunés se débattre dans les convulsions de l'agonie. Mais Aulus Plautius, se souvenant des leçons de sa noble épouse, manifesta son dégoût pour ce genre de spectacle.

« Eh quoi! lui dit Hermès, l'affranchi préféré de Tigellinus, vous, un vieux guerrier, vous avez peur de voir les glaives se croiser!

— Hermès, reprit avec dignité le consulaire, si nous étions en présence des ennemis de Rome, je vous apprendrais que je ne crains rien ; mes preuves sont faites depuis longtemps, et ce n'est pas vous, nourri toute votre vie dans l'atrium des grands, qui réussirez à me faire passer pour un lâche. Mais, je le demande, à quoi bon cette inutile effusion de sang humain? Ne pouvons-nous passer un jour sans nous donner le barbare spectacle de voir des malheureux s'entr'égorger !

— Voilà bien l'esprit des hommes qui, il y a trois jours, voulaient, au sénat, faire triompher les doctrines d'indulgence, réformer les lois pénales, et acquitter les esclaves de Pedanius Secundus ! répondit le préfet avec aigreur.

— J'ai le courage de mes opinions, Tigellinus, répliqua fermement Plautius ; je ne les renierai pas aujourd'hui, après les avoir soutenues hautement dans le sein de la curie. En pareille circonstance, j'affirme que j'agirais encore de même.

— César n'a point partagé vos opinions, objecta Servilius.

— César est maître de penser et d'agir comme il lui plaît ; pour moi, quand il est question de voter au sénat, je ne consulte que ma conscience. Je pense que tout homme d'honneur doit faire de même. »

Un sinistre sourire, à ces mots, erra sur les lèvres de Tigellinus, qui cependant ne jugea pas à propos de répliquer. Il contremanda les gladiateurs, au vif désappointement des autres convives. Enfin l'esclave debout auprès de la clepsydre avertit les convives de la fuite des heures et de l'approche du jour. Ce fut le signal du départ.

IV

LES JEUX DU GRAND CIRQUE

Il n'est rien dans nos sociétés modernes, formées par le christianisme, imprégnées de son esprit, qui puisse nous donner une idée du mépris que la Rome ancienne professait pour la vie humaine. Pour avoir l'esquisse complète du monde romain au premier siècle de notre ère, il faut que le lecteur se transporte un instant au Grand Cirque. Là il achèvera, tout en suivant le fil de l'histoire que nous avons entrepris d'écrire, de s'initier aux mœurs atroces que la doctrine du Christ a détruites pour jamais. Il découvrira mieux après cela la grandeur de l'œuvre accomplie par les apôtres, la merveille de la régénération de l'univers, le prodige de l'établissement de la religion du Calvaire. Humainement parlant, on l'a répété justement bien des fois, le succès était impossible; la philosophie avait échoué, le génie avait été impuissant : Dieu seul pouvait, au sein de ruines immenses et d'une corruption sans bornes, faire germer, puis croître et grandir la vertu, la sainteté. César tenait dans ses mains impies le sceptre de l'infamie; mais la plupart des âmes étaient ses complices.

Allons donc au Grand Cirque, où nous étudierons les

derniers traits du tableau qu'offrait alors la société, et où nous retrouverons plusieurs des personnages introduits dans ce récit.

Il y avait à Rome plusieurs cirques; les maîtres du monde multipliaient les lieux destinés aux spectacles; c'était dans leurs mains un instrument de règne. Le peuple, avide des terribles jeux de l'arène, détournait la vue des autres actes de la tyrannie impériale, pour se repaître de la contemplation du sang qui coulait, des convulsions des victimes qui agonisaient, des hurlements de douleur arrachés aux malheureux déchirés par la dent des lions ou des tigres. Le plus ancien des cirques, qui avait donné son nom à la dixième région augustale, était situé entre le mont Palatin, que couronnait le palais de Néron, et l'Aventin, si célèbre aux jours orageux de la république. Cet édifice, aux proportions colossales, qu'on appelait le Grand Cirque, avait été construit par Tarquin l'Ancien, un des rois de Rome, puis embelli et restauré successivement par Jules César et Claude, le prédécesseur de Néron.

Or, huit jours après le souper donné par Tigellinus, la foule, dès l'aurore, se précipitait de tous les quartiers de Rome vers la région appelée du Grand Cirque; elle bruissait par les rues semblable aux vagues de la mer soulevée. Pendant qu'elle se portait ainsi avec une rapidité fiévreuse du côté de l'arène, une esclave, âgée déjà, descendait les pentes du mont Cœlius, se glissait silencieuse parmi les flots pressés de la multitude, et arrivait, au bout de quelques instants, au pied d'un monument de forme singulière, qui se dressait triste et lugubre non loin du marché aux légumes. L'esclave s'arrêta au

pied de cette colonne tronquée, que l'on nommait la colonne du Lait, car le patricien comme le plébéien y abandonnaient sans pitié les enfants qu'ils ne voulaient pas nourrir. Parfois une pauvre femme du peuple tendait son sein à un de ces malheureux, condamnés à périr dès leur naissance; mais c'était chose rare que cette pitié, et la plupart des enfants rejetés de l'enceinte d'une famille dénaturée disparaissaient dans un gouffre voisin de la ville. L'esclave, arrivée près de la colonne, se baissa, ramassa un objet informe enveloppé dans une mince couverture, et le plaça sous sa robe. Aussitôt elle rebroussa chemin, revint à la région du mont Cœlius, et entra dans la maison d'Aulus Plautius; la vieille esclave appartenait à l'illustre consulaire. Elle se rendit directement aux appartements qui faisaient face au péristyle du côté du couchant, s'appuyant au triclinium, et qui précédaient la bibliothèque et la salle des tableaux. Elle y trouva Pomponia Græcina, sa maîtresse, occupée non aux soins minutieux de sa toilette, mais à donner des ordres pour la bonne tenue de sa maison. La noble matrone était calme, sereine comme le jour où elle suppliait son mari de plaider la cause des esclaves de Pedanius Secundus. La paix profonde de son âme, qui se reflétait sur son visage, ajoutait encore à la dignité qui lui était naturelle. Elle accueillit l'esclave avec un aimable et grave sourire, la fit asseoir auprès d'elle comme une amie, et lui dit de sa voix la plus affectueuse : « As-tu fait bonne course, ma bonne Agapita? y a-t-il quelque chose de nouveau!

— Ma course a été excellente, ma digne maîtresse; je suis sûre que vous serez contente de moi : voyez plutôt. »

En même temps Agapita dénoua la couverture, et

une charmante petite fille apparut aux yeux des deux femmes.

« Quelle cruauté, reprit la matrone, d'abandonner cette innocente créature ! Les parents de cette enfant ont vraiment le cœur dénaturé.

— Qu'en ferons-nous? demanda la vieille esclave en regardant sa maîtresse.

— Tu prendras soin d'elle, ma chère Agapita; je lui servirai de mère, puisque la sienne l'a rejetée.

— Le Christ vous bénira, maîtresse, pour cette nouvelle bonne œuvre, lui qui aimait tant les petits enfants.

— Oh! puisse-t-il, en retour, toucher le cœur de Plautius! répondit Pomponia d'une voix attendrie.

— Il vous entendra certainement, noble maîtresse. Le Seigneur, qui ne laisse point un verre d'eau donné en son nom sans récompense, ne peut manquer d'exaucer vos vœux.

— Puisses-tu dire vrai! Puisse mon illustre époux ressembler un jour à mon noble Marcus! Sais-tu où il est maintenant, ce fils qui fait mon orgueil et ma consolation, parce qu'il est un fervent adorateur du Christ?

— Je le devine.

— En ce moment il est encore dans la maison d'Aurelius Pudens, où il a passé la nuit.

— Quels événements nouveaux s'y sont accomplis? interrogea l'esclave.

— Il nous a été donné d'y jouir d'un spectacle merveilleux; car j'y étais aussi, ma bonne Agapita, avec la permission de Plautius; je te raconterai cela un peu plus tard. Aujourd'hui même, une grande joie attend le Maître

divin ; je te dirai cela encore, car je n'ai pas le temps en ce moment. O Agapita! combien nous sommes heureuses d'avoir connu ces étrangers, que nous considérions d'abord avec défiance! quels biens inappréciables ils nous ont procurés! quelles célestes lumières ils ont répandues dans nos âmes! »

En ce moment, Pomponia Græcina fut interrompue par les bruits de la foule qui courait au Grand Cirque, et dont les puissants murmures pénétraient jusque dans les appartements retirés de la matrone. « Qu'est-ce donc? demanda-t-elle; que signifie cette immense rumeur?

— Hélas! répondit la vieille esclave, encore un de ces spectacles barbares qui enivrent le peuple : le sang des hommes doit rougir aujourd'hui l'arène du Grand Cirque. César lui-même, avec ses courtisans Tigellinus, Othon, Servilius Tuscus et une foule d'autres, assiste à ces jeux cruels.

— Mon Dieu, est-il possible! s'écria Pomponia avec angoisse; combien je redoutais la nouvelle que tu m'annonces!

— Vous savez bien pourtant, bonne maîtresse, que ces atroces plaisirs se renouvellent souvent à Rome.

— Sans doute; mais cette fois j'ai des raisons particulières de craindre l'issue des combats du cirque. Tu te rappelles Glabrion, cet esclave que mon mari a bien voulu affranchir il y a trois mois?

— C'était le plus dévoué de vos serviteurs.

— Eh bien, Glabrion, depuis plusieurs semaines, est décidé à combattre dans l'arène.

— Je l'ai entendu dire, en effet.

— Cet homme est vraiment étrange; il a soif des ap-

plaudissements de la foule, d'un regard de César; voilà pourquoi il veut exposer sa vie dans les combats du cirque. J'ai appris que dans ces derniers temps il n'a cessé de s'exercer pour les prochains spectacles.

— Je pense, répondit Agapita, que Glabrion a d'autres motifs pour descendre dans l'arène que le désir de se signaler aux yeux du public.

— Qu'imagines-tu donc que se soit?

— Je ne sais; mais je crains que la vengeance n'entre pour beaucoup dans sa détermination.

— As-tu recueilli quelques idées, saisi des paroles qui justifient cette supposition?

— Oui, certainement. Un ami de Glabrion, digne de toute confiance, m'a raconté que votre affranchi avait rencontré plusieurs fois dans une taverne Attalus, un des gladiateurs de Servilius Tuscus. Des paroles offensantes sont échappées à Attalus; ces deux hommes se sont provoqués, et Glabrion a juré de tirer de son ennemi une éclatante vengeance.

— Glabrion succombera infailliblement, dit Pomponia avec tristesse.

— Pourquoi pensez-vous ainsi?

— Parce qu'Attalus est un géant doué d'une force peu commune.

— J'en conviens; mais Glabrion est agile, musculeux, hardi, intrépide. La lutte entre ces deux hommes sera terrible.

— Le malheureux Glabrion a refusé jusqu'ici de se faire chrétien; Dieu le punit de son obstination. Son âme court de grands dangers dans ces jeux coupables, auxquels il va prendre part.

— Espérons, répondit la vieille esclave, que le Seigneur sera miséricordieux pour lui, qu'il le préservera, qu'il ouvrira ses yeux à la lumière.

— Nous prierons pour lui, Agapita. »

Pendant que cette conversation avait lieu dans la demeure d'Aulus Plautius, le peuple continuait d'affluer au Grand Cirque. Bientôt deux cent cinquante mille spectateurs eurent pris place sur les immenses gradins de marbre. L'édifice était de forme ovale, excepté à sa base, où se trouvaient en ligne droite douze écuries, nommées *carceres*, ou prisons, dans lesquelles on retenait les chevaux et les bêtes féroces. Ces *carceres* étaient situées vers le Tibre; la porte d'entrée ouvrait sur la voie Appienne. Le cirque, entouré à partir de sa base de trois étages de portiques, supportés par des colonnes de marbre et ornés de statues, représentait une demi-lune à son sommet. Du côté de la façade, sur la voie Appienne, s'élevaient trois pavillons, un au milieu, et les autres aux deux angles. Percés de trois portes assez vastes pour laisser passer les flots de la foule, ils servaient de loges aux magistrats, et d'ornement principal au cirque, par l'élégance de leur architecture et les brillants quadriges qui en surmontaient la plate-forme. D'ailleurs ce monument était à peu près le seul de la région de la vieille Rome, à laquelle il avait donné son nom. En avant des portiques s'échelonnaient les gradins où se plaçaient les spectateurs. Pour prévenir les accidents quand on chassait les bêtes fauves, on avait creusé entre la première ligne de ces gradins et l'arène un canal de dix pieds, aussi profond que large. Afin de rassurer complétement les spectateurs du premier rang, un fort grillage séparait les gradins infé-

rieurs du canal. Quant à l'arène, elle était occupée dans toute sa longueur par une arête en pierre de taille ou en briques, revêtue de marbre, et sur laquelle on voyait des statues.

Quand le peuple eut pris place, douze licteurs, portant sur l'épaule leurs faisceaux entourés de laurier, annoncèrent la venue de l'empereur et des magistrats. Alors on vit entrer dans le cirque et monter à sa loge, appuyé sur deux de ses courtisans, un personnage de taille ordinaire, flasque et mal proportionné. Ses jambes semblaient trop grêles pour son buste et son ventre proéminent; sa tête volumineuse reposait sur des épaules larges et disgracieuses; un collier de barbe jaunâtre encadrait son visage, et tranchait sur son cou épais. Sa peau, tachetée, rugueuse, portait les stigmates indélébiles d'une vie désordonnée; ses narines ouvertes semblaient aspirer avec délices l'odeur du sang. Il lançait sur la foule des regards effrayants, de ses yeux vert de mer, louches, clignotants, hagards. Les sénateurs, en voyant cet homme, se prirent à trembler comme à l'aspect d'une bête fauve; il y avait bien de quoi : cet homme c'était Néron, la plus complète incarnation du crime, du vice, du mal. A trente ans, il avait accumulé sur sa tête des forfaits inouïs. En ce jour de spectacle, il apparaissait aux Romains souillé du sang de Britannicus, son frère par adoption, du sang d'Agrippine sa mère, qu'il avait fait tuer; il avait fait étouffer dans une étuve sa femme Octavie; il avait empoisonné Burrhus, son préfet du prétoire, l'homme qui l'avait le premier salué empereur à la tête des soldats. Chaque jour il se jouait de la vie des plus illustres citoyens; il leur ordonnait de mourir en

s'ouvrant les veines, il les faisait tuer, il les empoisonnait : Locuste avait un rôle considérable dans la politique impériale. Néron César, vêtu de sa trabée, robe blanche rayée de pourpre et brodée d'or, s'assit sur le pulvinar qui lui était destiné, lequel était couvert de coussins moelleux couleur de pourpre et rehaussés d'or. A ses pieds, et tout autour de lui, se placèrent ses familiers, Tigellinus, Othon, Sénécion, Servilius Tuscus, et ses principaux affranchis. En le voyant paraître, patriciens et plébéiens se levèrent sur leurs gradins; tous crièrent ensemble : « Longue vie à Néron César! » Les premiers l'acclamaient par crainte, les seconds par amour; car, il faut le dire à la honte de ces temps, le peuple aimait Néron, qui lui accordait, aux dépens des riches, de nombreuses largesses, et qui le gorgeait de sang. L'intérêt, sous ce règne, ne languissait jamais pour la plèbe cruelle; les supplices succédaient aux supplices; les victimes se relayaient, à la grande joie du maître et de son peuple. Néron daigna à peine témoigner qu'il entendait les acclamations de la foule; il était blasé sur ce genre de salutations; il se mit aussitôt à causer et à rire avec ses affranchis et avec Tigellinus.

Les formalités religieuses qui précèdent les jeux furent assez longues; la procession des prêtres des différents ordres défila dans le cirque, accomplissant les rites prescrits par la coutume antique. Les spectateurs prenaient peu d'intérêt à cette scène; car à cette époque le culte immonde du paganisme commençait à se discréditer, même dans les classes inférieures. L'aristocratie ne croyait plus à rien; le peuple, après avoir vu diviniser Tibère, l'impudique ermite de Caprée, et l'imbécile

Claude, commençait à soupçonner que l'histoire de ses dieux n'était qu'une fable inventée à plaisir. Bientôt la foule s'impatienta, murmura, poussa d'immenses clameurs, les yeux fixés sur le podium impérial, balcon à balustre de marbre sur lequel était le siége de César. Néron, sans se préoccuper nullement du mécontentement général, continua de rire avec son entourage, et parut s'amuser de l'irritation du peuple. Les cris étant devenus un instant par trop importuns, le prince jeta un regard sinistre sur les gradins, puis il dit à l'oreille de Tigellinus : « Les soldats du prétoire sont-ils en force?

— Toutes les cohortes sont à leur poste et à vos ordres, César, » répondit le préfet.

Plus d'une fois Néron s'était donné le plaisir de lâcher les prétoriens sur le peuple; mais c'était là une facétie dont celui-ci ne lui gardait pas rancune. Le prince en resta là pour le moment. D'ailleurs, de temps en temps, des rugissements effroyables, partis des souterrains, apaisaient subitement les bruits, les colères de la foule. La voix terrible des lions et des tigres qui devaient combattre portait la terreur dans les âmes les plus accoutumées à ces spectacles. Tout à coup le silence se fit définitivement; un voile blanc, lancé du pulvinar impérial, tomba en ondoyant dans le cirque : c'était le signal si fiévreusement attendu. Deux sortes de combats allaient avoir lieu : celui des bêtes féroces et celui des gladiateurs. Aussitôt que le voile blanc eut été enlevé, un homme parut dans l'arène; s'étant tourné vers le podium, il salua César avec aisance, et attendit. Le combattant était d'une taille ordinaire; mais ses membres musculeux et agiles, sa poitrine puissante, ses fortes et

larges épaules, annonçaient une grande vigueur. C'était Glabrion, l'affranchi du consulaire Plautius; il s'était fait inscrire, plusieurs jours auparavant, pour combattre d'abord contre le lion, ensuite contre le gladiateur Attalus, cet esclave de Servilius Tuscus qu'il avait juré de tuer. N'ayant pour toute arme qu'un épieu, Glabrion déployait la plus fière attitude.

La herse qui fermait le souterrain du lion ayant été levée, le redoutable animal s'élança comme un trait dans le cirque, qu'il parcourut en trois bonds, sans apercevoir Glabrion, demeuré immobile; mais en se retournant il le vit qui le provoquait de son épieu. Alors il se coucha ventre à terre, allongea sa puissante tête sur ses pattes de devant et regarda un instant son téméraire adversaire, en clignant ses yeux farouches, que la lumière semblait fatiguer. Un silence solennel planait sur l'immense assemblée. Quelques minutes s'étaient écoulées à peine, quand le lion, secouant sa longue crinière fauve, fondit d'un élan terrible sur le bestiaire, nom que l'on donnait à ceux qui luttaient contre les bêtes féroces. Mais, à la grande surprise de la plupart des spectateurs, Glabrion, bien instruit par l'expérience de ces jeux auxquels il avait souvent assisté, se précipita à la rencontre du noble animal. Au moment où celui-ci croyait tenir sa proie, le bestiaire le franchit d'un bond prodigieux, et le lion passa sous lui. Glabrion, faisant lestement volte-face, enfonça l'épieu dans le flanc de son ennemi, qui tomba sur le sable de l'arène en rugissant et en arrosant la terre de flots de sang. Le peuple applaudit, ainsi que César, à l'adresse du bestiaire.

A Glabrion succédèrent trois autres bestiaires, contre

lesquels trois lions furent lâchés; mais ces infortunés n'eurent pas le même succès que l'affranchi de Plautius ; ils succombèrent les uns après les autres. Les lions vainqueurs dispersèrent leurs membres sanglants dans l'arène, dévorèrent leurs chairs pantelantes, broyèrent leurs os sous leurs dents impitoyables. La foule, ivre de joie à cet horrible spectacle, applaudit plus fort que tout à l'heure lors de la victoire de Glabrion. Les lions n'ayant plus d'adversaires, il fallut les abattre à coups de flèches. Néron se procura le plaisir de tuer le premier ; les autres périrent sous les coups de ses affranchis, qui leur envoyèrent la mort, à l'abri de tout danger, du haut du balcon impérial.

Le peuple, avide de sang, et dont l'appétit cruel n'avait été qu'aiguisé par la scène que nous venons de décrire, appelait à grands cris la seconde partie du programme. Le duel devait avoir lieu d'homme à homme : c'était là le spectacle préféré de la foule, car une vie humaine en formait toujours l'enjeu ; tandis que, dans les combats contre les bêtes féroces, les bestiaires savaient parfois déployer une telle habileté, qu'ils échappaient à la mort, comme il arriva pour l'intrépide Glabrion. Les spectateurs se seraient regardés comme dupés dans leur attente, si le sang humain n'avait coulé. Du moins ici, dans les combats entre gladiateurs, si le vaincu n'était pas blessé mortellement, le peuple avait la ressource du *carnifex*, espèce de boucher, qui achevait ceux que les spectateurs condamnaient en abaissant le pouce.

Le combat contre les bêtes féroces s'étant terminé de la manière qui vient d'être rapportée, la multitude, les yeux brillants d'une joie féroce, se pencha au-dessus de

l'arène pour voir plus tôt sortir les gladiateurs dont la munificence de César lui abandonnait la vie. Au signal donné, ceux-ci entrèrent dans la lice. Ils étaient six seulement. Souvent des centaines de combattants, à la suite d'un événement heureux, inondaient le cirque de leur sang. Glabrion venait en tête avec Attalus. Au moment où l'affranchi de Plautius parut de nouveau devant le peuple, une immense acclamation l'accueillit; un tel homme promettait un plaisir de choix, des émotions prolongées. Attalus pâlit de rage, et, s'approchant de l'oreille de Glabrion, murmura quelques paroles offensantes, que ce dernier ne daigna pas relever, mais une gerbe de flammes jaillit de sa noire prunelle; il comptait, dans un instant, faire payer cher à son ennemi ses injures récentes et celles du passé.

Les gladiateurs défilèrent sous la loge de l'empereur, et, élevant vers le prince leurs regards et leurs armes, ils s'écrièrent :

« César, ceux qui vont mourir vous saluent! »

Néron demeura impassible à cette offrande d'un sang qu'il regardait comme trop vil pour y attacher quelque prix. L'univers entier concourait aux plaisirs de César : ceux-ci n'avaient que leur vie, ils devaient s'estimer trop heureux de la donner.

Servilius lui ayant expliqué qu'un de ses propres gladiateurs, Attalus, provoqué par un affranchi d'Aulus Plautius, allait combattre, Néron devint plus attentif.

« Quel motif, demanda-t-il, a pu porter un homme libre à descendre dans l'arène?

— Il paraît qu'Attalus s'est exprimé en termes offensants sur le compte de Plautius; il a stigmatisé, comme

elle le méritait, la famille du consulaire, laquelle s'est laissé corrompre par les doctrines étrangères.

— C'est parfait, répondit Néron, je suis charmé de ce que tu m'apprends là. En ce cas, il n'y aura point de quartier; si Glabrion survit, il combattra successivement contre les autres gladiateurs jusqu'à ce qu'il succombe.

— Et s'il triomphe? interrogea Servilius; car on peut tout supposer avec un homme qui a donné tout à l'heure de si belles preuves de son savoir-faire et de son sang-froid.

— Eh bien! répliqua Néron, et en même temps son œil devenait farouche, le carnifex et le *spoliarium*[1] ne sont-ils pas là? »

La trompette ayant sonné, les spectateurs crièrent une seconde fois : « Longue vie à César! »

Aussitôt Glabrion et Attalus s'avancèrent au milieu du cirque. Une draperie écarlate, fixée au corps par une brillante ceinture de cuivre, les distinguait de leurs compagnons. Glabrion, alerte et dispos comme s'il avait oublié son premier combat, portait au pied gauche le cothurne de cuir bleu, au pied droit une bottine de bronze. Un long bonnet, d'où pendaient des réseaux d'or, s'élevait sur sa tête. D'une main il tenait un trident, de l'autre un filet : il devait combattre à la manière de ceux qu'on appelait les rétiaires.

Attalus, armé d'une faux recourbée et d'un grand bouclier rond, avait pour signe caractéristique un poisson qui formait le cimier de son casque.

Les deux gladiateurs, s'étant rapprochés l'un de l'autre,

(1) Lieu où l'on traînait les morts et les blessés.

s'attaquèrent avec acharnement. Attalus, d'une taille gigantesque et dominant son adversaire de toute la tête, leva sur lui sa faux avec une telle promptitude, qu'on crut Glabrion atteint; mais le rétiaire, doué d'une prodigieuse agilité, esquiva le coup avec adresse, recula de deux pas, puis, revenant lestement sur son ennemi, lança tout à coup son filet. Attalus, s'étant couvert à temps de son bouclier, déjoua la manœuvre de Glabrion, et parvint à lui échapper. Mais la lutte n'en devint que plus vive. Enivrés par les cris et les applaudissements du peuple, altérés de vengeance, les deux gladiateurs ne songeaient qu'à s'égorger mutuellement. Le trident et la faux, décrivant dans les airs des mouvements précipités, se croisaient et se choquaient sans relâche; les visages des deux adversaires, empreints d'une fureur inexprimable, étaient effrayants à voir. Bientôt Glabrion, réunissant toutes ses forces, toute son habileté, serre son adversaire, le pousse devant lui, l'accule aux carceres, et, profitant d'une fausse attaque d'Attalus, il le coiffe de son filet, le jette à terre, tombe sur lui et lui presse fortement la poitrine de ses genoux robustes. Fier de sa victoire, l'affranchi de Plautius tourne les yeux vers le podium impérial, pour savoir ce qu'ordonne César; mais Néron demeure impassible. Alors Glabrion consulte le peuple, qui tend vers lui les mains, le pouce renversé : signal de mort, sentence inéluctable, que César lui-même ne pourrait révoquer sans danger. A cet arrêt qui comble ses désirs, sa soif de vengeance, le gladiateur victorieux écarte un peu les genoux, lève le bras, et brise avec son trident la poitrine de son adversaire, en lui adressant ces mots :

« Va-t-en maintenant insulter aux cufers d'illustres patriciens, les plus vertueux citoyens de Rome! »

Servilius, qui a entendu ces paroles, écume de rage, et, se penchant vers le prince, il lui dit :

« César, laisserez-vous donc impunie une pareille insolence? »

Néron répondit au jeune sénateur en ordonnant que Glabrion combattrait de nouveau. Un autre gladiateur remplaça donc Attalus, qui, suivant l'usage, fut traîné au spoliarium avec un croc. On répandit du sable sur l'arène imprégnée de sang, et la lutte recommença. Le nouvel adversaire de Glabrion s'élança, sans lui laisser le temps de se reposer. Malgré cette terrible attaque et la fatigue qu'il devait éprouver, l'affranchi de Plautius soutint bravement le choc, résista avec une adresse infinie, et réussit encore à terrasser son adversaire. Le peuple se montra impitoyable; il donna le signal de mort, et une nouvelle victime demeura étendue aux pieds de Glabrion. Contre toutes les règles des jeux, César ordonna un troisième combat. En vain le malheureux affranchi, qui commençait à comprendre qu'on voulait sa mort, implora un instant de répit. Néron fut inexorable. La lutte néanmoins se prolongea quelques instants avec des fortunes diverses. Enfin les deux gladiateurs roulèrent, blessés l'un et l'autre, dans l'arène, qui but leur sang. Le peuple s'émut en faveur de Glabrion, et, malgré le signal de mort parti de la loge impériale, il demanda sa vie. On l'emportait déjà par la porte destinée aux graciés de l'arène, quand un geste menaçant de Néron arrêta court les esclaves qui s'étaient emparés du gladiateur. L'un d'eux s'approcha du podium de César, et reçut l'ordre de

traîner le blessé au spoliarium, pour l'y achever. Il fallut obéir; le peuple, qui n'avait pas entendu les paroles du prince, garda le silence, ne comprenant pas bien de quoi il s'agissait. Glabrion, enlevé de nouveau, fut jeté au spoliarium; là deux esclaves attendaient les infortunés tombées dans l'arène: l'un les touchait avec un fer rouge pour voir s'ils étaient bien morts; l'autre, s'ils ne l'étaient pas, leur cassait la tête à coups de maillet. Non-seulement Glabrion vivait, mais il n'était pas même blessé mortellement. Au moment où l'on traînait le gladiateur au spoliarium, un affranchi qui s'était glissé à l'entrée de la salle s'y élança tout à coup : cet homme n'était autre que Philoxène, l'ami de Marcus Plautius. Par un brusque mouvement, il écarta les deux esclaves qui s'apprêtaient à remplir leur lugubre office; il s'approcha de Glabrion, se pencha sur lui, et lui dit quelques mots à l'oreille. La figure de l'infortuné s'épanouit au milieu des pâleurs de la souffrance; il ouvrit les yeux, reconnut Philoxène, et murmura quelques paroles qui expirèrent dans un sourire de bonheur. Alors Philoxène, qui tenait une fiole de cristal à la main, versa sur le front du gladiateur un peu d'eau, accompagnée d'une formule mystérieuse qu'il prononça à voix basse. Cela fait avec la rapidité qu'exigeaient les circonstances, il se retourna vers les esclaves, qui le regardaient stupéfaits.

« Cet homme, leur dit-il, a été introduit ici par erreur; il n'est pas blessé mortellement; et le peuple, je l'ai vu, a fait le signe de grâce. »

Les esclaves ne surent que répondre; mais à l'instant le carnifex entra, les gourmanda vivement, et leur commanda d'expédier le gladiateur.

« Le peuple a fait grâce, répéta Philoxène.

— Tais-toi, impie, s'écria le bourreau : ne sais-tu pas que César s'est prononcé? il ordonne que cet homme meure. »

Aussitôt, sans plus discuter, l'un des esclaves commis à ces cruelles fonctions toucha la poitrine du gladiateur du fer rouge, et l'autre lui brisa la tête de son maillet. Un affranchi envoyé par Néron se présenta en même temps. Le carnifex, comprenant ce que voulait le messager impérial, lui montra le gladiateur qui gisait, étendu sur le sol, la tête broyée, et lui dit :

« Il a vécu! »

L'affranchi, sans rompre le silence, fit un geste de satisfaction, et retourna auprès du prince lui raconter ce qu'il avait vu.

Quelques heures après ce drame sanglant et terrible, un esclave se dirigeait, à travers la foule qui revenait du cirque, vers le mont Cœlius. Arrivé devant la maison d'Aulus Plautius, il se fit ouvrir. Il se rendit sur-le-champ dans la partie la plus retirée de l'habitation, à la chambre qu'habitait Marcus. Le jeune homme était triste; son visage pâle et fatigué attestait une anxieuse préoccupation.

« Quoi de nouveau? interrogea-t-il avec empressement. Glabrion a-t-il combattu ?

— Oui, il a combattu.

— A-t-il triomphé ?

— Il a tué un lion, et terrassé deux adversaires.

— Alors il est sauvé, s'écria Marcus avec un accent joyeux.

— Non, malheureusement.

— Que dis-tu? explique-toi vite : ne m'as-tu pas annoncé qu'il avait terrassé ses adversaires?

— Il a combattu une troisième fois : dans cette nouvelle lutte il n'a pas eu le même bonheur que dans les précédentes.

— Comment cela se fait-il? insista Marcus; pourquoi ces trois combats?

— César l'a voulu ainsi.

— Qu'est-il avenu? Glabrion est-il donc mort?

— Glabrion est mort, répondit l'esclave d'une voix altérée; car il était lié depuis longtemps avec l'affranchi de Plautius. Quoique le peuple lui eût fait grâce, Néron a ordonné qu'il périt.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura le jeune patricien en se couvrant le visage de ses mains. Quand donc ces horribles jeux cesseront-ils? Rome s'abreuve de sang; mais les vapeurs de sang montent vers le ciel en criant vengeance. Du moins, ajouta-t-il, si l'infortuné avait eu le temps de mourir en chrétien, nous pourrions nous consoler.

— Il l'a eu ce temps, répliqua l'esclave.

— Dis-tu vrai? qui lui a ouvert les portes de l'Église à l'heure suprême?

— Philoxène s'est trouvé là, au moment où on le traînait au spoliarium; il s'est précipité sur ses traces; il lui a parlé, et il a pu faire couler sur la tête de la victime l'eau sainte du baptême. »

Un rayon de joie illumina le visage de Marcus. Le jeune fils d'Aulus Plautius et de Pomponia Græcina était chrétien; sa mère l'était également. La cause première de leur conversion, c'était l'affranchi Philoxène, qui, s'é-

tant trouvé à Jérusalem au jour de la Pentecôte, au moment de la première prédication des apôtres, avait rapporté dans la famille de Pudens les germes de la bonne nouvelle. Puis, quand les envoyés du Christ furent venus à Rome, il les mit en rapport avec la maison de Plautius. Pomponia Græcina ne tarda pas à embrasser la foi. Ce fut alors qu'elle se retira en quelque sorte du monde. C'est pour cela qu'on l'accusa de superstition étrangère, qu'on la traduisit devant le tribunal domestique, où son mari, qui l'aimait et respectait sa vertu, l'acquitta en proclamant son innocence.

V

LA MAISON D'AURELIUS PUDENS

La nuit qui avait précédé le drame sanglant que nous venons de raconter, une scène d'un genre bien différent se passait dans la demeure patricienne du sénateur Pudens. Le noble Romain habitait sur le mont Cœlius, non loin d'Aulus Plautius, avec qui il avait des rapports d'amitié. Pudens jouissait d'une fortune honorablement acquise par ses ancêtres, augmentée par lui-même et par son mariage avec Claudia, une vertueuse dame, qui eût été admirée de Rome dans un siècle moins corrompu. Ami des arts, Aurelius Pudens les avait appelés à dé-

corer sa maison, dont l'architecture reproduisait en partie les détails de celle de Pedanius Secundus. Mais le luxe raffiné qui régnait chez la plupart des grands de Rome était sévèrement banni du foyer de Pudens; celui-ci de bonne heure avait réglé sa vie sur les principes des anciens. Il s'était acquis dès sa jeunesse la réputation d'un sage et d'un philosophe; sa belle intelligence, avide de connaître, avait scruté les écrits des hommes les plus distingués de la Grèce et de l'Italie; elle était altérée de vérité.

La maison du noble sénateur commençait depuis quelques années à attirer les regards de Rome. Malgré la modestie de ses goûts, la simplicité de sa vie, la retraite dans laquelle il s'était réfugié, Aurelius Pudens était l'objet de mille commentaires. On se racontait, jusque dans le peuple, que sa demeure splendide avait donné l'hospitalité à de mystérieux étrangers venus de l'Orient. On disait que ces hommes inconnus prêchaient de nouvelles doctrines, enseignaient la vanité des dieux de Rome, condamnaient, flétrissaient les mœurs de l'époque. Ce qui surprenait davantage, c'est que, dédaignant les habitudes des savants de la Grèce, qui ne s'adressaient qu'aux intelligences élevées et cultivées, ils ne craignaient point de se mêler aux derniers rangs de la société, de descendre même jusqu'à l'esclave pour lui faire entendre de hautes, de sublimes paroles. Ils proclamaient, ces étranges docteurs, que la vérité ne doit point demeurer captive dans les sanctuaires, mais qu'il faut la divulguer sur les toits, dans les palais des princes, comme dans la cellule du pauvre client et dans les ergastules où gémit l'esclave.

L'aristocratie opulente se mit à rire d'abord en apprenant que Pudens prêtait l'oreille à ce qu'elle appelait des fables, des superstitions ridicules. Plongé dans la débauche, les festins, un luxe inouï, le patricien épuisait la coupe de la vie jusqu'au fond; puis, blasé sur la jouissance, il demandait un remède au suicide, cherchant en quelque sorte dans la mort une dernière volupté. Cependant les riches, les heureux de Rome finirent par s'émouvoir de ces nouveautés qu'ils avaient d'abord méprisées. Ils comprirent, en voyant les résultats prodigieux qu'elle produisait, la puissance de la parole apostolique ; ils se troublèrent, et mesurèrent sérieusement la portée immense d'un enseignement qui sapait une société vermoulue, dégradée jusque dans ses fondements, pour la reconstituer sur des bases pures, inébranlables. Or, cette société étant taillée à leur image, s'adaptant admirablement aux exigences de leurs passions, ils tenaient à la conserver. De là l'hostilité naissante contre le christianisme. Néron, de son côté, ne pouvait guère s'éprendre d'un culte austère qui menaçait les divinités complaisantes de Rome. La haine germait, se développait dans son âme atroce; il méditait de noyer l'enseignement du Christ dans le sang de ses adeptes; il s'alarmait de ce que plusieurs familles anciennes, telles que celle de Pudens et une partie de celle de Plautius, eussent embrassé le nouveau culte ; il s'indignait de le rencontrer jusque dans son palais, parmi ses affranchis et ses esclaves.

Aussi, en présence de la redoutable opposition qui se dessinait, les cérémonies chrétiennes, par mesure de prudence, s'accomplissaient durant la nuit. Voilà pourquoi Pomponia Græcina et son fils Marcus s'étaient rendus chez

Pudens, le soir qui précéda les jeux du cirque et la mort de Glabrion.

Cette nuit-là, donc, dans la partie la plus secrète de la demeure d'Aurelius Pudens, une vaste salle avait été préparée. Décorée splendidement par des mains pieuses, garnie de fleurs aux suaves parfums, cette salle offrait l'image fidèle de nos sanctuaires chrétiens. Au fond, encadré dans un entablement de marbre brodé d'élégantes sculptures, apparaissait un autel surmonté de l'image du divin crucifié, qu'entouraient de nombreux flambeaux.

Mais, avant de décrire les rites augustes qui s'accomplirent dans cette nuit solennelle, il ne sera pas inutile de compléter ce qui a été dit précédemment au sujet de la famille du sénateur Pudens; on comprendra plus facilement ensuite quelle situation elle occupait dans l'Église naissante de Rome.

Aurelius Pudens, né sous Auguste, avait à l'heure où commence ce récit soixante ans environ. Issu d'une des plus anciennes familles de Rome, il avait été élevé, malgré la corruption des temps, nous l'avons dit, dans l'amour de la vertu. Des études profondes, de fréquents rapports avec les hommes qui possédaient la réputation de sages, ne purent satisfaire son intelligence et son cœur. Il comprenait instinctivement qu'il n'avait recueilli que des lambeaux de vérité, et qu'à la lueur de ces enseignements incertains il lui était impossible de se guider sûrement dans la vie. Sa haute et pure intelligence lui disait que l'existence actuelle n'est qu'un prélude pour l'homme, dont les destinées ne sauraient se borner à ce monde. Mais le découragement le saisissait quand il se demandait où il pourrait trouver la solution du pro-

blème. Ni les anciens, ni les modernes, ni les philosophes, ni les prêtres, ne répondaient d'une manière concluante à ses questions. Il était dans cette situation pénible, lorsque son père vint à mourir, le laissant maître d'une fortune considérable. Pudens chercha une épouse selon son cœur; il la trouva dans Claudia, noble Romaine, digne de partager sa vie. En fait de religion, la jeune épouse du sénateur n'était pas plus avancée que lui; le doute régnait dans son âme, qui aspirait ardemment à la lumière.

Parmi les affranchis habitant la maison de Pudens, il en était un, nommé Philoxène, homme instruit, grave, vertueux, qui avait eu de nombreuses relations avec les Juifs de Rome. Pudens, dont il avait soigné l'enfance, l'aimait et lui témoignait une confiance singulière. Peu à peu il lui ouvrit son cœur, lui parla de ses doutes, de ses déceptions, des aspirations secrètes de son âme. Philoxène écouta le jeune patricien avec bonté; puis voyant en lui l'ardent désir de s'instruire, il lui remit entre les mains les livres sacrés des Hébreux, lui expliqua la merveilleuse histoire du peuple élu, ses migrations, ses épreuves, sa religion sublime, si différente des croyances et des pratiques grossières du paganisme. Pudens goûta ces écrits inspirés, qui désormais firent l'objet habituel de ses entretiens avec Philoxène. Enfin le maître et l'affranchi étudièrent ensemble les prophéties, qui le frappèrent d'étonnement par leur concordance parfaite avec les bruits en circulation, annonçant que le salut du monde allait sortir d'Orient. Ils sentirent l'un et l'autre qu'ils étaient sur le chemin de la vérité, que de grands événements devaient s'accomplir, s'ils n'étaient réalisés.

Philoxène, déjà prosélyte, résolut de se rendre à Jérusalem pour y adorer le vrai Dieu, assister à quelques-unes des fêtes de la ville sainte, et constater sur les lieux mêmes la vérité des enseignements judaïques. C'était l'année où Jésus, sur les hauteurs du Golgotha, expirait attaché à la croix, et consommait son œuvre divine. Philoxène, retardé dans son voyage par divers incidents, n'arriva à Jérusalem qu'au lendemain de la pâque mosaïque. Il trouva la ville pleine de tumulte, sous le coup des événements terribles et mystérieux qui venaient de s'y accomplir à la vue de tous. On raconta au Romain quelle célébrité le nom du Christ, pendant trois ans, avait obtenue dans la Judée; on lui parla de sa doctrine étrange et populaire, de la simplicité, de la sainteté de sa vie, de sa morale sublime. Puis on lui découvrit la haine dont les chefs de la nation l'avaient poursuivi, sa condamnation, sa mort au milieu des plus affreux supplices. Le narrateur, homme droit et impartial, retraça les prodiges qui avaient marqué le dernier soupir de Jésus : l'obscurcissement du soleil, le tremblement de terre, la fente du rocher du Calvaire, le déchirement du voile du Temple, et, par-dessus tout, l'apparition des morts soulevant leurs pierres sépulcrales pour protester contre le crime d'Israël. Ces faits incontestables, puisqu'ils étaient de notoriété publique, surprirent profondément l'affranchi de Pudens. Puis il entendit murmurer à voix basse que le tombeau de pierre dans lequel le corps du supplicié avait été renfermé n'avait pas gardé sa proie, et que le Christ, vainqueur de la mort, était plein de vie. A la stupeur des princes des prêtres, à l'agitation de la ville, aux explications discordantes et absurdes qu'il recueillit, Philoxène

comprit que ces événements étaient de la plus haute gravité, et il se promit d'examiner attentivement quelles en seraient les conséquences. Un jour, ayant rencontré un Juif, nommé Joseph, qu'il avait connu autrefois à Rome, il l'interrogea sur ce qui se passait, et lui demanda ce qu'il pensait du Christ.

« Le Christ est vivant, il est ressuscité, s'écria celui-ci avec un enthousiasme contenu, auquel un reste de crainte imposait cette réserve; je l'ai vu, j'ai mangé avec lui.

— Vos yeux ne vous ont-ils pas trompé? N'auriez-vous point été le joué d'une hallucination?

— Non, non. Nous l'avons vu tous, ses apôtres, ses amis, ses disciples; il est resplendissant de vie et de gloire. Philoxène, Jésus est tout-puissant, il est le Fils de Dieu! »

L'affranchi, restant muet devant cette conviction inébranlable, Joseph reprit : « Philoxène, il nous l'a promis : le monde, qui allait s'abîmer dans la honte et la corruption, est à la veille d'une transformation radicale; il renaîtra à la sainteté, à la vertu. »

De plus en plus étonné, Philoxène demanda s'il ne pourrait pas voir lui-même Jésus.

« Je ne sais, répondit Joseph. Toutefois priez beaucoup, soyez plein de confiance; je supplierai le Maître de vous accorder la faveur que vous sollicitez. »

A la suite de cette entrevue, Philoxène s'enferma dans son logis, et il y réfléchit pendant deux jours à ce qu'il venait d'entendre. Le matin du troisième jour, il priait avec ferveur, implorant la lumière divine, quand une voix douce l'invita à quitter sa chambre, et à s'en aller au pied de la montagne des Oliviers. Il se leva sur-le-

champ, et partit sans hésiter pour l'endroit qui lui avait été indiqué. A peine était-il arrivé, qu'un spectacle imposant s'offrit à lui. Une longue file d'hommes profondément recueillis, transfigurés, pour ainsi dire, s'avançaient d'un pas grave et solennel vers la montagne; tantôt ils priaient, tantôt ils chantaient, tantôt ils s'entretenaient avec un personnage d'une majesté, d'une beauté toutes divines, placé au milieu d'eux. Quand il passa devant Philoxène, il tourna la tête de son côté, et lui adressa un ineffable sourire qui remua toutes les fibres de son cœur, fit tressaillir tout son être, et y infusa un tel sentiment d'amour, que le Romain, ne pouvant résister aux transports qu'il ressentait, tomba la face contre terre. Il avait vu Jésus lui-même, couronné d'honneur et de gloire, marchant au milieu des siens, en leur donnant des instructions suprêmes. Lorsque Philoxène se releva, tout avait disparu; mais il se sentait désormais en possession de la vérité, et il retourna à son logis, le cœur inondé d'une joie immense. C'était le matin même de l'Ascension. Au moment où l'affranchi de Pudens rentrait dans Jérusalem, l'Homme-Dieu, en présence de ses disciples, s'élevait de terre en les bénissant, et montait vers les cieux. Philoxène eût bien voulu revoir Joseph; mais il apprit qu'aussitôt après son retour du mont des Oliviers il s'était renfermé dans le cénacle avec les apôtres et les disciples. Pendant dix jours, Philoxène erra autour de l'enceinte sacrée, s'unissant de cœur à la prière ardente des amis du Christ. Son âme brûlait d'entendre leur parole; il savait qu'ils étaient les dépositaires de l'enseignement de leur Maître, il était impatient d'être initié à la doctrine de Jésus.

Le matin du dixième jour, Philoxène était là encore, devant les portes du cénacle, soupirant après l'heure fortunée où il lui serait permis de communiquer librement avec les apôtres. Tout à coup il sentit le sol osciller sous ses pieds; il entendit comme un bruit de tempête, comme le souffle d'un vent impétueux, quoique l'air fût calme et serein. Alors le cénacle parut baigné de lumière; des feux célestes resplendissaient, un prodige du premier ordre s'accomplissait : l'Esprit de vérité, suivant la promesse de Jésus, descendait sur les apôtres pour achever d'illuminer leurs intelligences et de fortifier leurs cœurs. Au même instant, les portes, closes jusque-là, s'ouvrirent; Simon Pierre, transfiguré par la flamme divine qui reposait sur sa tête, le front rayonnant d'une beauté surnaturelle, les yeux brillants d'intelligence et d'amour, se précipita au milieu de la foule qui accourait.

Alors, de sa parole hardie, éloquente, il proclama la divinité du Christ, sa résurrection, et le salut accordé par lui, par sa médiation toute-puissante. Il y avait là des hommes de toutes les nations, parlant différentes langues : tous comprirent Simon Pierre dans leur propre langage, que lui, naguère illettré, employait avec une élégante facilité.

« Que faut-il que nous fassions? cria la foule.

— Faites pénitence, et recevez le baptême, » répondit l'apôtre.

Trois mille hommes crurent à la parole de Simon Pierre en ce jour.

Le soir même, Philoxène, agenouillé aux pieds du premier vicaire de Jésus-Christ, du souverain pontife de la nouvelle alliance, sollicitait et obtenait le baptême.

Plusieurs autres Romains, venus avec lui dans la ville sainte, eurent le bonheur de croire à la parole de vérité; ils furent baptisés également de la main de Simon Pierre, et formèrent comme les premières assises de l'Église de Rome. Philoxène demeura plusieurs jours encore à Jérusalem pour s'y affermir dans la foi; il y fut témoin des prodiges qui s'accomplissaient par les mains des apôtres: de la guérison des malades, de la résurrection des morts; il remerciait Dieu sans cesse des grâces qu'il avait reçues. De retour chez Pudens, il lui raconta ce qu'il avait vu et entendu. L'illustre patricien hésita d'abord, mais le témoignage des Romains présents à Jérusalem en même temps que Philoxène, et qui s'étaient convertis aussi à la première prédication des apôtres, le bonheur immense que goûtait l'affranchi, les vertus admirables qu'il pratiquait, convainquirent Pudens. Dès lors il attendit avec une légitime impatience les maîtres de la nouvelle doctrine, pour recevoir, ainsi que sa femme Claudia, le baptême de leurs mains. Philoxène rapportait de Jérusalem une consolante promesse; Simon Pierre lui avait dit : « J'irai visiter Rome, et je demanderai l'hospitalité à Aurelius Pudens. »

Douze ans plus tard, un messager annonçait à Philoxène que plusieurs étrangers venaient de débarquer à Ostie; ils arrivaient de la Judée, et l'un d'eux se nommait Simon Pierre. A cette grande nouvelle, Aurelius Pudens quitta tout, et se mit en route à l'instant, pour aller, avec son fidèle affranchi, au-devant de l'apôtre si longtemps désiré. Ils le rencontrèrent sur la voie d'Ostie, près du tombeau de Caius Cestius, qui entrait dans la ville. Le vicaire du Christ, le chef de son Église, était

simplement vêtu, selon le commandement du Maître; il portait à la main son bâton de voyageur. Mais une dignité sublime illuminait les traits de cet homme, hier pauvre pêcheur sur les lacs de la Judée, aujourd'hui le plus grand des enfants de la terre. Le lieu était solitaire, et la nuit arrivait. Aurelius Pudens, à l'exemple de son affranchi, se prosterna devant le mystérieux voyageur, tant il il y avait de majesté sur le front et dans la démarche du pontife. Pierre les releva en les bénissant. Déjà les travaux apostoliques avaient blanchi sa tête vénérable, et sa barbe épaisse, qui lui retombait sur la poitrine; la trace de ses nombreuses fatigues était empreinte sur sa figure grave et mélancolique. Deux sillons, plus profonds que des rides, creusés sur ses joues, indiquaient que ses larmes avaient souvent coulé. Sans doute les amers souvenirs du reniement, dans la maison de Caïphe, brisaient encore son cœur rempli d'amour pour son Maître divin. A voir cet homme, on sentait qu'il vivait sous le poids d'une immense responsabilité : celle de créer un monde nouveau avec la parole du Christ.

Aurelius Pudens offrit sa maison pour séjour au prince des apôtres, qui l'accepta sans hésiter. Ce fut avec un recueillement religieux que le sénateur se mit en devoir de guider son hôte vers le mont Cœlius; mais Simon Pierre, dirigeant lui-même la marche comme s'il eût connu depuis longtemps la cité-reine, fit un circuit, tourna le Grand Cirque, et s'enfonça dans les rues de Rome. Le pontife du Christ prenait possession de la capitale de l'Église; il s'avança jusqu'au Capitole, comme pour dénoncer aux esprits infernaux adorés dans ce temple fameux la guerre terrible qui allait durer trois siècles, et qui devait se terminer par

leur dépossession. Durant le trajet, de rares paroles s'échappaient des lèvres de l'apôtre, qui priait. Au moment où il passait devant le temple de Jupiter, il sembla aux compagnons de Pierre qu'un mouvement extraordinaire se produisait dans la nature, que le rocher du Capitole tremblait jusqu'en ces racines, et que la présence du grand prêtre de la nouvelle loi effrayait les habitants du sanctuaire dédié aux faux dieux. C'est qu'en effet l'éternité de la ville souveraine était sur le point de reposer sur un roc autrement immuable que celui du Capitole, et contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudraient jamais. L'axe sur lequel se mouvait le monde se déplaçait : Simon Pierre recueillait l'héritage de César. Du Forum, l'apôtre revint au pied du Cœlius, et monta à la maison d'Aurelius Pudens ; il y trouva Claudia, la noble matrone, qui le reçut au milieu de ses fidèles esclaves. Ses compagnons, revêtus pour la plupart du sacerdoce sacré, furent accueillis avec honneur.

Le lendemain de son arrivée, l'apôtre demanda qu'une vaste salle lui fût accordée pour y célébrer les rites de la religion nouvelle et ses augustes mystères. Aurelius Pudens, ivre de joie de voir enfin ses vœux comblés, mit à la disposition du pontife la chambre la plus spacieuse, la plus magnifique et la plus agréable de sa demeure. Par ses ordres, elle fut garnie de riches tapis, décorée avec art, et appropriée, autant que possible, à sa haute destination. Il y fit dresser un autel de marbre, qu'il couvrit de flambeaux portés par des candélabres d'or et d'argent. Pomponia Græcina et Claudia, aidées de Philoxène, se chargèrent d'orner de fleurs rares le lieu qui allait devenir le premier sanctuaire du Christ dans Rome. Enfin

Pudens ordonna de transporter dans la salle un siége d'ivoire et d'or, chaire immortelle du docteur infaillible, que les successeurs de Simon Pierre occupent encore aujourd'hui. Cette chaire impérissable, du haut de laquelle le monde est enseigné et instruit des oracles divins, se conserve, revêtue d'une chape de bronze, dans la basilique de Saint-Pierre. Le devant du siége est large de quatre palmes, et haut de trois et demi; ses côtés ont un peu plus de deux palmes et demi de largeur; sa hauteur, en y comprenant le dos, est de six palmes. Elle est de bois, et ornée de colonnettes et de petites arches; les colonnettes sont hautes d'un palme et deux onces; les petites arches, de deux palmes et demi. Sur le devant du siége sont ciselés dix-huit sujets en ivoire, exécutés avec une rare perfection, et entremêlés de petits ornements en or, d'un travail très-délicat. Il y a autour plusieurs figurines en bas-relief. Le dos de la chaire a quatre doigts d'épaisseur. On a revêtu de bronze ce siége auguste, afin de le préserver des injures du temps. Il avait servi de siége à porteurs au sénateur Pudens, comme l'attestent les anneaux qui s'y trouvent attachés. L'authenticité de cette chaire vénérable a été démontrée plusieurs fois par de savants antiquaires; elle ne peut plus être mise en doute.

Les petites sculptures en ivoire représentaient les travaux d'Hercule, et différents sujets mythologiques; Philoxène, s'en étant aperçu, donna l'ordre, devant l'apôtre, de faire disparaître de ce siége, qui allait devenir la chaire de vérité, les emblèmes du mensonge : Pierre s'y opposa.

« Laissons, dit-il, ces vains symboles d'un culte qui va périr. Ces images, quand les fausses divinités qu'elles représentent seront détrônées, attesteront à la postérité

la puissance invincible de Jésus-Christ ; elles resteront comme un monument, un glorieux trophée de son triomphe. »

Philoxène n'insista pas ; les figures sculpturales demeurèrent incrustées dans la chaire des pontifes. Ce fut sous l'empire de Claude, ce César idiot jeté par Dieu à la face de l'orgueil romain comme une ironie terrible et méritée, que Simon Pierre mit le pied dans la capitale du monde, et y établit son siége inviolable. Pudens, sa femme Claudia, une partie de leurs esclaves, déjà instruits dans la vraie foi, furent baptisés par l'apôtre. Marié depuis de longues années déjà, Aurelius Pudens, à sa grande douleur, n'avait point encore d'enfant; Pierre le consola, et lui promit que bientôt son foyer cesserait d'être désert, et qu'il y verrait un berceau. En effet, un an après l'arrivée du pontife, une fille naquit à Pudens, qui lui donna le nom d'Aurélia. Le vertueux patricien et sa noble femme entourèrent cette enfant de bénédiction des plus tendres soins, et s'appliquèrent à lui inspirer l'amour de la vertu, et à l'initier aux prescriptions de la foi chrétienne.

Pendant les vingt-trois années écoulées depuis l'arrivée de Simon Pierre à Rome jusqu'au jour où nous avons placé le début de notre histoire, l'apôtre quitta la ville plusieurs fois, pour aller évangéliser différentes contrées, et visiter, comme suprême pasteur, les Églises naissantes. A l'époque où nous en sommes, il y était revenu récemment, et paraissait déterminé à n'en plus sortir. Initié sans doute aux décrets divins, il savait que l'heure approchait où il lui faudrait mettre dans les fondements de l'Église son sang et ses dépouilles sacrées.

Nous avons dit comment le sanctuaire érigé au vrai Dieu dans la maison de Pudens avait été orné d'une manière spéciale, la nuit qui précéda la mort de Glabrion et les cruels jeux du cirque. A minuit, Aurelius Pudens et Claudia, sa femme, y entrèrent et s'agenouillèrent pour prier. Près d'eux était une ravissante jeune fille, parée de toutes les grâces de la nature, mais dont l'âme était encore mille fois plus belle que le corps : c'était Aurélia, que, vingt-deux ans auparavant, les prières du pontife avaient obtenue de Dieu. La douce vierge, vêtue de blanc, couverte d'un long voile, sans autre parure que son angélique pureté, joignit les mains avec amour, et une prière ardente jaillit de son cœur pour monter jusqu'au trône du Christ. Non loin d'elle, mais plus rapproché de l'autel, on distinguait un jeune homme, à genoux aussi, plongé dans une sorte d'extase, et les yeux fixés sur le vase d'or renfermant le corps sacré de Jésus-Christ : c'était Marcus Plautius, le fils de l'illustre consulaire. Pomponia Græcina, sa mère, priait à ses côtés.

Bientôt la vaste salle s'illumina; une foule de fidèles s'avancèrent graves et recueillis, et se rangèrent dans un ordre parfait; puis les ministres sacrés parurent dans leur costume splendide, et se dirigèrent lentement vers l'autel. A leur suite, le front ceint de la tiare des pontifes, revêtu des insignes de sa dignité suprême, marchait Simon Pierre, successeur d'Aaron, vicaire de Jésus-Christ, chef d'une nouvelle dynastie pontificale et d'un sacerdoce éternel. L'apôtre avait vieilli, sa haute et robuste taille était un peu inclinée; des rides nombreuses sillonnaient son visage; mais sur son front brillait d'un éclat tout divin la majesté du souverain pontificat. Il

bénissait, en passant, les fidèles prosternés et recueillis, comme si le Christ lui-même eût traversé les rangs. Pierre était beau à voir à cette heure où, investi de la toute-puissance de son Maître, il apparaissait pour remplir les fonctions mêmes de Jésus-Christ. Il monta les degrés de l'autel, s'agenouilla, pria, adora, puis il se plaça sur sa chaire garnie d'une housse de pourpre. Là, tourné vers les fidèles, il fit entendre sa parole grave et imposante; dans l'idiome des maîtres du monde, qu'il parlait avec une remarquable facilité, il annonça qu'une cérémonie auguste allait commencer, qu'il allait imposer les mains au fils d'Aulus Plautius, et le consacrer prêtre de Jésus-Christ. Un frémissement de surprise, bientôt suivi d'un vif sentiment de joie, parcourut l'assemblée. Ceux qui la composaient comprenaient quel contraste s'établissait entre Marcus, ce jeune patricien appelé aux honneurs, à la plus brillante fortune, et qui renonçait à tout cela, et les autres jeunes gens de son âge, de son rang, qui ne cherchaient que les jouissances mondaines. Pierre annonça encore qu'il allait dédier une jeune vierge, Aurelia, la fille de Pudens, au service de Jésus-Christ; il recommanda ces deux âmes aux prières des fidèles, et les rites solennels commencèrent.

Marcus, s'étant présenté à l'autel, reçut l'imposition des mains du vicaire du Christ et l'onction sacerdotale. Le descendant des patriciens aspirait depuis longtemps aux honneurs du sacerdoce, dont Jésus avait confié la plénitude aux pêcheurs de Galilée, avec mission de transmettre leurs pouvoirs sacrés à ceux qu'ils en jugeraient dignes. Après l'ordination, pendant laquelle bien des larmes d'attendrissement coulèrent, Simon Pierre offrit l'au-

guste sacrifice, institué par le Christ la veille de sa mort. Tous les assistants, Marcus et Aurelia en tête, allèrent recevoir, des mains de l'apôtre, le corps sacré du Seigneur. Le pontife, après quelques prières, se tourna vers la vierge, qui prononça les vœux qui la liaient pour toujours à l'époux céleste choisi par elle. Aucune Église, pas même celle de Jérusalem, ne surpassait en ferveur ce petit troupeau, réuni dans Rome sous la houlette du pasteur suprême. Dans la maison de Pudens on ne voyait que des âmes saintes, prêtes à tout sacrifier plutôt que de forfaire à la foi de Jésus-Christ.

La cérémonie terminée, le pontife, la tête de nouveau couronnée de la tiare, remonta sur son siége. Il annonça aux fidèles qu'avant la fin du jour qui se levait une grande joie serait accordée à l'Église romaine.

« Notre frère Paul, dit-il, ce vase d'élection, séparé du monde par le Seigneur lui-même, revient dans cette ville; déjà il a mis le pied sur la terre italique. La première fois que vous le vîtes, il arrivait de Judée, enchaîné comme un malfaiteur; car, voyant que les gouverneurs romains ne finissaient pas de le juger, il en avait appelé à César. Vous savez comment il a plaidé sa cause, et comment il a été acquitté; vous avez été tous témoins de son courage, de ses vertus sublimes; vous l'avez vu souvent ici et dans la petite maison qu'il avait louée; il a contribué largement, par ses infatigables travaux, à consolider la foi, l'Église, dans cette capitale du monde. Je vous annonce donc une grande joie, mes frères, en vous apprenant que Paul est sur le point de reparaître parmi nous. »

Les fidèles se réjouirent à la nouvelle de la prochaine arrivée du grand apôtre, que tous ceux qui l'avaient

connu aimaient ardemment. Simon Pierre, après avoir prié une dernière fois au pied du saint autel, se retira avec la même pompe qu'il était entré.

La foule s'écoula peu à peu en silence, et bientôt il ne resta plus dans le sanctuaire que Marcus Plautius, sa sa mère et Philoxène. Le jeune fils du consulaire laissa déborder son cœur plein d'amour et de reconnaissance dans le cœur de Jésus-Christ; il lui jurait de nouveau de le suivre jusqu'à la mort, s'il le fallait; des larmes délicieuses roulaient sur ses joues. Philoxène, l'affranchi et l'ami de Pudens, priait, lui aussi, avec ferveur. Depuis longtemps déjà le vieillard était revêtu du caractère sacerdotal; les apôtres n'avaient pas de ministres plus zélés que lui. C'est en vertu de sa dignité et de ses pouvoirs de prêtre qu'il s'était glissé au milieu des esclaves de Pedanius Secundus, le soir de leur supplice, pour en consoler quelques-uns qui étaient chrétiens. Au moment où il était prosterné dans la chapelle de la maison de Pudens, il savait que Glabrion devait exposer sa vie dans le cirque; il implorait pour cet infortuné la miséricorde divine, et il se préparait à veiller sur lui à l'heure du combat, afin, s'il était blessé, de faire une dernière tentative, et de l'amener à embrasser la religion du Christ. Jusque-là, quoique plein de vénération pour Philoxène, Glabrion avait toujours refusé de se faire chrétien. Nous savons avec quel dévouement le vieillard s'acquitta de sa double mission auprès des esclaves et auprès du gladiateur. Les chrétiens, au besoin, se multipliaient pour secourir leurs frères ou leurs amis. On les rencontrait partout, depuis le palais des Césars jusqu'aux ergastules, où les esclaves étaient enchaînés.

Pomponia Græcina, étant rentrée dans sa maison, reçut, comme il a été dit, la visite de la vieille Agapita, qui lui apportait un orphelin de plus à nourrir, à sauver. Dans la journée, elle lui raconta, comme elle le lui avait promis, les cérémonies augustes accomplies dans la maison de Pudens, et la prochaine arrivée de Paul.

« Maintenant, ajouta la noble matrone, je suis heureuse ; Marcus est investi des pouvoirs sacrés du Christ; il pourra réconcilier nos âmes, faire descendre le Seigneur dans ma demeure, sous les voiles mystérieux de l'eucharistie : quel bonheur!

— Oui, cela est vrai, bonne maîtresse, répondit Agapita; mais avez-vous songé que Marcus ne s'appartient plus, que sa famille n'a plus de droit sur lui, et qu'il lui faudra s'en aller partout où le pontife suprême l'enverra?

— Je le sais; mais je m'estimerai heureuse encore si je suis jugée digne d'offrir un sacrifice au Seigneur. Il m'a donné dans Marcus un fils généreux, dont l'âme est le sanctuaire des plus pures, des plus sublimes vertus : ai-je le droit de demander davantage? Ah! poursuivit la noble Romaine, que le Christ touche le cœur de Plautius, et je lui offrirai mon fils volontiers, certaine que je suis de le retrouver un jour dans le lieu des éternelles joies. »

Ainsi parlait Pomponia Græcina, la femme d'un illustre patricien. La vieille esclave l'écoutait avec ravissement, ne sachant qu'admirer le plus dans sa noble maîtresse, ou le mépris des biens de ce monde, ou l'héroïque abnégation qui lui faisait envisager avec calme le sacrifice de son fils. Autant il y avait de mollesse, d'abaissement des caractères chez les païens opulents de Rome, autant il y

avait de vigueur morale, de grandeur d'âme chez les chrétiens : le contraste se dessinait chaque jour davantage, et s'accusait plus nettement.

VI

L'ARRIVÉE DE PAUL

Servilius Tuscus, qui assistait aux jeux du cirque à côté de Néron, sur le podium impérial, rentra chez lui profondément irrité de la mort d'Attalus. Ce jeune patricien était fier de l'adresse et de la force de son gladiateur, qui s'était fait une réputation considérable par le grand nombre de combats qu'il avait soutenus. Attalus avait tué beaucoup d'hommes, soit au cirque, soit à la fin de ces soupers délicats et prolongés que se donnaient les familiers de Néron. Servilius laissa éclater son mécontentement devant ses amis, devant César lui-même, qui le plaisanta de s'être attaché de la sorte à un vil esclave. Mais le jeune sénateur jura de se venger sur la famille du consulaire Plautius, et sur Marcus en particulier. D'ailleurs la mort d'Attalus avait été seulement l'occasion qui avait déterminé l'explosion de sa colère. Il y avait deux choses que Servilius ne pardonnait pas à Marcus. C'était d'abord de ne jamais paraître dans les réunions désordonnées de la jeunesse romaine; il l'accusait de dédain,

de hauteur, d'orgueil intraitable. Le second grief de Servilius Tuscus contre Marcus, c'était que le fils de Plautius aspirait, il le croyait du moins, à la main d'Aurelia, la fille de Pudens; or Servilius avait ses vues sur la noble enfant, qu'il désirait épouser. Il regardait donc Marcus comme un dangereux rival, et il méditait les moyens d'écarter sa compétition. Servilius, stimulé par ces considérations, sortit de son apathie habituelle, et résolut de lutter à outrance, et jusqu'à la mort s'il le fallait, contre celui qu'il appelait son ennemi.

Pendant qu'il se livrait à ces sombres et sinistres pensées, l'esclave introducteur annonça une visite. Servilius, qui désirait être seul, fit un geste d'impatience; mais à peine l'esclave s'était-il acquitté de sa mission, qu'un homme parut dans la salle où se tenait le patricien.

« Est-ce donc toi, Hermès? dit Servilius, dont la figure n'exprima plus qu'une agréable surprise; je ne t'attendais pas, en vérité; je te croyais avec ton maître Tigellinus.

— Le préfet du prétoire, répondit Hermès, retenu par César, l'a suivi au palais impérial.

— As-tu donc quelque chose de nouveau à m'apprendre?

— Peut-être, répliqua l'affranchi en souriant méchamment.

— As-tu vu Marcus aujourd'hui?

— Non, je n'ai pu le rencontrer.

— Au moins as-tu réussi à te mettre en rapport avec Pudens?

— Non encore, malheureusement.

— Tu n'as donc rien fait jusqu'ici?

— Peu de chose, je le confesse, au risque de vous donner mauvaise opinion de mes talents.

— Tu ne le crois pas; je connais ton mérite, et je me plais à te vanter jusqu'en la présence du prince.

— Vraiment? reprit Hermès flatté.

— Crois-tu que j'aie des chances probables d'obtenir la main d'Aurelia?

— Je l'ignore, sur ma tête.

— Quelle est ton opinon? parle-moi franchement; je puis entendre la vérité, fût-elle humiliante pour moi.

— Je pense, Servilius, qu'avec la faveur de César on est bien puissant.

— Assurément; mais quelle relation vois-tu entre l'amour que le prince me témoigne et le désir que j'éprouve d'obtenir la main d'Aurelia?

— Ma pensée est facile à saisir, ce me semble. Quand on ne peut réussir par persuasion, il ne reste plus qu'à employer la force.

— Qu'entends-tu par là?

— Que si les parents d'Aurelia vous la refusent pour épouse, vous ferez sagement d'en appeler au pouvoir de César.

— C'est possible; mais il me serait infiniment plus agréable de conclure amiablement cette alliance: quoique, soit dit entre nous, je cherche surtout la dot opulente d'Aurelia pour refaire ma fortune entamée par des prodigalités un peu larges, je ne serais pas fâché de conserver les bonnes grâces de la jeune fille et de ses parents.

— Si tel est le but que vous poursuivez, si vous n'avez recours qu'à la persuasion, je crois que vous réussirez difficilement.

— Pourquoi? quelles raisons as-tu de penser ainsi?

— Il y a plusieurs motifs qui m'obligent à vous parler comme je le fais.

— Quels sont-ils? explique-toi.

— D'abord Aurelia et ses parents sont imbus de la superstition nouvelle. Pudens a donné asile au docteur juif qui paraît être le chef de tous les autres.

— Que m'importe? je m'inquiète peu des sentiments religieux d'Aurelia. Que me fait à moi, qui ne crois à rien, leur manière d'adorer la Divinité? Sont-ils plus fous ou moins estimables, ceux qui adorent le crucifié de Judée, que ceux qui rendent des hommages ridicules à notre Jupiter et à toute la bande olympienne? Pures formes que tout cela, bonnes tout au plus pour amuser ou refréner le peuple.

— Les adeptes du nouveau culte prennent au sérieux le symbole de leur foi.

— Es-tu sûr de cela?

— Parfaitement sûr; je ne doute pas que la plupart d'entre eux, les chefs au moins, ne soient prêts à endurer la mort plutôt que de renier leurs croyances.

— S'il en est ainsi, l'affaire est plus grave que je ne le pensais, et l'amitié de César pourra m'être fort utile. A défaut de succès, elle me procurera la vengeance.

— Je n'ai pas fini, reprit Hermès.

— Qu'as-tu donc à m'apprendre encore?

— Cette nuit, une assemblée nombreuse s'est tenue chez Aurelius Pudens.

— De quels personnages se composait-elle?

— La famille entière du sénateur y assistait, ainsi que

plusieurs nobles romains; Pomponia Græcina et son fils Marcus s'y trouvaient les premiers. »

Au nom de Marcus Plautius, la colère brilla dans les yeux de Servilius. Il entr'ouvrit les lèvres comme s'il allait exhaler les sentiments tumultueux qui s'agitaient dans son âme; mais il se contenta de dire à Hermès :

« Continue.

— Le chef suprême des chrétiens présidait la cérémonie, qui s'est accomplie dans des formes imposantes.

— D'où sais-tu ces détails, ces particularités si précises ?

— J'y étais.

— Comment, toi? s'écria Servilius en éclatant de rire. Le goût de la superstition étrangère te prendrait-il aussi ?

— Vous savez bien que c'est impossible, répliqua Hermès avec une effrayante expression de haine.

— Alors tu m'expliqueras comment tu as pu pénétrer chez Aurelius Pudens, et assister aux mystères célébrés par les chrétiens.

— C'est bien simple : je suis en rapports intimes avec un des esclaves de Pudens, qui s'est vendu à Tigellinus par mon entremise; le misérable m'a livré passage, et j'ai pu, caché par une portière, assister à une partie de la cérémonie.

— Que s'est-il donc passé ? tu éveilles ma curiosité.

— J'ai vu des choses très-importantes pour vous et vos projets, autant que je puis le comprendre.

— Explique-toi, et surtout sois bref.

— Marcus Plautius a été initié, par le chef des chrétiens, à une sorte de sacerdoce qui astreint celui qui en

est revêtu à une vie à peu près semblable à celle de nos vestales.

— Je ne vois pas que cette circonstance soit défavorable à mes vœux ; au contraire, j'y vois un obstacle de moins, un rival dangereux d'écarté pour jamais, si ce que tu me racontes est vrai ; car les vestales ne se marient pas. Marcus, si j'ai bien saisi le sens de tes paroles, se serait, lui aussi, engagé au célibat.

— En effet ; mais Aurelia a contracté cette nuit des engagements du même genre.

— Tu te trompes, s'écria Servilius ; tu auras mal vu, mal entendu, ou bien tu n'auras pas compris. Il est impossible que Pudens ait sacrifié ainsi l'avenir de son unique enfant.

— Je ne suis pas dans l'erreur, Servilius, soyez-en sûr. Je me suis parfaitement rendu compte de la cérémonie.

— De sorte que Marcus et Aurelia ne songent nullement à s'épouser ?

— Non, certainement ; ce que je viens de vous raconter le prouve surabondamment.

— En ce cas, je n'ai plus rien à redouter de la compétition du fils de Plautius.

— C'est vrai ; peut-être sa rivalité vaudrait-elle mieux que l'état présent des choses. Du caractère dont je connais les chrétiens, avec leur opiniâtreté, vos espérances me paraissent plus compromises que jamais.

— Ainsi je suis dans la nécessité de recourir à César ?

— Il n'y a pas d'autres moyens. Agissez donc promptement, quoique avec prudence.

— Que penses-tu qu'il faille faire? quels artifices employer pour parvenir à mes fins?

— Il importe de s'attaquer avant tout à ces étrangers venus à Rome depuis quelques années, et qui sont les chefs de la secte.

— C'est une idée qu'il sera bon d'étudier, répondit Servilius avec un certain embarras.

— Il n'y a pas de temps à perdre, continua Hermès, les chrétiens s'agitent en ce moment.

— Leur influence est bien faible; ils luttent en vain contre le mépris public.

— Ils sont beaucoup plus redoutables que vous ne l'imaginez. J'ai appris encore, à la réunion de la nuit dernière, qu'un de leurs plus fameux docteurs vient d'aborder en Italie, et qu'il entrera dans Rome aujourd'hui même.

— De qui veux-tu parler?

— De ce Juif de Tarse qui pendant deux ans demeura captif dans la ville, enchaîné avec un soldat.

— Quoi! Paul revient à Rome!

— Il y sera ce soir, s'il n'y est déjà.

— Vraiment, cet homme est d'une audace inouïe, reprit Servilius.

— Vous avez raison. Accusé par les Juifs de son pays, il demanda à être jugé par César. Amené à Rome, il a comparu sans crainte, vous le savez mieux que moi, devant le tribunal de Néron, qui l'a acquitté.

— Qu'a-t-il fait depuis? le sais-tu?

— Il a parcouru les provinces d'Asie, où il a fait de nombreux prosélytes. Paul sera d'un grand secours ici

au chef suprême des chrétiens. A eux deux, tels que je les connais, ils sont capables de bouleverser la ville. Ils ont des partisans dans toutes les classes, jusque dans le palais de César; ils en ont principalement parmi la populace et les esclaves, que leurs doctrines affranchiront un jour, si nous n'y prenons garde.

— Comment faire? Le cas est embarrassant. Pour perdre les chefs des chrétiens, il faut au moins des prétextes, et je n'en vois pas que je puisse convenablement alléguer.

— Nous en trouverons. Tigellinus, mon maître, est peu ami des nouvelles doctrines; je ne doute pas qu'il ne nous appuie fortement auprès de Néron, et qu'il ne nous aide à mener à bien nos projets.

— C'est chose plus difficile que tu ne le crois. Tigellinus, tu ne dois pas l'ignorer, puisque tu vis dans son intimité, se prête difficilement à servir les vues des autres; il craint toujours de compromettre l'influence qu'il a acquise sur le prince. Néron est fantasque, il a le goût des choses inouïes; et, si un beau jour il croyait trouver un raffinement de jouissance dans la perte de ses meilleurs amis, il n'hésiterait pas à les sacrifier; aucun de nous n'en doute, et nous réglons notre conduite en conséquence. Tu me parlais tout à l'heure d'agir prudemment; c'est surtout lorsqu'il s'agit de la faveur de César qu'il est besoin de prudence; rien n'est plus glissant que son amitié; rien de plus précaire que ses bonnes grâces. »

Hermès savait parfaitement tout cela, puisqu'il était l'âme damnée de Tigellinus. Il était venu trouver Servilius après s'être entendu avec le préfet du prétoire;

mais il avait ordre de laisser ignorer cette intelligence au jeune patricien.

« César a besoin de vous tous, répondit-il, pour assaisonner ses plaisirs, pour diriger ses fêtes, pour gouverner l'empire. Vous lui êtes nécessaires, vous n'avez donc rien à craindre.

— Oui, telle est la croyance générale ; mais combien dans Rome qui ne demanderaient pas mieux que de nous supplanter ! César est le maître du monde, qu'il regarde comme sa propriété. On est coupable à ses yeux dès qu'on lui déplaît ou qu'on ne l'amuse plus.

— Cependant il s'agit d'hommes qui enseignent et professent une morale austère ; le prince doit naturellement les haïr.

— Je ne le nierai pas ; leurs principes, leur vie, leurs exemples sont la censure, la condamnation sévère des habitudes de Néron.

— Alors vous voyez bien qu'il ne peut faire autrement que de travailler à en délivrer Rome et l'empire.

— Hélas ! répliqua Servilius en secouant la tête, je crains que par un caprice inexplicable il ne les épargne encore.

— C'est impossible.

— Malheureusement non, ce n'est pas impossible ; je n'en veux pour preuve que l'histoire de ce Juif de Tarse dont tu m'annonçais tout à l'heure l'arrivée.

— Eh bien ! quel rapport ?...

— Laisse-moi achever. Conduit prisonnier à Rome, comme tu le sais, il resta deux ans sous la garde d'Afranius Burrhus, le préfet du prétoire, que Tigellinus a récemment évincé pour se mettre à sa place. Au bout de ce

temps, Paul comparut devant César (1). Nous entourions le tribunal ; nous nous promettions de railler ce petit homme dont la renommée parlait si diversement ; car ses prédications l'avaient fait connaître d'un grand nombre, qui l'appréciaient suivant le degré de confiance qu'ils accordaient à ses paroles. Mais nous demeurâmes muets de surprise, quand nous le vîmes s'avancer au pied du tribunal avec une dignité singulière. Il était chauve, et portait une longue barbe blanche bien fournie : il avait le teint pâle, et les années avaient peu courbé sa taille ramassée ; son regard vif, ardent, inspiré, nous imposait malgré nous (2). Son nez aquilin, aux douces inflexions, donnait un charme de plus à cette figure remarquable. Néron lui-même, lui qui sait tout braver et qui compte les hommes pour rien, subit l'influence du docteur juif. Un officier du prince ayant lu les lettres du gouverneur de Césarée, qui énuméraient les imputations dirigées contre le prisonnier, celui-ci prit la parole pour se défendre. Employant l'idiome de la Grèce, il s'exprima avec une rude et mâle éloquence ; jamais nous n'avions entendu une telle parole, et nous l'écoutâmes avec une curiosité et une attention qui ne se démentirent pas un instant. César, émerveillé, et voyant toutes les charges alléguées contre Paul entièrement détruites, se trouva comme forcé de reconnaître son innocence ; il le renvoya donc absous, et le déclara libre. Or je crains que pareille chose n'arrive une seconde fois. »

Hermès fit semblant de réfléchir, et ce ne fut qu'au

(1) Nicéphore. liv. II, chap. XXXVII.

(2) Saint Paul, selon plusieurs commentateurs et historiens, comparut deux fois devant Néron.

bout de quelques minutes qu'il répondit : « Des occasions se présenteront, j'en suis sûr, qui nous permettront de charger les chrétiens et leurs chefs de quelque grand crime. Ne peut-il pas y avoir un jour ou l'autre une conspiration ou des irrévérences contre César? Néron, vous en avez été témoin plus d'une fois, ne plaisante pas lorsque sa vie ou sa divine voix est en cause.

— J'y réfléchirai, » répliqua Servilius en hésitant : il n'aimait pas les chrétiens, mais il eût répugné à les perdre par des moyens aussi perfides.

« Veturius le parasite, que vous avez vu dernièrement chez Tigellinus, reprit Hermès, me sera d'une grande utilité auprès du préfet du prétoire. Cet homme a de la bonne volonté, il s'emploiera de son mieux. »

Servilius, ne comprenant pas parfaitement les intentions d'Hermès, ne jugea pas à propos de lui demander d'explication. L'affranchi de Tigellinus dissimula la contrariété qu'il ressentait de voir le jeune patricien si peu résolu ; il le quitta, décidé à agir sans lui.

A l'heure même où cet entretien avait lieu chez Servilius Tuscus, Paul franchissait la porte Capène. Il était parti d'Asie emmenant avec lui d'illustres fidèles revêtus du caractère épiscopal ou sacerdotal : c'était Démas, qui le quitta au début du voyage par affection aux biens terrestres; Crescent; Tite, un de ses disciples les plus aimés; Luc l'évangéliste, Tychique, Éraste et Trophime. Luc seul l'accompagna jusqu'à Rome, les autres ayant reçu en route une autre destination. L'apôtre rencontra, en mettant le pied dans la ville, un grand nombre de fidèles accourus au-devant de lui. En le voyant, ils firent éclater une joie extraordinaire, et se jetèrent à son cou

avec une merveilleuse affection. Parmi ces chrétiens de toutes conditions étaient Philoxène, Pudens, Marcus, qui pleuraient de bonheur en revoyant cet homme, cet illustre serviteur du Christ, qui avait parcouru une partie du monde, accompli des travaux immenses, souffert toutes les tribulations pour la gloire de son divin Maître.

Paul se hâta de se rendre avec eux chez Aurelius Pudens, où Simon Pierre demeurait; il lui tardait de saluer le prince des pasteurs, le chef de l'apostolat et de l'Église. Le Pontife, de son côté, attendait avec une sainte impatience l'Apôtre des nations. Arrivé en présence du vicaire de Jésus-Christ, Paul voulut se prosterner pour honorer l'Homme-Dieu dans la personne de son plus auguste représentant; mais Simon Pierre ne le permit pas.

« Ici, ici sur mon cœur, frère bien-aimé! s'écria-t-il d'une voix profondément émue. Vase d'élection, apôtre chéri du Maître, je bénis le Seigneur, qui vous ramène auprès de moi. »

Ce fut une scène admirable que cette réunion de deux apôtres, l'embrassement de ces deux saints vieillards, usés avant l'âge par les dures et immenses fatigues de l'apostolat. Dépositaires de la plénitude des pouvoirs divins, l'un et l'autre avaient combattu le bon combat, leur course laborieuse s'achevait, ils étaient à la veille de déposer leur vêtement de chair, pour aller recevoir la couronne de justice que leur réservait le juste Juge. Après s'être longtemps embrassés, les apôtres prièrent ensemble, et les fidèles s'unirent à eux. Ensuite Pierre présenta à Paul Marcus, le fils du consulaire Plautius.

« Cette nuit, dit-il, je l'ai ordonné prêtre de Jésus-Christ. »

L'Apôtre des nations se réjouit de la nouvelle; car il connaissait Marcus, et le chérissait comme un fils.

Aurelia, reprit le pontife suprême, dans cette même nuit, a renoncé aux espérances du siècle, au brillant avenir que le monde lui destinait, pour se consacrer à Jésus-Christ, et vivre dans la virginité.

— Béni soit Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, s'écria Paul, qui a bien voulu accomplir ces merveilles parmi vous. »

Puis, enflammé par ces récits, malgré la fatigue du voyage, l'Apôtre adressa aux chrétiens qui se pressaient autour de lui une instruction éloquente, dans laquelle sa grande âme s'épancha tout entière. Il fit l'éloge du célibat, démontra sa gloire devant Dieu, son mérite éminent, ses avantages incontestables. Les fidèles l'écoutaient suspendus à ses lèvres, recueillaient avidement les leçons divines qui coulaient en flots d'or de la bouche apostolique de Paul. Ils se retirèrent ravis, encouragés, fortifiés, et rendant grâces à Dieu de la faveur nouvelle qu'il accordait en leur ramenant l'illustre docteur.

Quand les chrétiens furent partis, les deux vieillards, dans un intime et fraternel entretien, se communiquèrent leurs observations sur la situation du christianisme à Rome et en Asie. Ils pesèrent en quelque sorte dans leurs mains les destinées du monde, qu'ils étaient chargés de régénérer avec la parole et le sang du Christ. Ils convinrent qu'il fallait redoubler d'efforts pour consolider l'Église romaine, car ils étaient arrivés au soir de leur vie, et Pierre aurait à transmettre bientôt à un autre le princi-

pat sacré dont le Seigneur l'avait investi avant de remonter au ciel. Ils savaient d'ailleurs qu'ils ne devaient plus se quitter que pour marcher à la mort, et que, frères dans l'apostolat, ils le seraient encore dans le martyre.

Le lendemain de l'arrivée de Paul à Rome, Hermès, âme basse, froidement atroce, qui était en train de s'enrichir en faisant le vil métier de délateur, traversait, rêvant sans doute à quelque scélératesse, les portiques du Forum. Au moment où il tournait l'angle droit de la place, du côté de la tribune aux harangues, il rencontra Veturius. Le client, en quête vraisemblablement d'un nouveau souper, aborda Hermès avec une déférence obséquieuse, et s'informa du patron.

« L'illustre Sophonius Tigellinus se porte bien? interrogea-t-il.

— Très-bien, Veturius, répondit l'affranchi, qui suspendit sa marche; je te rencontre à propos; aie la bonté de me suivre. »

Et il l'entraîna tout à fait à l'écart, derrière les rostres, près de la curie Julia.

« Et tes affaires, mon cher Veturius, reprit Hermès en feignant de l'intérêt pour le parasite, où en sont-elles?

— Mes affaires, il n'en faut pas parler, Hermès, repartit Veturius, elles vont bien doucement; même elles ne vont pas du tout, et Coralia, ma chère moitié, me rend la vie fort dure.

— Tu n'es pas heureux, je le vois, dit Hermès.

— Il serait difficile qu'un pauvre client comme moi le fût. Quand on habite une misérable cellule dans la Suburra, quand on vit du blé des greniers publics et de l'aumône recueillie à la porte des grands, on est loin de

l'honnête bonheur que chantait jadis notre poëte Horace.

— Pourtant, Veturius, je ne puis m'ôter de l'idée qu'un homme comme toi pourrait réussir à obtenir cette médiocrité d'or dont parle le poëte que tu as si judicieusement cité tout à l'heure.

— Vous voulez rire, Hermès? mais continuez; je suis une bonne nature, et, pour peu que cela vous fasse plaisir, ne vous privez jamais de me railler.

— Je parle très-sérieusement. Je suis convaincu qu'il ne tiendrait qu'à toi d'arriver à l'aisance, peut-être même à la richesse.

— Qui n'a rien ne peut rien gagner, répliqua sententieusement Veturius.

— Qui n'a rien peut parfois mettre la main à de bonnes affaires; le tout est de savoir s'y prendre.

— Oh! de grâce, supplia le client les mains jointes, indiquez-moi le moyen de faire fortune, si vous le connaissez. Je vous affirme que vous n'aurez pas obligé un ingrat.

— Écoute-moi, Veturius, et retiens bien ce que je vais te dire. Tu as une femme et quatre enfants à nourrir, n'est-il pas vrai?

— Cinq bouches de trop pour un pauvre citoyen comme moi. J'aurais dû rester célibataire. Les exigences de la famille sont une charge intolérable, quand on n'a pour ressource que la bienveillance précaire des riches.

— Eh bien! Veturius, si tu le veux, Coralia, ta digne épouse, et tes quatre enfants pourront bientôt échanger la sordide indigence dans laquelle ils croupissent avec toi pour un état plus heureux.

— Si je le veux, Hermès! si je veux sortir de la pauvreté! mais certainement. Dites-moi seulement ce qu'il faut faire.

— Peu de chose.

— Mais encore? expliquez-vous, je vous prie.

— Fais-toi chrétien, articula lentement l'affranchi de Tigellinus, tandis que son regard pénétrant fouillait jusque dans l'âme du parasite.

— Me faire chrétien! se récria Veturius. Moi, que je consente à être l'associé de gens mal famés, livrés à des superstitions étrangères! Vous n'y pensez pas.

— J'y pense, au contraire, tout de bon.

— Je ne vous comprends pas, répondit Veturius avec un geste désespéré.

— Je t'offre là un moyen infaillible de t'enrichir, comme je te l'expliquerai plus tard. Je m'engage pour le moment, au nom de mon maître Tigellinus, à te donner trois cents quadrans par semaine, sans préjudice d'une somme très-ronde qui te sera comptée dans la suite. »

Cette proposition fit ouvrir les yeux à Veturius; son imagination lui peignit les bons repas qu'il ferait dans les tavernes; il ne résista pas à la perspective de manger à son aise, à discrétion, des têtes de mouton à l'ail, et de boire du vin chaud. Aussi répondit-il sur-le-champ: « Je consens; je me ferai chrétien. Comment faut-il m'y prendre?

— Tu connais la maison d'Aulus Plautius?

— J'y ai reçu plusieurs fois une généreuse sportule.

— En ce cas tu t'y présenteras dès demain; tu tâcheras de lier conversation avec un des esclaves de l'atrium,

qui sont tous chrétiens; tu parleras avec éloge de la religion nouvelle, et je puis t'assurer qu'à la deuxième fois, sinon à la première, on cherchera à t'enrôler parmi les adeptes.

— C'est convenu, dit Veturius. Mais, quand je serai chrétien, qu'aurai-je à faire?

— Chrétien, tu ne dois pas l'être entièrement; ne commets pas cette imprudence. Ces hommes venus de l'Orient ont des philtres magiques au moyen desquels parfois ils transforment ceux qui les fréquentent. J'ai vu plusieurs de mes amis, attirés d'abord par la curiosité, finir par les écouter sérieusement, et par embrasser leurs doctrines.

— Vous pouvez compter qu'il n'en ira pas ainsi de moi. Toutefois je suivrai vos avis, je serai prudent.

— Laisse-moi achever, reprit Hermès. Quand tu auras été admis sans défiance, et inscrit au nombre des novices ou des catéchumènes, comme ils les appellent, tu reviendras me trouver.

— Je n'y manquerai pas. »

Après quelques avis encore, Hermès prit congé du parasite. Mais il revint presque aussitôt sur ses pas, et rejoignit Veturius demeuré pensif à la même place.

« A propos, lui dit-il, ne manque pas de dire que tu soupes quelquefois chez Tigellinus, et que tu fréquentes sa maison. »

Le rusé affranchi se ménageait par là une issue, si le client était maladroit; il tenait à ce qu'on ne rejetât pas sur lui la responsabilité des projets qu'il méditait.

« Est-ce que le préfet du prétoire songerait à se faire chrétien? interrogea naïvement le client.

— Non, pas précisément, » répondit Hermès en riant de cette idée.

Et il quitta définitivement son interlocuteur. Veturius, conformément au plan qui lui avait été tracé, se rendit le jour suivant chez Aulus Plautius, dans le but apparent de solliciter une largesse. Il engagea la conversation sur le christianisme avec les esclaves qu'il rencontra. Ceux-ci prêtèrent d'abord peu d'attention à ses paroles ; mais, voyant qu'il persistait et qu'il mettait de la chaleur dans ses questions, ils le conduisirent un soir à la maison de Pudens, et le présentèrent à Philoxène. Le vieillard, qui connaissait Veturius, et qui savait le parasite sans conscience, sans caractère, et uniquement occupé à se faire inviter à la table des riches, l'accueillit avec défiance. Mais au bout de quelques jours, ne comprenant pas quel intérêt eût pu le porter à embrasser le christianisme s'il n'eût été convaincu, il commença à l'instruire. Veturius parut écouter attentivement les enseignements divins. Nous devons à la vérité de dire que parfois même il se sentit le cœur touché. Mais l'amour du lucre, l'or qu'Hermès avait fait tinter à ses oreilles, étouffèrent les bons sentiments qui voulaient germer dans son cœur. D'ailleurs Hermès, qui ne le perdait pas de vue, et le rencontrait de temps en temps, affectait de lui demander, avec une méchante ironie, s'il faisait des progrès dans la science nouvelle. Veturius, embarrassé d'abord de ces questions, qui lui étaient faites publiquement jusqu'à la table de Tigellinus, comprit à la fin qu'il fallait répondre franchement, et que cela entrait dans les plans de son embaucheur. De la sorte, le parasite passa auprès de tous ceux qui le connaissaient pour un adepte des chrétiens.

Il dut se résigner à essuyer leurs dédains, leur lazzi. Tigellinus, qui détestait les fidèles, montra plusieurs fois sa mauvaise humeur au client. Celui-ci ne s'en émut que médiocrement; car Hermès prenait soin de le rassurer, lui promettant qu'il recouvrerait un jour les bonnes grâces du patron, lequel lui saurait gré de sa conduite présente.

Plusieurs mois se passèrent de la sorte, au bout desquels Philoxène, jugeant Veturius suffisamment instruit, lui proposa de recevoir le baptême. Mais le parasite, se souvenant des instructions d'Hermès, s'y refusa, au grand étonnement de son initiateur, qui pensa que le catéchumène, dans son humilité, se regardait comme indigne d'une telle grâce. Veturius, cependant, commençait à se lasser du rôle étrange qu'on lui faisait jouer. Un jour qu'il avait rendez-vous avec Hermès, près du tombeau d'Auguste :

« Quand cette comédie finira-t-elle? Suis-je bientôt au bout de mon épreuve? demanda-t-il avec une certaine anxiété.

— Elle se terminera sous peu, répondit Hermès, et à ta complète satisfaction. Viens me trouver dans trois jours chez Tigellinus.

— Dites-vous vrai? interrogea le client plein de joie.

— Je te dis la vérité. Sois fidèle au rendez-vous. »

Veturius promit de grand cœur. En attendant, une abondante largesse de l'affranchi ranima son courage pour affronter les désagrements que lui causaient ses visites à la maison de Pudens.

VII

DEVANT CÉSAR

Néron, fils de Domitius Ænobarbus et d'Agrippine, le quatrième successeur d'Auguste à l'empire du monde, réunissait dans sa personne tous les crimes, tous les vices, toutes les dégradations de sa race. Son père, très-noble mais très-infâme personnage, se trouvait, à la mort de Tibère, accusé à la fois de lèse-majesté, d'adultère et d'inceste avec sa sœur. Tantôt il s'amusait à écraser un enfant sous les pieds des chevaux, tantôt à tuer un esclave qui ne buvait pas à son gré, tantôt à crever l'œil à un chevalier romain en plein Forum. Au cirque, où il donnait des jeux comme préteur, on le vit voler les prix gagnés dans les courses. Nous achèverons ce portrait en ajoutant que Domitius ne rougissait ni de ses vices ni de ses crimes; il en faisait gloire avec un révoltant cynisme. A la naissance de son fils, il répondit aux félicitations de ses amis par ces mots caractéristiques : « Que peut-il naître de bon d'Agrippine et de moi ! »

En effet, c'était un César qui venait au monde, et tous les rejetons de cette maison, depuis Auguste, furent des monstres. Mais celui-ci devait être Néron, dont le nom est devenu

Aux plus cruels tyrans la plus cruelle injure.

Claude, frère de Germanicus, neveu de Tibère, parvenu au trône impérial, avait épousé Agrippine sa nièce, après avoir fait périr l'infâme Messaline, sa première femme, qui lui laissait deux enfants, Britannicus et Octavie. Quoiqu'il eût dans Britannicus un héritier direct et légitime, Agrippine lui fit adopter Lucius Domitius, son propre fils à elle, qui prit le nom de Claudius Néron. Un peu plus tard, le jeune prince, par l'ordre de sa mère, épousa Octavie, la fille de Claude, afin de mieux assurer la transmission de l'empire dans ses mains. Claude, empereur idiot et dominé par Agrippine, désigna Néron pour son successeur. Cependant il finit par s'apercevoir des manœuvres d'Agrippine, et résolut de la punir; mais elle le prévint, et l'empoisonna le 13 octobre de l'année 54 de Jésus-Christ. Néron, proclamé empereur par les prétoriens, se montra digne de son origine, digne héritier des Césars. Bientôt il appelle Locuste, la célèbre empoisonneuse; elle compose un breuvage qui le délivre de Britannicus en quelques minutes. Dès lors Néron ne s'arrête plus dans la voie du crime : sa mère lui porte ombrage, il la fait tuer; son épouse Octavie meurt, les veines ouvertes, étouffée dans une étuve; le précepteur, les amis les plus intimes du dernier des Césars auront leur tour.

Tel était l'homme qui régnait sur Rome et sur l'univers à l'époque dont nous avons entrepris de raconter un épisode. Et, il faut le dire pour être juste, Rome et le monde méritaient un pareil maître. Néron résumait en lui toutes les corruptions, tous les vices, toutes les infamies de son siècle. Il apparaissait comme la personnification du mal porté à son plus haut degré. Parfois, cependant, celui qui effrayait la Ville et les peuples se

prenait à trembler pour lui-même. Dans les rares instants où le vertige de la toute-puissance cessait, dans les intermittences de raison que lui laissait la fièvre délirante du mal, César comprenait qu'une mer de haines, formée par toutes les souffrances qu'il infligeait à l'humanité, montait, montait toujours, et qu'elle pouvait l'engloutir. De temps en temps, la main des conspirateurs s'armait contre sa vie. Aux orgies du pouvoir succédaient les transes que Dieu, dans sa justice, inflige aux tyrans.

Vers la fin de septembre de l'année 66, Servilius Tuscus et Tullius Sénécion, ces deux familiers de César dont nous avons déjà parlé, se promenaient dans les jardins de Salluste, à l'extrémité de la ville. Ils marchaient en silence depuis quelques instants. Servilius paraissait distrait, et Sénécion vivement préoccupé. Ce dernier n'avait plus avec Néron qu'une liaison apparente; il n'était invité que rarement aux festins de César; toute intimité avait cessé : symptôme funeste, redoutable pronostic dont Sénécion s'épouvantait à juste titre, car la disgrâce du prince était toujours l'avant-courrière de la mort, quand elle n'en était pas le signal. Servilius savait ce refroidissement sans en connaître les causes, qui étaient des paroles imprudentes et railleuses échappées au jeune patricien. Néanmoins, et ce fait l'honore, Servilius ne s'était point éloigné de son ami. Il le traitait, en ces jours de défaveur, comme au temps de sa plus haute fortune. Servilius avait le cœur généreux; la vie qu'il menait à la cour de Néron n'avait point encore flétri toutes les belles qualités dont la nature l'avait doué. Sénécion, ayant entraîné Servilius dans la partie la plus déserte des jardins, où il était sûr de n'être pas interrompu,

prit le premier la parole, et dit à demi-voix au jeune homme :

« Il me semble, Servilius, que nos relations sont moins intimes depuis quelques mois. As-tu donc contre moi quelques griefs? t'aurais-je offensé sans le vouloir?

— Non, je n'ai aucun grief; non, tu ne m'as pas offensé, ami, répondit Servilius.

— D'où vient alors que nous nous voyons plus rarement?

— Avant de te donner aucune explication, je tiens à affirmer que mon amitié n'a point varié; elle est aujourd'hui ce qu'elle fut toujours.

— J'attends la démonstration, répliqua Sénécion avec tristesse.

— Elle est facile. D'abord je suis livré à certaines préoccupations qui ne me laissent pas toujours la liberté désirable pour cultiver mes amis. Ensuite tu parais maintenant à de rares intervalles au palais de César, où nous avions coutume de nous rencontrer autrefois presque continuellement.

— Les raisons que tu m'allègues sont bonnes, je les accepte. Cependant tu me permettras de dire un mot au sujet de mon abstention de la cour. Il est vrai que je n'ai point suivi Néron en Campanie; je ne suis point allé le visiter à Antium, lieu de sa naissance, où il se retire quelques semaines chaque année; mais, en revanche, je me suis montré assidu à Baïes, dans la maison de Pison, que César fréquente, attiré par les charmes du lieu.

— Pison est l'hôte de César, il est le maître de cette délicieuse villa dont tu parles; c'est donc à lui, et non au prince, que s'adressent tes visites. N'est-ce pas vrai?

— Je n'en disconviens pas, » répondit Sénécion en souriant.

Après un silence pendant lequel il semblait se recueillir, il reprit en fixant un regard pénétrant sur son ami : « Servilius, je sais que je puis me fier à ta loyauté et compter sur ta discrétion, chose rare au temps où nous sommes. »

Servilius fit un signe d'assentiment; sa physionomie exprima combien il était touché de la confiance de Sénécion.

« Je t'avouerai donc franchement, poursuivit ce dernier, qu'en allant à Baïes j'ai voulu surtout voir Pison. Quant à César, l'occasion se présentant de sauver les apparences, j'en ai profité. »

Servilius écoutait avec quelque surprise ce langage qu'il ne comprenait pas parfaitement. Aussi Sénécion, qui savait le jeune patricien incapable de trahir jamais l'homme qui se fiait à lui, n'hésita pas à s'avancer davantage, d'autant plus qu'il avait un but que ses paroles vont révéler tout à l'heure.

« Le régime actuel, ajouta-t-il, ne peut durer plus longtemps. Rome et l'univers sont las de Néron. Le sceptre du maître est devenu odieux, le caractère du prince est avili, il nous faut un autre homme à la tête de l'empire. »

Sénécion se tut, étudiant sur le visage de son ami l'impression que faisaient ses paroles. Servilius ne répondit pas sur-le-champ; la brusquerie de cet aveu le prenait au dépourvu. Voyant que son ami se taisait; Sénécion poursuivit :

« N'es-tu pas de mon avis ?

— Le changement de maître, répondit Servilius avec une gravité triste, sera-t-il la garantie d'un meilleur gouvernement? j'en doute. Tibère a succédé à Auguste, et il a aggravé nos chaînes. Caligula, un fou, s'est assis à l'empire comme à un banquet; son règne n'a été qu'une sanglante orgie. Claude, un prince imbécile, a déshonoré le pouvoir suprême. Néron est peut-être pire qu'eux tous encore; mais qui nous dit que son successeur ne le dépassera pas?

— Non, cela ne peut être.

— A moins que vous ne soyez décidés à rétablir la liberté ancienne.

— Tu n'imagines pas assurément que tels soient nos projets. Les mœurs actuelles s'opposent au retour des formes républicaines; à nous, Romains dégénérés, il faut le pouvoir d'un seul.

— S'il en est ainsi, pourquoi écarter Néron? Dans ses veines coule le sang des Césars, dont il est par les femmes l'unique rejeton. Aux yeux des prétoriens et de l'armée, cette origine est sainte.

— Nous transporterons l'empire dans une famille illustre.

— Qui pensez-vous mettre à la place de Néron?

— Calpurnius Pison, notre ami, est populaire; il emploie son éloquence à défendre les citoyens pauvres. Libéral envers ses amis, affable pour les inconnus eux-mêmes, il possède jusqu'aux dons du hasard; une taille avantageuse, une belle figure.

— Je le sais; mais Pison est sans gravité dans ses mœurs, sans retenue dans ses plaisirs. Il est prodigue et débauché. Pourquoi chasser un joueur de harpe pour le

remplacer par un comédien? car, tu ne l'ignores pas, si Néron joue de la lyre et d'autres instruments, Pison déclame en costume tragique. »

A ces mots, Sénécion sourit, et approchant ses lèvres de l'oreille de Servilius, il lui dit : « Je veux te confier le dernier mot de la conjuration, parce que, je l'espère, tu ne laisseras rien transpirer.

— Je serai discret, tu as ma parole.

— Eh bien ! nous voulons nous défaire de Néron par les mains de Pison; puis nous abattrons Pison lui-même.

— Alors, quel est votre but? que prétendez-vous faire?

— Nous élèverons Sénèque à l'empire. Avec cet illustre philosophe, la vertu, la sagesse, monteront sur le trône. Une ère nouvelle commencera pour le monde. »

Servilius éclata de rire à cette communication; et comme Sénécion le regardait surpris :

« Quoi! dit le jeune patricien, toi le familier de César, toi qui connais Sénèque, tu me racontes de pareilles choses sérieusement ! Tu sais bien pourtant le cas qu'il faut faire de la vertu du philosophe. Sénèque a applaudi à la mort d'Agrippine, s'il ne l'a conseillée; il s'est enrichi aux dépens des proscrits; il s'est engraissé du sang des victimes. Sénèque n'a ni convictions, ni mœurs, ni caractère. C'est un vieillard faible, vaniteux, ambitieux, sur qui on ne peut compter. Franchement, j'aimerais autant Pison. »

Tullius Sénécion, voyant les dispositions de son ami, l'impossibilité de le gagner au complot, son mépris pour les hommes qui se portaient les héritiers de Néron, n'in-

sista pas. Servilius, outre qu'il ne comprenait pas l'utilité du crime projeté, était attaché au prince, à ses familiers, à son entourage, sinon par amitié, du moins par l'habitude qu'il avait de partager leurs soupers et leurs plaisirs. Et puis il se souciait peu de jouer sa faveur présente, sa tranquillité, qu'il aimait par-dessus tout, dans une entreprise hasardeuse.

« Je le vois, reprit Sénécion avec tristesse, tu ne partages point nos vues.

— Aucunement. Je ne souhaite pas un changement; je tâche de me contenter du présent.

— Je compte, ami, sur ta promesse de ne point trahir ma confiance. Il y va de ma vie.

— Sénécion, tu m'outragerais en insistant davantage. Sois sûr que je tiendrai fidèlement ma parole. »

Là-dessus, les deux amis se séparèrent. Sénécion sortit des jardins de Salluste, tandis que Servilius continua à se promener dans ces allées bordées de platanes, rêvant à ce qu'il venait d'apprendre.

Sénécion n'avait rien exagéré; un complot sérieux s'ourdissait contre Néron; à la tête était Flavius Scevinus et le jeune Lateranus, qu'une maison splendide, devenue plus tard la basilique de Latran, désignait à la haine de César. Au moment où Sénécion sondait les dispositions de Servilius, les choses marchaient rapidement: la conspiration était sur le point d'éclater. On choisit pour l'exécution le jour des jeux du cirque, consacré à Cérès. L'empereur, quoiqu'il sortît peu et s'enfermât dans son palais et ses jardins, venait souvent à ces fêtes, et dans la gaieté du spectacle il était plus facile de l'approcher. Voici comment les conjurés avaient concerté

l'attaque. Lateranus, sous prétexte de demander une grâce, devait d'un air suppliant tomber aux genoux du prince, le renverser brusquement et le terrasser. Lateranus avait été chargé de cette partie du programme, parce qu'il était d'un caractère énergique et d'une grande force. Pendant qu'il aurait maintenu Néron par terre, les centurions, les tribuns et les autres conjurés devaient accourir et tuer le prince. Alors, en présence du peuple, ils eussent proclamé le nouvel empereur, et l'eussent fait reconnaître ensuite par les soldats du prétoire et par le sénat, qui se fût rassemblé sur-le-champ. Le complot était habilement organisé, et avait de grandes chances de succès. Son chef, Scevinus, avait demandé à frapper le premier coup. Il avait pris un poignard dans le temple de la déesse de la Santé, en Étrurie, ou, selon d'autres, dans celui de la Fortune à Ferentum, et il le portait comme consacré à ce grand acte. Mais la trahison sortit de sa propre maison, la nuit qui précéda le jour fixé pour le meurtre de Néron. La veille de l'exécution, Flavius Scevinus, après avoir conféré longuement avec un des conjurés qui demeurait dans la région de l'Aventin, rentra chez lui sur le soir. Étant passé dans la chambre des papiers, il prit son testament, le relut attentivement, y fit plusieurs modifications et le cacheta. Cela fait, il appela l'affranchi Milichus, et, tirant du fourreau le poignard destiné à tuer Néron, il dit : « Tiens, Milichus, je te charge de mettre cette arme en bon état.

— Qu'y a-t-il à faire, interrogea l'affranchi.

— Le temps a émoussé la pointe de ce poignard ; il faut l'affiler avec soin et à l'instant. Quand l'opération

sera terminée, tu le rapporteras ici, et tu le replaceras dans son fourreau. »

Milichus reçut le poignard, et sortit pour obéir à son maître. Aussitôt Scevinus fit servir un repas plus somptueux que d'habitude; il donna en même temps la liberté aux esclaves qu'il aimait le plus, et de l'argent aux autres. Cependant il paraissait triste et occupé d'un grand dessein, quoique par des discours vagues il affectât de la gaieté. Milichus étant entré dans la salle à manger pour annoncer à son maître qu'il avait fait ce qui lui avait été ordonné, Scevinus lui commanda de préparer des bandages pour les blessures, et ce qui sert à étancher le sang. L'affranchi, étonné, conçut des soupçons. Scevinus s'en aperçut, et comme il avait en lui une confiance entière, il se pencha et lui glissa quelques mots à l'oreille, qui lui révélèrent le but de ces mystérieux préparatifs. Mais Milichus n'était pas de courage à courir les risques de la complicité. Ayant réfléchi aux chances de succès, il jugea que le plus sûr et le plus lucratif pour lui serait de livrer le secret qu'il possédait. La nuit étant au milieu de sa course, Milichus profita du départ des convives pour se glisser furtivement hors de la maison, avec le poignard qu'il avait dérobé. Une fois dans la rue, il se dirigea en toute hâte du côté de la maison de Tigellinus, qui était en ce moment auprès de Néron; mais ce n'était pas au favori que Milichus voulait parler. Il avait un conseil à demander, et il connaissait là un homme qui lui apprendrait ce qu'il devrait faire. La porte ayant été ouverte, il jeta un mot à l'oreille du janitor, et il fut conduit sur-le-champ à une petite chambre où dormait d'un sommeil agité un vieillard dont les traits farouches

exprimaient une astuce froide et méchante. C'était Hermès, le puissant et rusé affranchi de Tigellinus, rompu comme son maître à toutes les infamies, à toutes les scélératesses.

« Que me veut-on? » s'écria Hermès en s'éveillant brusquement, et en se dressant sur son lit.

Une petite lampe brûlait près de son chevet; il ne tarda pas à reconnaître son nocturne visiteur.

« Ah! c'est toi, Milichus, dit-il; c'est bien; assieds-toi à côté de moi. Et toi, esclave, ajouta-t-il en s'adressant à l'introducteur, retourne à ta cellule. »

Milichus n'avait pas prononcé une seule parole, ne s'était pas assis, mais contemplait d'un œil inquisiteur l'affranchi de Tigellinus. Dès que l'esclave fut sorti en fermant la porte, Milichus alla pousser les verrous, afin de n'être pas interrompu dans la communication qu'il avait à faire. Ces précautions prises, il alla s'asseoir au chevet d'Hermès. Milichus était pâle et en proie à une profonde anxiété. Calculant que la perfidie lui rapporterait plus que la fidélité, il s'était décidé à vendre le secret et la vie de son maître. Mais l'affranchi de Scevinus, en homme prudent, pour s'assurer du succès, venait consulter Hermès.

« Quel grave sujet t'amène à cette heure de la nuit? interrogea l'ami de Tigellinus.

— Je désire avoir votre avis à propos d'une démarche importante que je suis sur le point de tenter.

— L'affaire est-elle donc si urgente qu'il te fallût hoisir un moment ou tout le monde se livre au repos? Ne pouvais-tu attendre à demain?

— Demain il eût été trop tard. Il faut que j'agisse d'ici à quelques heures.

— Qu'y a-t-il? demanda Hermès, dont la curisosité s'éveillait aux réponses mystérieuses de son visiteur.

— Il se passe des choses graves dans la maison de Flavius Scevinus.

— Quoi! Scevinus, ce débauché? Mais de quelles affaires sérieuses peut-il s'occuper?

— Il médite le renversement de César.

— Plaisantes-tu, Milichus? s'écria Hermès, réfléchis bien; il est dangereux d'accuser légèrement.

— Je parle de ce que j'ai vu et entendu. Rien n'est plus certain que ce que j'avance. »

Alors il raconta ce qu'il savait, la préoccupation de Scevinus, le repas somptueux qu'il venait de donner, les préparatifs qu'il avait commandés. Et, comme Hermès paraissait encore hésiter, et ne pas ajouter une foi entière au récit de l'affranchi, celui-ci produisit le poignard.

« Voilà, dit-il, l'arme criminelle qui devait trancher la vie sacrée du prince. »

Devant cette pièce de conviction, Hermès ne douta plus; il se leva tout à fait de son lit, et se tenant debout auprès de son interlocuteur :

« Milichus, reprit-il, il n'y a pas de temps à perdre; car le jour va bientôt paraître. Rends-toi promptement chez César, et dénonce-lui la conspiration. Ne voile aucun détail.

— On refusera de me recevoir; d'ailleurs César est absent de son palais en ce moment; il habite depuis quelques jours les jardins de Servilius.

— Raison de plus pour agir en toute diligence.

— Mais si l'*ostiarius* ne m'ouvre pas la porte, si je ne réussis pas à être introduit, que ferai-je, moi pauvre affranchi?

— Tu demanderas en mon nom Épaphrodite, l'affranchi le plus aimé de Néron. »

Milichus partit muni de ces instructions. Il traversa la ville sans s'arrêter. Au point du jour, il arriva à la porte des jardins de Servilius, au milieu desquels etait bâtie une villa, plus semblable à une forteresse qu'à une habitation de plaisance. Depuis peu Servilius Tuscus, à qui appartenait cette maison riche et luxueuse, en avait fait don à l'empereur. C'était là un moyen souvent employé dans ces temps malheureux, par les citoyens opulents, pour ôter tout prétexte à la délation. Quand César avait jeté les yeux sur une terre ou sur une demeure princière, eût-elle appartenu à ses meilleurs amis, si ceux-ci n'avaient pas le bon esprit de l'offrir, les délateurs dénonçaient le propriétaire imprudent, une condamnation intervenait, et le prince héritait. Des soldats veillaient aux portes et dans l'intérieur. Milichus fut d'abord repoussé comme il s'y attendait. Il insista en déclarant qu'il apportait une grande et terrible nouvelle, et, d'après le conseil d'Hermès, il demanda Épaphrodite. L'affranchi de César reçut Milichus dans le vestibule qui précède l'atrium. A peine eut-il entendu de quoi il s'agissait, qu'il le conduisit à Néron.

César venait de quitter sa couche, en proie à une agitation extrême. Lui qui d'ordinaire ne se levait que longtemps après le soleil, fit claquer ses doigts ce matin-là aux premières clartés du jour. A ce signal accourut

le cubiculaire, ou valet de chambre, qui lui apporta du lin d'une blancheur éblouissante, une toge, ses sandales, de l'eau pure pour sa tête et ses mains. César se lava longuement avec des eaux de senteur, livra ses cheveux au fer du coiffeur, et ne prit sa robe qu'après s'être inondé de parfums. Puis il se fit envelopper soigneusement le cou, pour préserver sa belle voix de la fraîcheur matinale, tout en fredonnant des airs que lui-même avait composés. Il se croyait incomparable musicien, et se trouvait plus flatté d'un éloge sur son chant que de tous les dithyrambes du monde sur sa puissance et la grandeur de sa situation. Néron venait de se placer debout devant un grand miroir d'argent, orné de pierreries, qui réfléchissait son image des pieds à la tête, quand Épaphrodite entra brusquement dans la chambre de la toilette.

« Que veux-tu? demanda César avec humeur, je ne t'ai point appelé.

— Un affranchi du sénateur Flavius Scevinus implore, seigneur, la permission de vous entretenir d'une affaire très-grave, laquelle ne souffre point de retard.

— L'as-tu interrogé? es-tu sûr de cet homme? reprit Néron, qui était lâche comme la plupart des tyrans.

— Vous n'avez rien à craindre; d'ailleurs, si vous le permettez, je ne vous quitterai pas.

— Je l'entends bien ainsi : introduis-le. »

En même temps le prince congédia d'un signe les esclaves qui l'avaient aidé à s'habiller. Milichus se présenta en tremblant devant le monstre capricieux qui d'un geste pouvait faire trancher les vies humaines; il raconta ce

qu'il savait, et termina en montrant le poignard. Néron, effrayé de ce qu'il apprenait, interrogea longuement l'affranchi; ensuite il donna l'ordre d'arrêter sur-le-champ et de lui amener les conjurés dénoncés.

Tandis que ces faits se passaient aux jardins de Servilius, Hermès n'oubliait pas la promesse qu'il avait faite à Tuscus d'envelopper, à la première occasion, les chefs des chrétiens dans une accusation capitale. Les circonstances lui paraissant favorables à ses desseins, il résolut d'en profiter. S'il réussissait à faire périr les apôtres, pensait-il, rien ne serait plus facile que de déterminer Aurelius Pudens à donner sa fille à Servilius; de plus, l'Église serait désorganisée, et succomberait infailliblement dès son berceau. Ainsi raisonnait le misérable, ignorant que cette Église avait reçu des promesses divines, et que personne, pas même l'enfer, ne pouvait la détruire. A l'heure donc où Milichus paraissait devant Néron, Hermès quittait la maison de Tigellinus; il longea le Tibre, et s'arrêta devant une île de la Suburra. Étant entré dans l'immense maison, il grimpa jusqu'au huitième étage, ouvrit la porte d'une cellule, et se trouva face à face avec Veturius. Sans prendre garde à la femme ou aux enfants du client de Tigellinus, il dit à ce dernier :

« Veturius, j'ai besoin de toi, suis-moi. »

Le parasite ne se fit pas répéter l'invitation; il suivit Hermès sans mot dire. Les deux hommes marchèrent quelque temps en silence le long du fleuve; puis, ayant rencontré un endroit commode et solitaire, ils suspendirent leur course. Hermès reprenant la parole : « Veturius, dit-il à son compagnon, il faut que tu ailles sur-le-champ au palais de César.

— Moi ! au palais de César ! répéta lentement le parasite en tressaillant de crainte.

— Oui, à l'instant.

— Et qu'y ferai-je ?

— Ce que je vais te dire.

— Cette visite est-elle donc indispensable ?

— Oui, si tu veux devenir riche.

— Je le veux certainement.

— Alors tu dois obéir à mes indications.

— Je vous écoute, répondit Veturius avec une résignation inquiète.

— César est aux jardins de Servilius ; tu demanderas à être admis auprès de lui, et tu lui diras que tu es chrétien.

— Que me demandez-vous là, Hermès ? s'écria le parasite terrifié : vous voulez donc ma mort ?

— Je te montre le chemin de la fortune.

— Mais César, qui déteste les superstitions étrangères, ne me pardonnera jamais de le braver de la sorte.

— Écoute-moi sans m'interrompre, reprit Hermès, qui se proccupait peu des cris et des réclamations de Veturius, sachant que l'amour de l'or lui ferait tout accepter. Tu prieras humblement le prince de te pardonner de t'être laissé séduire par les chefs des chrétiens, Pierre et Paul ; tu ajouteras que tu sais positivement qu'ils sont les ennemis de César.

— Je mentirai en parlant ainsi, répliqua Veturius ; car les docteurs juifs recommandent toujours aux fidèles l'obéissance au pouvoir.

— Je ne te connaissais pas la conscience aussi délicate, Veturius, repartit Hermès d'un ton railleur ; par Hercule,

un mensonge te blesse singulièrement aujourd'hui : c'est nouveau chez toi, et bon à constater. Je le vois, ton éducation chrétienne est en train de se faire.

— Ne le croyez pas, Hermès ; je suis prêt à dire et à faire ce que vous voudrez, pourvu que vous me teniez parole et que je sois riche.

— A la bonne heure, voilà qui est sensé ; sois tranquille, tu seras content de moi. Voici donc comment tu joueras ton rôle : tu affirmeras à César que Pierre et Paul sont ses ennemis ; tu ajouteras que tu les as épiés depuis plusieurs semaines, et que tu as acquis la certitude qu'ils ont conspiré avec Flavius Scevinus.

— Mais je ne sais pas même le premier mot de cette conjuration.

— Il n'importe ; retiens seulement mes paroles. Sous peu d'heures, si ce n'est déjà fait, les coupables seront sous la main du prince. »

Veturius promit tout ce que voulut Hermès, et il quitta l'odieux affranchi de Tigellinus pour s'en aller lâchement, en faux frère, dénoncer les chrétiens, traduire leurs chefs devant César, sous le poids d'une accusation capitale. Les jardins de Servilius, quand Veturius y arriva, étaient garnis de troupes. Des soldats à pied et à cheval, mêlés de Germains, que Néron croyait plus sûrs, parce qu'ils étaient étrangers, parcouraient les environs de la villa, fouillaient partout, et traînaient aux portes des jardins de Servilius des groupes d'accusés qui entraient pour être interrogés. Veturius, un instant troublé à la vue de ce redoutable appareil, se rassura à la pensée du gain qu'il allait faire. Il s'annonça comme ayant des choses importantes à révéler touchant la conspiration.

Introduit aussitôt auprès de Néron, il répéta de son mieux la leçon que lui avait faite Hermès. Sans se donner la peine d'examiner les charges que le misérable formulait contre les deux apôtres Pierre et Paul, le prince ordonna de les arrêter et de les lui amener sur-le-champ. Veturius se retira enchanté de lui-même, et surtout du succès de sa démarche.

Simon Pierre était absent de Rome depuis quelques jours quand les soldats se présentèrent pour le saisir. Paul priait dans la petite maison qu'il avait louée lors de sa captivité.

« De quoi m'accuse-t-on ? demanda-t-il au centurion qui lui signifiait l'ordre de comparaître devant le prince.

— Vous le saurez bientôt, » répondit cet homme.

Paul n'insista pas; il se leva, et suivit l'officier. Arrivé aux jardins de Servilius, il fut obligé d'attendre jusqu'à la fin de la journée, tant le nombre des accusés était grand. Néron, assis entre Tigellinus et son affranchi Épaphrodite, interrogeait les prévenus, puis il ordonnait de les torturer et de les mettre à mort. Le soleil disparaissait derrière les montagnes qui bordent l'horizon romain de l'autre côté du Tibre, lorsque Paul comparut à son tour (1). Néron était terrible à voir en ce moment; la fureur, la rage, la terreur, étaient peintes dans ses yeux verdâtres; sa figure altérée, hideuse, reflétait les poignantes angoisses de son âme cruelle. C'est que la conjuration n'était découverte qu'en partie; on n'avait pu mettre encore la main sur tous ceux qui l'avaient tramée,

(1) La plupart des commentateurs s'accordent à dire que la religion était étrangère à cette seconde comparution de l'apôtre.

et Néron le savait. Il tressaillit à la vue de Paul, qu'il reconnut parfaitement. Il éprouva de nouveau l'étrange impression qu'il avait ressentie la première fois que l'Apôtre avait paru devant son tribunal. Servilius arriva au même moment, et prit place à côté de César. Lui non plus, le jeune patricien, ne s'expliquait point les sentiments qui s'agitaient dans son âme en présence de Paul; il ne pouvait détacher les yeux de cette figure ardente, énergique.

L'Apôtre s'avança avec une dignité et une majesté incomparables. Néron, cependant, l'interrogea sur le complot. Quand Paul connut de quoi il s'agissait, il prit la parole avec une vigueur singulière. Seul devant ce lion farouche, comme il le disait plus tard dans une de ses lettres à Timothée, livré par un faux frère, abandonné par les autres, il plaida avec une telle éloquence, qu'il triompha de la méchanceté de ses ennemis et confondit leurs infernales espérances. Il démontra si bien l'absurdité de l'accusation, que César fut convaincu de son innocence. Paul ayant proclamé la religion chrétienne sur le respect dû au pouvoir social, et rappelé ses propres enseignements sur l'obéissance aux princes, Néron ne put s'empêcher d'applaudir, en disant que si tous les Romains croyaient à la parole de cet étranger, il n'y aurait pas de conspirations. Tigellinus voulut insister; mais l'Apôtre le confondit en quelques mots. Néron se déclara satisfait, et renvoya Paul en liberté.

Cette absolution impliquait celle de Pierre, quoiqu'il fût absent; la cause étant la même, l'innocence de l'un attestait celle de l'autre.

Paul se retira en bénissant Dieu, qui l'avait sauvé des

mains du tyran, des griffes de la bête cruelle qui se délectait à faire couler le sang.

VIII

L'INCENDIE

La conjuration ayant été étouffée dans le sang de ses chefs, et le plan d'Hermès ayant échoué, il fallut songer à de nouvelles intrigues. Marcus Plautius, grâce à sa prudence, n'avait été inculpé en rien par rapport au complot. Il n'apprit que le lendemain le danger que les apôtres avaient couru, et la comparution de Paul au tribunal de César. En réfléchissant à toutes les circonstances de l'arrestation, il comprit qu'un faux frère s'était glissé dans la communauté chrétienne, et il en gémit dans son cœur. Son âme, pure et loyale, fut profondément affectée à la pensée qu'un traître s'était rencontré pour livrer les chefs de l'Église. Un soir, peu après les événements que nous venons de raconter, Marcus Plautius traversait la région du Haut-Sentier, revenant de la Porte-Colline, où il avait accompli une mission de charité. Arrivé en face du temple de Quirinus, il heurta, en passant, Servilius Tuscus. Le jeune patricien, reconnaissant le fils de Plautius, s'arrêta aussitôt,

« Je suis heureux, Marcus, de vous rencontrer, dit Servilius; j'ai rarement cette bonne fortune. »

Le jeune chrétien, surpris d'un accueil auquel il était loin de s'attendre, répondit avec une certaine hésitation :

« Nos goûts sont différents, Servilius, comme nos habitudes : vous jouissez de la faveur du prince, moi je vis dans la retraite.

— Je suis las des plaisirs de la cour, je suis dégoûté des hommes; l'existence me pèse; je regarderais presque comme un bienfait d'en être délivré. »

En parlant ainsi, le familier de Néron entraîna Marcus sous le portique du temple de Quirinus, entièrement désert à cette heure de la journée. Il y avait dans son regard, dans l'expression de sa belle figure, un tel découragement, que le fils de Plautius en fut touché.

« La vie, cher Servilius, répondit-il, est un dépôt que le Ciel nous confie; nous devons le garder fidèlement jusqu'à ce qu'il nous soit repris.

— Ah! reprit le patricien, vous ne savez pas, vous, ce que renferme de tortures un cœur dont toutes les émotions sont épuisées. La vie, dont vous me parlez, est une énigme; qui me donnera la solution du problème des destinées humaines?

— Je n'en sais rien; mais je puis vous affirmer que la solution existe.

— Ah! oui; vous le dites tous, vous autres chrétiens.

— Nous le disons parce que c'est la vérité.

— Quoi qu'il en soit, je dois vous rendre la justice d'avouer que vous paraissez profondément convaincus de la certitude de vos doctrines. J'ai vu Paul dernièrement devant le tribunal de César. Nous frémissions tous autour du prince. Tigellinus lui-même tremblait quelquefois. Eh bien! votre docteur parut le front serein, le regard

ferme, la démarche assurée; il parla avec une liberté que Rome ne connaît plus depuis la chute de la république; il n'éprouvait ni colère ni passion : cet homme était calme, maître de lui-même. Je n'ai pu m'empêcher de l'admirer, et de voir en lui un esprit d'élite, un sage, en un mot.

— Vous avez raison, Servilius, et je voudrais que vous pussiez entretenir Paul un instant; il vous convaincrait de la vérité de la religion qu'il prêche.

— Ce serait difficile; le doute a fait violence à mon intelligence.

— Le Dieu que nous adorons est tout-puissant, » répliqua Marcus avec enthousiasme.

Servilius contempla un instant le jeune prêtre, puis il lui dit : « Savez-vous quel phénomène étrange je viens de découvrir en vous? »

Et comme Marcus le regardait surpris :

« Il m'a semblé voir dans vos traits, continua-t-il, ce même rayonnement surhumain qui, devant le tribunal de César, illuminait le visage imposant de Paul. Ah! je le comprends, Marcus, vos convictions chrétiennes sont bien puissantes, puisqu'elles remuent les âmes à de telles profondeurs, et qu'elles en font jaillir ces reflets lumineux qui transfigurent la physionomie de l'homme.

— Notre religion, Servilius, ne se borne pas à produire en nous ces émotions, ces transformations que vous avez si parfaitement saisies : elle dépose en nos cœurs des joies ineffables.

— Pourtant les chrétiens mènent une vie triste.

— Oui, elle vous paraît ainsi parce que nous fuyons les bruits du monde; mais dans nos retraites nous sommes

les plus heureux des hommes. Nous ne craignons rien pour notre bonheur; la mort elle-même est un gain pour nous, car elle nous introduit dans la plénitude de l'existence, dans un séjour de félicités inénarrables et sans fin. »

Servilius écoutait avidement les paroles du jeune prêtre, et il en était touché. La conversation eût sans doute continué encore longtemps sur ce sujet; mais les deux jeunes gens furent interrompus par une foule de pauvres citoyens qui rentraient dans leurs misérables quartiers. Marcus et Servilius se séparèrent.

Cependant Hermès, plein de rage d'avoir vu ses projets déjoués, s'obstina de plus en plus dans la résolution de perdre les chrétiens. Désormais il les poursuivra, dans l'intérêt unique de la haine infernale qu'il leur porte. Il pensa qu'un des meilleurs moyens d'atteindre son but était de s'en ouvrir à son maître Tigellinus. Il alla donc le trouver le jour même, et à peu près au même moment où Marcus Plautius et Servilius Tuscus s'entretenaient sous le portique du temple de Quirinus. Il lui raconta comment il s'était engagé à faire épouser à Servilius la fille de Pudens, et quels obstacles s'y opposaient. Il retraça les tentatives qu'il avait faites pour envelopper les chefs des chrétiens dans la conspiration de Scevinus. « Vous savez que je n'ai pas réussi, ajouta-t-il, puisque vous assistiez à l'interrogatoire. »

Tigellinus haïssait mortellement les chrétiens; il savait que César ne les détestait pas moins. Aussi ne pouvait-il s'expliquer comment Néron avait renvoyé l'apôtre absous. « Ce Paul, répondit-il, a fasciné le prince. Voilà deux fois déjà qu'il comparaît devant lui, et deux fois qu'il est

acquitté. Je n'y comprends vraiment rien. Mais je n'ose insister pour le moment. Au reste, ne te mets plus en peine du mariage de Servilius Tuscus. J'ai vu hier ce jeune patricien; il renonce à la main de la fille de Pudens.

— Quelles raisons a-t-il d'abandonner la partie?

— Il ne me l'a pas dit. »

Hermès garda le silence. Il tenait peu à cette alliance; seulement il avait mis ce projet en avant, afin de faire servir Tuscus à l'assouvissement de sa haine contre les chrétiens. Tigellinus, jetant sur son affranchi un regard pénétrant, reprit : « J'ai conçu un grand projet; si tu veux m'aider à l'exécuter, peut-être la réalisation du tien deviendra-t-elle plus facile. »

Hermès, malgré sa méchanceté et son audace dans le crime, ne put s'empêcher de frémir; il savait que les idées de Tigellinus étaient toujours atroces. Il craignait qu'il ne prît fantaisie à son patron de lui faire assumer la responsabilité de quelque acte diabolique. Ce n'était pas qu'Hermès ne fût capable de tout; mais ce scélérat consommé voulait bien s'exposer pour son propre compte, non pour celui des autres. Néanmoins il répondit, après une légère hésitation : « Je suis à vos ordres. »

Alors le préfet du prétoire, baissant la voix, parla d'un ton tout à fait confidentiel à son affranchi. Hermès, d'une pâleur livide, répliqua : « Vous m'affirmez que je ne serai pas soupçonné?

— Je l'affirme; je suis chargé par Néron de la police de la ville; je te la confie; car demain nous partons avec César pour Antium. Ainsi tu jouiras dans Rome d'un pouvoir absolu.

— Ce sera dans trois jours?

— Oui, au milieu de la nuit. Je prends sur moi les suites de l'événement. »

En achevant ces mots, un sourire satanique effleura les lèvres minces de Tigellinus.

Trois jours après l'arrivée de Néron et de sa cour à Antium, un courrier entrait, bride abattue, dans la villa impériale. Le prince conversait avec Tigellinus; il se plaignait, comme il lui arrivait souvent, de l'irrégularité des constructions de Rome, de ces rues tortueuses, infectes, de la mesquinerie du palais impérial : « Je voudrais, disait-il, que la ville renfermât une demeure digne du maître du monde.

— Patience, César, répondit Tigellinus avec un affreux sourire, la fortune n'a point encore épuisé pour vous toutes ses faveurs.

— Tu es mon bon génie, Tigellinus, » reprit Néron.

Il allait continuer, quand il fut interrompu par l'annonce du messager. « Qu'il entre, » ordonna le prince.

Le courrier, introduit avec le cérémonial ordinaire, baisa la main de Néron, et parla en ces termes : « César, une grande calamité vient de frapper la Ville : Rome est la proie des flammes.

— Par Jupiter! » s'écria Néron, qui ne put maîtriser sa joie. Puis, se rappelant tout à coup que le courrier l'écoutait, il se contint et ajouta : « Raconte-moi comment ce malheur est arrivé.

— L'incendie a commencé entre le Palatin et le Cœlius, au milieu de boutiques remplies de marchandises combustibles. A mon départ, les flammes, poussées par le vent, enveloppaient toute l'étendue du cirque; elles couraient dans la plaine et gagnaient les hauteurs. Elles

devançaient tous les secours par leur rapidité, trouvant un aliment dans les rues étroites et tortueuses, les massifs de maisons des anciens quartiers. »

Néron, au comble de ses vœux, congédia le messager en lui ordonnant de se tenir prêt à repartir bientôt. Quand il se fut retiré : « Qu'en penses-tu ? demanda-t-il à Tigellinus, l'homme selon son cœur, et qui n'avait pas de rival en scélératesse à la cour impériale.

— Je pense, répondit le préfet, qu'il vous suffit, César, de former un désir pour le voir incontinent accompli. Vous pourrez reconstruire la ville à votre gré.

— Oui, sans doute, pourvu que la destruction soit complète.

— Soyez tranquille; il est des hommes qui veillent.

— Quoi? que veux-tu dire?

— Les ordres sont donnés. Hermès, mon affranchi, chargé par moi, en mon absence, de la police de la ville, dispose de nombreux agents qui sauront neutraliser les secours tendant à restreindre l'incendie.

— Tu es un homme précieux, Tigellinus, un homme d'esprit, un véritable génie, s'écria César avec reconnaissance.

— En avez-vous jamais douté? demanda le préfet avec un cruel orgueil.

— Non, certainement. Mais laisse-moi te dire que tu te surpasses aujourd'hui. Si le succès couronne entièrement tes combinaisons, je te proclamerai le restaurateur de l'empire. »

Un instant après cette odieuse conversation, le messager venu de Rome se présentait devant Tigellinus pour y recevoir ses ordres.

« Tu vas retourner à Rome, lui dit le préfet du prétoire; tu verras Hermès, et tu lui diras que César est pleinement satisfait de son zèle.

— Est-ce là tout? demanda le courrier surpris.

— C'est tout; Hermès est un homme intelligent sur qui le prince se repose du soin de veiller à ma place sur la ville.

— César ne pense-t-il donc pas à retourner à Rome pour rassurer le peuple au désespoir?

— Messager, répliqua sèchement Tigellinus, cette question est téméraire. César sait ce qu'il doit faire. Obéis, et n'interroge pas. »

Le courrier repartit en silence. Quand il arriva à Rome, l'incendie continuait ses ravages; la ville offrait un océan de flammes et de fumée. De toutes parts c'étaient des cris, des imprécations, une indicible confusion; les habitants remplissaient les rues, ou gisaient dans les champs voisins. Les uns, complétement ruinés, n'avaient plus même de quoi manger; d'autres, fous de douleur de n'avoir pu arracher leurs parents des flammes, aimaient mieux périr avec eux que de se sauver. Personne n'osait plus combattre les progrès du feu; car un grand nombre d'individus à figure sinistre défendaient de l'éteindre en proférant des menaces, tandis que d'autres lançaient ouvertement des torches, en criant qu'ils y étaient autorisés. C'étaient les infâmes agents d'Hermès, qui s'acquittaient de leur affreuse mission. Veturius, qui pour de l'argent était prêt à tout, se distinguait parmi les plus ardents. L'affranchi avait un double but en se mettant à la tête des incendiaires : d'abord il voulait plaire à Tigellinus, son maître, et à César, les seuls dieux

qu'il reconnût au monde ; ensuite il espérait envelopper dans les flammes les chefs des chrétiens : Pierre, Paul, Philoxène, Marcus Plautius, logés dans le quartier du mont Cœlius. Ses émissaires infernaux avaient reçu le mot d'ordre. Conduits par Veturius, ils s'étaient portés en grand nombre autour de la maison de Pudens. Longtemps, en dépit de leurs efforts, le feu épargna la demeure de l'illustre patricien ; elle ne fut entamée qu'au moment où il en sortit avec sa famille et ses esclaves, qui le protégeaient de leur dévouement. Simon Pierre était encore en ce moment à une villa des environs de Rome, qu'il n'avait point quittée depuis la conspiration de Scevinus. Quant à Paul, il était accouru des extrémités de la ville à la demeure de Pudens. Il apparut au milieu du danger aussi calme qu'autrefois dans l'île de Malte, lorsqu'il secouait dans le brasier la vipère attachée à son bras. L'incendie respecta le courageux apôtre de Jésus-Christ ; il sortit sain et sauf des flammes, malgré le complot tramé contre lui et la rage des agents d'Hermès. Il contribua même, par son énergie et son activité, à sauver non-seulement un grand nombre de chrétiens, mais même plusieurs païens.

Cependant le sénat et le peuple réclamaient à grands cris la présence de Néron. Chacun s'étonnait qu'il n'accourût pas sur le théâtre de cet immense désastre. En vain lui envoyait-on courriers sur courriers, il n'arrivait pas. A la fin, des rumeurs sinistres circulèrent dans la foule. L'éloignement du prince, rapproché des menaces des agents d'Hermès, ouvrit la porte à de graves commentaires. Ce ne fut que le troisième jour de l'incendie, au moment où les flammes entouraient les maisons qu'il

avait construites pour joindre, en enjambant la voie Sacrée, le palais d'Auguste aux jardins de Mécène, qu'il se décida à quitter Antium. Il partit avec son favori Tigellinus et les courtisans qui le suivaient partout. « Allons, dit-il avec un révoltant cynisme, il est temps de nous rendre à la fête. Jamais plus beau spectacle, plus splendide illumination, n'auront été offerts à un mortel. »

De retour à Rome, Néron alla camper sur les Esquilies. De ces hauteurs il put embrasser dans toute son étendue l'inexprimable désolation de la ville. Le cœur du tyran n'eut pas un sentiment de compassion pour les malheurs qui frappaient tant de citoyens ; aucune parole de sympathie ne tomba de ses lèvres. Il assistait à cette scène de destruction comme à un rare événement. Une seule pensée l'occupait, c'est que l'incendie lui déblayait de vastes et magnifiques emplacements pour un palais, dont il traçait déjà dans son esprit le plan monumental et gigantesque. Au bout de six jours, le feu s'arrêta ; mais il laissait encore debout des édifices dont il convoitait le sol, et qui eussent gêné ses projets. Le feu, malgré la rage qu'il avait déployée, lui faisait tort, et César se lamentait tout haut devant ses infâmes ministres. Alors Tigellinus appela Hermès : « C'est un beau début, lui dit-il, je te félicite ; mais l'œuvre n'est pas complète.

— Eh quoi ! s'écria Hermès surpris, vous me dites que l'œuvre n'est pas complète, que ce n'est qu'un début ; ai-je bien entendu ?

— En effet, je le répète, tout n'est pas fini ; Rome entière devait disparaître.

— Faut-il donc détruire les misérables quartiers qu'a dédaignés l'incendie ?

— Cela est nécessaire. César a besoin de ces emplacements; il me l'a dit formellement.

— Comment faire? le peuple murmure, on soupçonne la main qui a allumé, puis dirigé l'incendie. Il y a des risques à courir à raviver les flammes.

— Qu'importe? répondit Tigellinus avec impatience; je viens de te le dire : il est indispensable que l'incendie recommence, Néron ne nous saura gré de rien si les choses ne s'accommodent à sa fantaisie.

— Soit, repartit Hermès en déguisant mal son mécontentement; vous serez satisfait. Dans deux jours il ne restera plus rien d'intact dans Rome. »

Hermès voulait bien se dévouer, servir les projets de Tigellinus, mais à la condition que le danger ne serait pas trop imminent. Il travaillait pour lui-même bien plus que pour les autres, et mettait en pratique la maxime favorite de l'époque, à savoir : que la jouissance est le but de la vie. Or ici il y avait à redouter que le peuple en fureur, dont la défiance et l'attention étaient éveillées, ne fît justice des incendiaires, s'il les découvrait. Et puis César et son ami Tigellinus étaient de force à imputer à leurs instruments, en cas d'accusation, la responsabilité du crime. Ces considérations atténuaient la joie qu'Hermès éprouvait ordinairement à partager un forfait. Cependant, comme il y avait un danger plus immédiat encore à désobéir, l'affranchi se décida. Il alla trouver Veturius, qui s'était enrichi au pillage, lui commanda de réunir ses infâmes camarades et de rallumer l'incendie dans les quartiers épargnés. Le client, qui ne réfléchissait pas, lui, et qui accomplissait aveuglément les actes qu'on lui prescrivait, pourvu qu'on le payât bien, s'engagea à compléter l'œuvre

de destruction. Le soir même, à la nuit, le feu éclatait de nouveau, et promenait pendant trois jours encore ses ravages dans la ville. Néron, ivre de joie, laissa déborder ses transports dans le cercle de ses amis déshonorés. Après avoir contemplé longuement le second acte du sinistre spectacle que ses courtisans lui donnaient, il monta sur la tour de Mécène, et là, en habit de tragédien, il chanta des vers qu'il avait composés sur la ruine de Troie. Il s'écria que la flamme était belle, et que la scène enfin était digne du maître du monde. Cette fois, des quatorze quartiers de Rome quatre seulement restèrent debout; trois furent consumés jusqu'au niveau du sol; les autres offraient à peine quelques vestiges de bâtiments en ruines et à demi brûlés. Veturius, nous l'avons dit, avait largement profité du désordre causé par l'incendie et recueilli des sommes considérables, volées dans les maisons opulentes. L'île qu'il habitait ayant disparu avec le quartier de la Suburra, le parasite mit sa femme et ses enfants à couvert sur l'autre rive du fleuve. Il rentra après neuf jours d'absence dans la maison voisine des remparts où il les avait conduits. Il revenait les poches pleines d'or et d'objets précieux, dérobés dans les maisons patriciennes. Coralia, la femme du client, à qui il n'avait pas confié l'indigne comédie qu'il jouait en se faisant instruire par les chrétiens, l'avait imité, sauf son abominable hypocrisie. Elle avait fréquenté assidûment les assemblées des fidèles, et recueilli avec un cœur droit les instructions apostoliques. L'excellente femme, ayant reçu la foi avec bonheur, avait été baptisée peu de temps avant l'incendie de Rome. Depuis lors elle vivait en fervente chrétienne, et s'efforçait d'inculquer à ses enfants ses croyances et l'amour du

Christ. Veturius, qui ne croyait à rien, qui n'estimait qu'un bon repas et la bienveillance des grands, parce qu'elle lui valait de temps en temps un fin souper, ne pensa pas même à contrarier les inclinations de sa femme vers le christianisme. En l'abordant après sa longue absence, il lui dit, sans chercher à expliquer la cause de son éloignement prolongé :

« Nos maux sont terminés cette fois, Coralia; je suis riche pour toujours. »

Et le misérable étala sans pudeur dans la pauvre cellule des poignées d'or et de bijoux. Coralia recula d'étonnement à cette vue.

« D'où viennent ces trésors? s'écria-t-elle. Dis-moi qui te les a donnés.

— Je lai ai gagnés, dit Veturius avec un certain embarras.

— Tu les as gagnés? soit; mais je voudrais bien savoir comment, par quel travail.

— C'est le prix des fatigues que j'ai endurées pendant les neuf jours qui viennent de s'écouler. J'avais des ordres, je n'ai pas quitté le théâtre de l'incendie. Et..., tu comprends? ajouta-t-il avec un clignement d'yeux significatif.

— Je ne comprends pas du tout, au contraire. Je te demande donc de nouveau comment, dans un pareil désastre, qui a causé la ruine de maintes familles, tu as réussi à t'enrichir.

— Eh bien! répliqua-t-il, légèrement déconcerté, au moment où l'incendie les envahissait, je me suis glissé dans plusieurs riches maisons patriciennes. Et..., tu

comprends? » répétait-il encore, en rougissant sous le regard sévère de Coralia.

Puis, voyant qu'elle se taisait, il voulut faire bonne contenance ; et, prenant quelques bijoux, il s'approcha pour les lui offrir en lui disant du ton le plus aimable :

« Tiens, mon amie, mets ce collier à ton cou, ces bagues à tes doigts, ces riches pendants à tes oreilles. Ces parures, tu mérites de les porter. »

Mais Coralia le repoussa avec un geste d'écrasant mépris.

« Quoi ! malheureux, dit-elle d'une voix remplie d'une profonde douleur, tu n'as pas craint de voler cet or, ces bijoux ?

— Qui parle de voler? répondit le parasite avec impatience. D'abord, tout cela n'eût-il pas été la proie des flammes? Ensuite, je te l'ai dit, j'avais des ordres.

— Il n'y a personne au monde qui ait le droit d'ordonner le crime ; non, personne, pas même César. Veturius, rappelle-toi les enseignements du Christ, les leçons que nous avons reçues de la bouche des saints apôtres. Ah ! je crains bien que tu n'abuses de ces grâces !

— Tais-toi, s'écria le client en colère. Je sais ce que j'ai à faire ; il ne t'appartient ni de diriger ni de censurer ma conduite. Tu parais oublier que je suis citoyen romain, et qu'en cette qualité j'ai pouvoir absolu sur toi et sur nos enfants.

— Je suis loin de contester les prescriptions de la loi, répondit Coralia avec calme ; mais au-dessus des volontés de Rome, il y a celles de Dieu.

— Laisse-moi, encore une fois, te dis-je, reprit Veturius avec un redoublement de fureur. Ne me parles plus

de ces doctrines étrangères : je ne le souffrirai pas, entends-tu? »

Coralia garda le silence, jugeant bien que dans l'état d'exaspération où était son mari il valait mieux garder le silence. Veturius, voyant que sa femme se taisait, et ne pouvant soutenir plus longtemps la contenance embarrassée que lui donnait la conscience de ses mauvaises actions, ramassa son or et ses bijoux, et retourna à la ville. Il se mit à la recherche d'une taverne de son goût, et s'y installa pour la nuit. Le lendemain il alla trouver Hermès, et lui demanda s'il était content de lui.

« Oui, assurément, répondit l'affranchi de Tigellinus, dont le visage était devenu plus sombre et plus sinistre que jamais. Et toi, es-tu satisfait de la récolte que t'a procuré l'incendie?

— Je serais difficile s'il en était autrement; les jours qui se sont écoulés m'ont mis dans l'aisance. Quoiqu'il y ait loin de ma situation présente à la richesse, cependant, je vous le dis sincèrement, je ne me plains pas.

— C'est très-bien. Serais-tu disposé dans quelques mois à gagner beaucoup plus encore?

— Je suis complétement à vos ordres, Hermès, répliqua le parasite, alléché par ce préambule qui lui annonçait de nouveaux crimes à perpétrer.

— Alors je puis compter sur toi?

— Comment donc! mais parfaitement. Je ne saurais rien vous refuser.

— C'est entendu.

— Pourtant, reprit Veturius, je ne doute pas que vous ne ménagiez la vie d'un père de famille. Que deviendraient ma femme, mes enfants, s'il m'arrivait malheur? »

Ces réflexions firent sourire Hermès, qui savait combien peu le parasite se souciait de sa famille ; il n'ignorait pas que pour une tête de mouton à l'ail et du vin cuit le misérable eût sacrifié sans hésiter femme et enfants. Cependant il dissimula et retint sur ses lèvres l'épigramme près de s'en échapper ; car il lui importait de ne pas blesser la susceptibilité de Veturius, dont il avait besoin pour achever son œuvre et celle de Tigellinus.

« Sois discret, Veturius, recommanda Hermès au client ; il y va de ta fortune et de ta vie. Bientôt, si tu le veux, tu pourras marcher l'égal des plus riches citoyens de Rome. Je récompenserai suivant leur mérite les services que tu rendras. »

Veturius fit signe qu'il obéirait aux conseils de l'affranchi, qui poursuivit :

« Tu continueras, si tu le peux, tes relations avec les chrétiens. »

A ces mots le parasite se récria, en alléguant la dénonciation qu'il avait faite lors de la conspiration. Il protesta qu'il ne voulait pas s'exposer à des avanies de la part de ceux qu'il avait trahis.

« Sois sans crainte, dit Hermès, le nom du délateur est demeuré inconnu des chrétiens. Tu n'as donc rien à risquer en fréquentant de nouveau leurs assemblées. »

Cette circonstance rendait à Veturius toute sa liberté d'action ; car il n'était pas homme à avoir des remords. Aussi, dès le lendemain, sans plus tarder, le parasite reprit le chemin du mont Cœlius, et se présenta à la maison d'Aulus Plautius. Il la trouva en deuil. L'illustre consulaire gisait sans vie sur son lit de parade, dressé dans l'atrium. Son fils, debout au chevet de la couche

funèbre, que des flambeaux de cire blanche entouraient, priait en silence. Le visage de Marcus était triste, mouillé de larmes, mais empreint d'une profonde sérénité. Veturius hésita d'abord, et se demanda s'il entrerait. Mais il avait reçu si souvent des largesses de la maison de Plautius, qu'il se crut obligé d'aller offrir ses compliments de condoléance au fils du noble défunt. Marcus, ayant levé les yeux sur le parasite, parut surpris, et éprouva une impression pénible, qu'il s'efforça cependant de cacher. Différents bruits, en effet, des rumeurs odieuses avaient couru depuis quelques jours sur l'ancien habitant de la Suburra, sur le catéchumène que Philoxène et les apôtres avaient instruit. Marcus lui-même l'avait aperçu au fort de l'incendie, à la tête des agents d'Hermès, activant les flammes, et menaçant ceux qui voulaient s'opposer à leurs progrès. Quelques soupçons s'étaient produits aussi sur sa conduite à l'égard de Paul : on n'était pas éloigné de croire qu'il avait joué le rôle de faux frère. Toutefois Marcus n'écouta que la voix de la charité, qui lui commandait le pardon ; il se souvint du Christ au jardin des Oliviers, accueillant le traître avec bonté, offrant même sa joue divine à ses baisers sacriléges. S'adressant donc au visiteur inattendu, Marcus lui dit avec bienveillance : « Approche, Veturius, et viens contempler une dernière fois les traits de mon père. »

Le parasite obéit, involontairement ému de l'accent doux et pénétrant du jeune prêtre. Arrivé auprès du corps du défunt, qui reposait calme et presque souriant dans sa pourpre consulaire, il le regarda un instant dormir son dernier sommeil, puis il demanda à Marcus :

« Par quel accident Aulus Plautius, votre illustre père, est-il mort si prématurément? car, si j'ai bonne mémoire, il y a quelques jours seulement il était plein de vie.

— Hélas! il a éprouvé dans ces derniers temps des douleurs qu'il n'a pu vaincre.

— A-t-il eu quelques chagrins de famille, des revers de fortune?

— Non, rien de tout cela; cependant son cœur s'est brisé sous l'étreinte d'une horrible peine. »

Marcus se tut, et Veturius le regardait sans comprendre.

« Mon père, continua le jeune prêtre, n'a pu résister au spectacle des calamités qui viennent de fondre sur la ville. La vue de ces flammes impitoyables qui ont dévoré les monuments élevés par nos pères, la crainte qu'il a eue que ma mère ne périt, la scène dont il a été témoin à la maison d'Aurelius Pudens, tout cela réuni lui a porté le coup mortel. Il s'est mis au lit à la suite de l'incendie, et il est mort hier. » Nous avons oublié de dire précédemment que la maison d'Aulus Plautius avait été épargnée par le feu, sauf quelques légères constructions qui ne touchaient point à l'édifice principal. Elle devait sa préservation à son isolement et à sa grande solidité.

« Qu'est-il donc arrivé chez Aurelius Pudens? interrogea encore Veturius.

— Quoi! tu l'ignores? Aurelia, sa fille, a failli être ensevelie sous les décombres de la maison en voulant sauver une esclave. Le feu venait d'éclater dans la demeure de Pudens; dès qu'on s'en aperçut, on se hâta de faire sortir le sénateur, sa femme, sa fille et leurs servi-

teurs. Mais Aurelia ne tarda pas à remarquer qu'une vieille esclave, soit qu'elle n'eût pas entendu le signal, soit qu'à cause de son grand âge elle n'eût pu gagner la porte de la rue, était restée dans l'habitation en flammes. Aurelia s'y élança pour sauver la malheureuse femme. Ses parents, hors d'eux-mêmes, poussèrent un cri de détresse, et voulurent se précipiter sur les pas de la jeune fille ; mais on les retint. Bientôt la généreuse Aurelia reparut, traînant par la main la vieille esclave. Les vêtements de la noble jeune fille commençaient à s'enflammer : on éteignit le feu à grand'peine. Voilà comment Aurelia a failli payer de sa vie son sublime dévouement.

— Quelle folie! s'écria Veturius, incapable de comprendre la beauté, la grandeur, de l'acte de la jeune patricienne; quoi! pour une misérable esclave s'exposer à une mort aussi cruelle! il faut être insensé vraiment pour agir de la sorte. Est-ce donc la mode aujourd'hui dans Rome que les maîtres se sacrifient pour ceux qu'ils ont payés de leur argent, qui ne sont faits que pour les servir?

— Tais-toi, Veturius, interrompit Marcus; tu raisonnes en profane, en païen. Ne te souvient-il plus des instructions de Paul, des leçons que tu as reçues si souvent dans nos assemblées? »

Veturius, déconcerté par cette ferme observation du prêtre, comprit qu'il s'était oublié; il balbutia quelques mots d'excuse, et Marcus, voyant son embarras, en eut compassion, et n'insista pas. Le parasite, qui se sentait mal à l'aise dans la compagnie du fervent chrétien, ne tarda point à prendre congé du fils de Plautius, pour

aller errer dans ces infâmes tavernes qu'il connaissait si bien.

Aulus Plautius, qui venait de mourir, comme Marcus l'a raconté, cédant à l'heure suprême aux instances de sa femme et de son fils, avait reçu le baptême des mains de Philoxène. L'illustre consulaire, dont l'âme était droite, loyale, obtint de connaître la vérité et de s'endormir dans la lumière de la foi.

IX

LES SUPPLICES

Aussitôt après l'incendie, Néron mit à contribution l'Italie et les autres provinces de l'empire pour reconstruire son palais. Il pressura les peuples et les villes, les accabla d'exactions et les réduisit à la misère. Il trouva dans Rome d'habiles architectes, Severus et Celer, dont l'esprit inventif et audacieux répondit à ses désirs. Ces hommes demandèrent à l'art ce que refusait la nature, et se jouèrent des ressources de César. Ils se mirent à l'œuvre avec une promptitude incroyable et des légions d'ouvriers. En quelques mois le mont Palatin, le Cœlius, l'Esquilin, furent déblayés et reçurent les assises des constructions nouvelles du palais impérial; dans son tracé on enferma un espace de deux mille mètres sur

cinq cents environ, c'est-à-dire le sixième de la ville actuelle. On l'appela la *Maison d'or,* à cause de la richesse extraordinaire de ses décors et du luxe merveilleux déployé à l'intérieur. Jamais rien de pareil ne s'était vu dans Rome ni dans l'univers ; et c'était à la suite d'une calamité publique, qui laissait sans asile une multitude de familles, que Néron se bâtissait une telle demeure. En avant du palais on avait creusé un lac ; autour du lac s'élevaient des édifices épars qui semblaient une ville ; ils étaient destinés aux esclaves, aux nombreux affranchis du prince, aux soldats qui veillaient sur sa vie. Entre la façade et le rivage du lac, apparaissait le vestibule immense où César faisait attendre ses clients, c'est-à-dire toutes les nations du monde. Au milieu de ce vestibule se dressait la statue colossale de Néron, haute de quarante mètres, revêtue d'or et d'argent. Plus loin, sur une étendue d'un mille, s'allongeaient des portiques à triple rang de colonnes, aux élégantes proportions architecturales. Dans l'intérieur, tout resplendissait de dorures, de pierres précieuses, de coquilles, de perles ; ce n'étaient que bronzes rares, tapisseries d'un prix exorbitant, curiosités venues de tous les points de l'univers, chefs-d'œuvre des artistes les plus en renom, achetés à grands frais. Les souterrains mêmes furent ornés de peintures par Amulius.

Dans les bains, un robinet amenait l'eau de la mer ; un autre, les eaux sulfureuses d'Albula. Un temple de la Fortune, construit avec une pierre nouvellement découverte, blanche et diaphane, semblait, les portes fermées, s'illuminer d'un jour intérieur.

Mais ce furent particulièrement les salles de festin qui

attirèrent les soins les plus minutieux des constructeurs, et où ils déployèrent tout leur génie. Néron voulut que le faste déjà si grand des triclinium, dans les riches maisons romaines, fût dépassé dans son palais. Les salles qu'il fit bâtir eurent des voûtes lambrissées, qui changeaient à chaque service. Des plafonds d'ivoire laissaient tomber des fleurs sur les convives; des tuyaux d'ivoire, ingénieusement disposés, les inondaient de parfums. D'autres salles, plus belles encore, tournaient sur elles-mêmes jour et nuit, comme le monde.

Mais ces magnificences du palais de Néron s'effaçaient devant des merveilles d'un autre genre. C'étaient, autour de l'édifice, des lacs délicieux, des vignes, des prairies dans lesquelles bondissaient les troupeaux; puis les ténèbres et la solitude des forêts, des vues magnifiques, tous les agréments de la campagne unis au confortable de la ville.

Aussi César, en contemplant cette œuvre gigantesque, fut-il à peu près satisfait. « Voilà donc, dit-il à un repas que lui donnait Tigellinus, que je vais être enfin logé comme un homme. »

Pendant que ces travaux prodigieux se poursuivaient, que le peuple misérable campait encore sur les ruines de la ville, que les provinces s'épuisaient pour satisfaire les caprices du maître, celui-ci et ses favoris ne faisaient trêve à leurs plaisirs. Ils luttaient entre eux de profusion dans les banquets; ils continuaient leur vie désordonnée et leurs coûteuses folies. Comme Tigellinus avait perdu sa maison luxueuse dans l'incendie, et qu'il jugeait son logis actuel indigne de recevoir le prince, il s'avisa d'un moyen original, et qui devait plaire à Néron, il or-

donna de construire sur l'étang d'Agrippa un radeau, que d'autres bâtiments faisaient mouvoir et sur lesquels une tente magnifique fut dressée. Là il fit servir un festin splendide, auquel il convia César et quelques amis. Les navires étaient ornés d'ivoire et d'or. Tigellinus avait rassemblé de tous les points de la terre des oiseaux, du gibier, les poissons les plus rares. Les plus beaux fruits de la Grèce et de l'Italie y figuraient. Il régnait à ce repas une prodigalité, un luxe effroyable. Néron s'y livra à toutes les folies.

Cependant de sombres rumeurs s'élevaient du sein du peuple, qui se plaignait hautement de sa misère. Il commençait à accuser Néron des malheurs publics, à faire remonter jusqu'à lui la responsabilité de l'incendie. On ne se cachait plus pour parler de ces bandes d'agents qui, au jour du désastre, attisaient la flamme, lançaient des torches sur les maisons intactes, et repoussaient ceux qui tentaient d'arrêter les progrès du feu. Cette terrible calamité, ajoutait-on, n'a été infligée à la ville que pour satisfaire les instincts féroces d'un seul homme, pour lui livrer l'emplacement de son palais.

Quoique César, gardé presque à vue par ses courtisans, fût difficile à aborder, quoiqu'on lui dissimulât avec soin ces plaintes inquiétantes, il finit par en être instruit en partie. Plus d'une fois les clameurs de la foule vinrent blesser ses oreilles. Ses ministres purent remarquer qu'il commençait à s'effrayer de la violence des accusations dirigées contre lui. Des paroles lui échappaient de temps en temps, indiquant la résolution de s'exonérer de la responsabilité des faits qui lui étaient imputés. Le soir de la fête donnée par le préfet du prétoire, Néron s'aban-

donna à une expansion complète, au milieu de ce cercle de familiers, d'intimes, dont Hermès faisait partie. Mais les souvenirs de l'incendie lui revenant tout à coup à l'esprit, au milieu des fumées du banquet, son visage s'assombrit, son œil verdâtre étincela, et il se mit à dire : « Le peuple de Rome m'accuse d'avoir mis le feu à la ville.

— Ce sont des bruits absurdes dont on n'eût pas dû vous instruire, César, se hâta de répondre Tigellinus.

— Ces bruits sont graves, reprit Néron, et il est bon que je les connaisse. Le peuple est furieux; son attitude est menaçante. Cependant, Tigellinus, tu sais mieux que personne que je suis innocent. »

Comme le préfet du prétoire se taisait, réfléchissant probablement à ce qu'il avait à faire pour parer le coup, le prince l'interpella de nouveau avec vivacité. « Me crois-tu donc coupable? s'écria-t-il d'un ton de voix effrayant.

— Non, non, mille fois, répondit Tigellinus. Malheur à qui oserait accuser César !

— A la bonne heure. Au reste, tu le sais, je connais les véritables auteurs de l'incendie. Je puis, quand je le voudrai, les livrer aux vengeances du peuple. »

Tigellinus et Hermès frémirent à cette menace, proférée avec une épouvantable assurance; ils n'ignoraient pas que Néron était capable de l'exécuter. Le préfet parvint à détourner adroitement la conversation de ce sujet dangereux. Il craignait l'influence qu'elle pouvait exercer sur les convives; car, parmi eux, plus d'un n'eût pas été fâché de supplanter Tigellinus dans la faveur du prince. Les choses en restèrent là pour le moment.

Mais quand César se fut retiré, ce qui n'eut lieu qu'à une heure avancée de la nuit, Tigellinus erra quelques instants sur le radeau. Tout était rentré dans le silence; il descendit sur le rivage, pénétra dans un bosquet, au fond duquel était un petit pavillon où il entra. Près d'une lampe se tenait assis, le coude appuyé sur une table, un vieillard, dans une attitude méditative. C'était Hermès, l'affranchi du préfet. Tigellinus s'étant avancé sans bruit, l'autre, absorbé dans ses pensées, ne l'entendit pas venir.

« Tu dors, Hermès? » demanda le préfet à demi-voix.

A ces mots, l'affranchi tressaillit, et, relevant brusquement la tête, dirigea ses yeux farouches sur son patron.

« Après la soirée qui vient de s'écouler, répondit-il avec amertume, il me serait difficile de trouver le sommeil. Tigellinus, ne voyez-vous pas que nous sommes l'un et l'autre au bord d'un abîme?

— D'où te viennent ces noires idées? reprit le préfet en s'asseyant.

— N'avez-vous donc pas entendu comme moi les menaces de Néron? n'y attachez-vous aucune importance?

— Au contraire, j'en tiens grand compte; mais je ne m'en effraie pas.

— Avez-vous des promesses d'impunité?

— Pas plus que toi; notre cause est la même.

— Alors ne comprenez-vous pas que Néron, sous l'influence des fumées du vin, a trahi les projets secrets qu'il nourrit dans son âme? Il est résolu à nous imputer la responsabilité de l'incendie, afin de se justifier aux yeux du peuple.

— César a raison de chercher des hommes qui subissent à sa place les effets de la colère publique.

— Vous êtes de l'avis de Néron?

— Il le faut bien; les choses parlent d'elles-mêmes. Si le prince reste sous le coup de l'accusation, il est perdu.

— Ainsi, Tigellinus, conclut l'affranchi avec un accent ironique, vous êtes décidé à payer pour Néron?

— Non certes, telle n'est point ma pensée; mais je dis qu'il faut des victimes.

— Et quelles autres victimes trouverez-vous à dévouer au châtiment, s'écria Hermès, qui s'irritait du calme de son patron, sinon les hommes qui ont ordonné et dirigé l'incendie? Avez-vous oublié qu'à nous deux nous avons tout fait?

— Je n'ai rien oublié, Hermès, je suis loin de vouloir renier mes actes. Ce serait à recommencer que j'agirais encore de même.

— Eh bien! Tigellinus, un danger sérieux, prochain, nous menace; il ne serait pas bon de nous le dissimuler.

— Oui, assurément, je suis de ton avis.

— D'où vient, en ce cas, l'insouciance singulière que je remarque en vous?

— Ce n'est pas de l'insouciance, mais de la sécurité.

— De la sécurité! quoi! quand le péril est imminent, quand César, d'un mot, peut ordonner notre mort!

— Je suis calme, Hermès, parce que j'ai un plan pour conjurer le danger; ce plan ne date pas d'aujourd'hui, je l'ai mûrement étudié.

— Vous ne m'en avez jamais rien dit.

— Non, c'est vrai; mais toi, qui me connais, tu n'aurais pas dû me supposer assez téméraire et assez insensé pour m'embarquer dans une aussi grave affaire sans avoir tout prévu.

— Je sais, Tigellinus, que vous êtes doué d'un esprit fécond en ressources. Reste à savoir si le plan que vous avez conçu est d'une exécution possible, s'il ne donne prise à aucun soupçon.

— L'important est de donner le change au public, et de lui trouver des victimes que César accepte.

— En effet, tout est là : notre salut, notre pleine justification.

— Or, tu vas juger toi-même de mon projet; je ne doute pas, s'il est habilement exécuté, qu'il ne satisfasse les goûts de César; il lui fournira les moyens de se gorger de sang, s'il le veut, et de se concilier les sympathies populaires : double résultat qui ne sera pas d'un médiocre prix à ses yeux. »

Hermès, qui se croyait l'égal de Tigellinus quand il s'agissait d'imaginer d'atroces expéditions, le regardait, profondément étonné. « Tu ne me comprends pas? pourtant je dis la vérité, continua le préfet. Les victimes que je livrerai à César, on les comptera par milliers.

— Quelles seront ces victimes?

— Tu ne devines pas?

— Non, en vérité.

— Ces victimes, qui paieront à notre place, qui subiront le châtiment des incendiaires, ce sont les chrétiens.

— Les chrétiens? répéta Hermès stupéfait.

— Oui, eux-mêmes.

— Mais chacun sait qu'ils n'ont pris aucune part au désastre.

— Qu'importe ? n'avons-nous pas sous la main les délateurs ? Veturius et sa bande, que tu as si bien organisée, ne seront-ils pas nos utiles auxiliaires? Crois-tu que le peuple prenne le parti des chrétiens, comme il a fait pour les esclaves de Pedanius Secundus?

— Non, certainement, ils sont détestés des grands; nous remuerons contre eux les haines de la plèbe, qui ne raisonne pas, et qui accueille la première accusation venue.

— Tu me comprends donc enfin ? reprit Tigellinus avec un sourire de triomphe, et tu vois que le plan est bon, infaillible même.

— Il peut réussir, je n'en disconviens pas; mais que dira Néron ?

— César sera heureux que l'orage éclate sur les chrétiens. Je sais qu'il n'aime que lui-même, et se soucie peu de ceux qui paraissent ses meilleurs amis; mais il a intérêt à nous ménager; il n'ignore pas que nous disposons de nombreux agents qui, au cas où il s'attaquerait à nous, pourraient lui causer de graves embarras. Et puis, il abhorre les chrétiens; il ne cherche qu'un prétexte pour essayer d'en purger Rome et le monde. L'accusation que nous allons porter devant lui aura trois conséquences également agréables à Néron : elle imposera silence au peuple, elle anéantira les disciples du Christ, elle satisfera les goûts sanguinaires du prince.

— Décidément, Tigellinus, vous êtes plus fort que moi, avoua l'affranchi; votre plan est admirable; sa conception est frappée au coin du génie.

— Je suis bien aise d'avoir ton assentiment ; il me confirme dans mes convictions.

— Je dois dire, repartit Hermès, que, sans m'en douter, j'ai travaillé à la réalisation du projet que vous venez d'exposer. Par mes ordres, Veturius, un de mes affidés, continue ses relations avec les chrétiens. Je voulais me servir de lui pour perdre leurs chefs ; cet homme nous sera très-utile pour livrer les victimes.

— Tout concourt au succès de notre entreprise. Mais le temps presse ; il faut que dès demain nous commencions notre œuvre, et que nous prenions des mesures pour que les principaux d'entre les chrétiens ne nous échappent pas.

— Veturius nous mettra facilement sur la piste. Il en est peu qui pourront se soustraire à ses agents.

— C'est très-bien. Donnez-lui rendez-vous pour demain soir dans ma maison ; il faut absolument que je le voie.

— Veturius, il est bon que vous le sachiez, est avide d'argent.

— Je l'achèterai ; il sera riche, il partagera le revenu des confiscations. »

Les deux scélérats se séparèrent après avoir concerté ce plan infâme qui faisait retomber leurs crimes sur des innocents. Tigellinus regagna la maison qu'il habitait provisoirement, près du camp des prétoriens, tandis qu'Hermès demeura seul dans le pavillon. Au point du jour, qui ne tarda guère à paraître, l'affranchi sortit pour aller à la recherche de Veturius. L'ayant rencontré dans une taverne où il avait passé la nuit, il le prit à part, et lui demanda de se trouver, le soir, chez Tigellinus.

« Vous pouvez compter sur moi, répondit-il.

— Sois exact, reprit Hermès, il y a de l'argent à gagner. »

Le parasite avait à peu près dissipé les richesses volées pendant l'incendie ; la misère commençait à frapper de nouveau à sa porte. Aussi les paroles de l'affranchi lui allèrent à l'âme ; il devina qu'une bonne affaire se présentait, et il arriva ponctuellement à l'heure fixée chez le préfet du prétoire. Le souper était prêt ; mais, à la grande surprise, au grand désappointement du client, la table de Tigellinus était sobrement servie. Le repas fut court, les vins y furent ménagés au point que Veturius se demanda si l'opulent favori n'avait pas subi quelque revers de fortune, ou épuisé, comme lui, ses dernières ressources. Tigellinus, qui s'aperçut peut-être de ce qui se passait dans l'esprit du parasite, lui dit en souriant : « Veturius, nous avons à traiter ce soir des affaires très-graves. Tu le vois, les esclaves ont disparu, nous sommes seuls ; j'ai voulu que tous les trois, toi, Hermès et moi, nous eussions la tête libre. »

Le client ne répondit pas ; il était sorti de table sur sa faim, et il lui en restait quelque mauvaise humeur. Il attendit que le patron lui adressât une question directe. Ce ne fut pas long.

« Tu fréquentes les chrétiens, m'a-t-on dit? interrogea Tigellinus.

— Je vais quelquefois à leurs assemblées, » répliqua Veturius avec embarras.

Tigellinus se hâta de le mettre à l'aise. « Je sais, reprit-il, que tu n'as fait en cela que suivre les bons conseils d'Hermès. Ce n'est pas un citoyen romain comme toi qui se laisserait prendre aux fables de ces étrangers. »

Le parasite se rengorgea, et fit un geste pour témoigner que le préfet avait une juste idée de son caractère.

« Tu connais leurs chefs? continua Tigellinus.

— Je connais leurs deux principaux docteurs : Pierre, Paul, et plusieurs autres.

— Eh bien ! je te dirai en confidence que les chrétiens sont devenus suspects à César; dans peu de jours il donnera, je crois, l'ordre d'arrêter les plus marquants. Or tes services pourront nous être utiles pour découvrir ceux qu'il faut saisir.

— Hum ! fit Veturius, ce sera peut-être un peu périlleux.

— Ne t'ai-je pas dit que tout se ferait par les ordres de Néron ?

— C'est différent, répondit le parasite d'un air rêveur.

— Ce n'est pas tout, reprit Tigellinus : toute peine mérite salaire; nous te réservons une part honnête dans les biens confisqués. Cent mille sesterces te sont assurés si tu nous sers bien.

— Oh ! alors, je ferai ce que vous prescrivez, noble Tigellinus, s'écria le parasite électrisé.

— D'ailleurs, Veturius, insista le préfet, tu es intéressé aux mesures qui doivent être prises contre les chrétiens.

— Comment l'entendez-vous?

— Les chrétiens vont être accusés d'être les auteurs de l'incendie de Rome.

— Que m'importent les motifs, les griefs allégués contre eux? Du moment que vous ordonnez, je suis prêt à obéir.

— Laisse-moi achever; tu n'as pas saisi ma pensée.

Le peuple murmure contre les incendiaires; il faut des victimes. A défaut des vrais coupables, on inculpera les chrétiens : ils paieront pour toi, Veturius. »

Cette fois, le client comprit, et ne réclama pas de nouvelles explications.

« Dès que les ordres seront donnés, poursuivit Tigellinus, tu te rendras, accompagné de soldats, à la demeure de Pierre et de Paul.

— Pierre, interrompit le parasite, est absent depuis plusieurs mois; Paul vient lui-même de quitter Rome.

— Où sont-ils donc? demandèrent à la fois Tigellinus et Hermès, vivement contrariés.

— Ils parcourent l'Italie pour y propager la religion qu'ils prêchent.

— Quoi qu'il en soit, dit Tigellinus, il faut que Pudens, sa femme Claudia, sa fille Aurelia et le vieux Philoxène soient arrêtés avec leurs esclaves.

— Et Marcus Plautius, qu'en ferez-vous?

— Un centurion s'emparera de lui et de sa mère. De plus, Veturius, tu devras dénoncer à César tous les chrétiens que tu connais. »

Le parasite promit de s'acquitter fidèlement de son infâme office de délateur. Tout étant arrêté, Veturius reçut l'ordre de revenir le jour suivant, dès le matin, pour s'entendre avec Hermès.

Au moment où le préfet s'entretenait avec le client, le supplice des chrétiens était décidé. Tigellinus, conformément au plan qu'il avait expliqué la veille à son affranchi, s'était rendu auprès de Néron dans la journée, et il lui avait communiqué ses projets. César goûta fort l'idée de rejeter sur les chrétiens, hommes détestés du grand

nombre, l'odieux de l'incendie. Il approuva donc pleinement les combinaisons de son ministre, et lui permit de les mettre à exécution. Nous savons que Tigellinus n'y avait apporté aucun retard.

A l'heure indiquée, le lendemain, Veturius retourna chez le préfet du prétoire : des soldats furent mis à sa disposition, et il partit avec eux pour la région du mont Cœlius. Muni des instructions de Tigellinus, et de connivence avec un esclave de Pudens qui trahissait son maître, il pénétra sans peine dans la maison de l'illustre sénateur. Il arrêta Pudens, sa femme, sa fille, Philoxène et tous leurs esclaves.

Un peu avant que le misérable parasite se présentât chez Pudens pour y accomplir son infâme mission, Servilius Tuscus entra chez Marcus Plautius, et demanda à lui parler sur-le-champ. Le jeune prêtre n'y était pas; il venait de se rendre chez Pudens. Servilius supplia qu'on l'avertît immédiatement, disant que les minutes étaient précieuses.

« Il faut que je lui parle, déclarait-il : dans une heure il sera trop tard. »

Pomponia Græcina, informée des instances du patricien, ordonna d'accéder à ses vœux. Un affranchi courut donc chez Pudens, et ramena Marcus. Au moment même où il arrivait dans sa maison, les soldats du prétoire, conduits par Veturius, envahissaient la demeure de Pudens, où ils n'eussent assurément pas épargné Marcus.

« Marcus, lui dit Servilius sans préambule, car le temps pressait, je viens vous prévenir que César a ordonné de vous arrêter.

— Pour quel motif? interrogea le prêtre avec calme.

— Les chrétiens sont accusés d'avoir incendié la ville ; l'empereur a ordonné de s'assurer de leurs chefs, pour répondre devant lui de ce crime.

— Nous, grand Dieu ! s'écria Marcus, nous des incendiaires! vous n'y pensez pas.

— Je parle sérieusement. Dans quelques instants peut-être les soldats seront ici; ils vous prendront, vous et votre mère. »

Marcus pâlit au nom de sa mère, et à la pensée que la noble matrone était menacée.

« Je suis venu, se hâta d'ajouter Servilius, non-seulement pour vous prévenir du péril, mais encore pour vous offrir un asile sûr. Je possède, vous le savez, une villa dans le voisinage de Rome : personne ne vous y cherchera. »

Comme le jeune patricien achevait ces paroles, Pomponia Græcina entra. Un esclave venait de lui apprendre qu'on avait vu des soldats chez Aurelius Pudens. Mise au courant de ce qui se passait, l'illustre matrone n'hésita pas; elle se confia, avec son fils, à Servilius, qui se chargea de les guider l'un et l'autre, par des rues détournées, à sa maison de ville, où il les engagea à rester jusqu'à la nuit. Pour lui, afin d'écarter les soupçons, comme aussi pour être à même de connaître les événements, il se rendit au palais impérial. Néron était rayonnant de joie ; il avait auprès de lui Tigellinus, Hermès et plusieurs autres familiers qui applaudissaient aux mesures prises contre les chrétiens. Servilius passa une partie de la journée avec le prince, écoutant avec tristesse tout ce qui se disait. Le soir, quand il se retira, un nombre considérable de chrétiens avaient déjà été arrêtés. César fit publier

dans la ville qu'ils avaient été saisis pour crime d'incendie, et il déclara à ses courtisans qu'un châtiment mémorable donnerait satisfaction au peuple.

Aurelius Pudens, sa femme et sa fille avaient d'abord été conduits à la prison; mais l'encombrement était tel, qu'on les ramena dans leur demeure, où ils restèrent sous la garde des soldats. A la tombée de la nuit, Néron envoya à l'illustre sénateur l'ordre de mourir. Pudens sourit à cette injonction impériale, et il répondit au centurion chargé de la lui notifier : « César peut me tuer; mais il n'a pas le droit de me forcer à désobéir à Dieu.

— Que voulez-vous dire? Je ne vous comprends pas, dit l'officier.

— Le Dieu que j'adore me défend d'attenter à mes jours.

— Vous refusez de mourir alors?

— Non; la cause pour laquelle je suis condamné, car l'incendie n'est qu'un prétexte, est trop belle pour que je ne me réjouisse pas d'être victime; mais je ne dois point exécuter la sentence. »

Le centurion, voyant la résolution de Pudens, lui perça la gorge de son épée. Claudia et la jeune vierge Aurelia, instruites presque aussitôt de la mort de l'illustre patricien, accoururent auprès du cadavre, qu'elles arrosèrent de leurs larmes; mais elles se consolèrent en se rappelant la vie sainte de celui qu'elles pleuraient, et en pensant que le Christ venait de le couronner. Quant à elles, Néron les relégua dans une île de Toscane, où elles vécurent jusqu'au règne de Domitien, heureuses de souffrir pour Jésus-Christ, et aspirant à l'heure fortunée qui leur ouvrirait les portes des cieux.

Philoxène, renfermé avec les esclaves chrétiens de Pudens, car on avait relâché les autres, et avec un grand nombre de fidèles, les exhortait à mourir courageusement pour la foi. L'incendie de Rome n'était qu'un prétexte ; la religion était au fond le seul motif pour lequel on les persécutait. Cela est si vrai, qu'on les convia, de la part de César, à l'apostasie, en leur promettant leur grâce. Quelques-uns seulement renièrent Jésus-Christ; l'immense majorité persévéra généreusement dans la confession de la vérité.

Deux jours après l'arrestation des chrétiens de la maison de Pudens, le peuple fut convoqué au cirque pour y assister à un grand spectacle, celui du supplice des fidèles. Il y accourut en foule, avide de respirer l'odeur du sang, de s'y repaître de la vue des souffrances des victimes, et de contempler comment elles se comporteraient devant la mort. Le soleil brillait à peine au-dessus de l'horizon, que déjà les immenses gradins étaient occupés. Des croix se dressaient aux abords de l'arène; dix gibets, au centre même du cirque, attendaient les plus marquants d'entre les chrétiens qui n'étaient pas citoyens romains. Néron arriva en grande pompe pour prendre sa part des horribles joies de cette journée. Il se plaça, comme de coutume, au pulvinar impérial, au milieu de ses affranchis et de ses familiers. Quand le signal eut été donné, on amena dans l'arène Philoxène et neuf autres chrétiens, prêtres comme lui et consacrés par les mains des apôtres. Le vieillard, quoique brisé par la flagellation qu'il avait subie, parut le front rayonnant d'une joie inexprimable. Ses yeux, levés vers le ciel, semblaient y chercher d'avance la couronne et la palme promises à ceux qui ren-

dent le témoignage du sang. De temps en temps ses lèvres s'entr'ouvraient pour prier ou pour ranimer le courage de ses compagnons. Le peuple salua les martyrs de ses imprécations, les accusant, sur la foi des émissaires de Néron, de l'incendie de Rome; mais ces clameurs forcenées furent impuissantes à altérer la sérénité des victimes. On les attacha à la croix; et quand les spectateurs se furent rassasiés de les voir souffrir, on leur brisa les membres, et ils expirèrent sans un cri, sans une plainte, le calme sur le front, les yeux fixés au ciel. Néron et ses infâmes ministres écumaient de rage de n'avoir pu arracher même un murmure à ces héroïques athlètes. Il ordonna d'en amener d'autres pour un spectacle d'un autre genre. Le premier nombre fut doublé, et vingt chrétiens parurent dans le cirque. Au commandement de César, qui semblait présider les bourreaux, on les revêtit de peaux de bêtes, puis on lâcha sur eux des chiens affamés que des valets excitaient. Le peuple cruel applaudit longtemps à cette exécrable invention. Le supplice fut lent et affreux. Durant trois heures, la plupart des martyrs se virent déchirés par les animaux auxquels on les avait livrés, et en butte aux atroces plaisanteries de la foule. Quelques-uns survivant encore, le carnifex fut appelé qui les acheva.

Ce n'était pas tout. Néron tenait en réserve un troisième acte à ce drame impie. Ses vastes jardins étaient contigus au cirque; il y convia le peuple pour le soir, en lui annonçant à l'entrée de la nuit une illumination splendide. Le long des larges allées le tyran fit déposer trois cents pieux équisés par le haut. Le soir venu, on y attacha trois cents chrétiens, de manière à ce que les pieux leur

perçassent la gorge; puis on les revêtit de poix et de matières combustibles. A la tombée de la nuit on mit le feu à ces torches d'un nouveau genre, qui se consumèrent lentement, servant de flambeaux nocturnes. Alors Néron, l'ordonnateur de ces fêtes abominables, célébra, en habit de cocher, les jeux du cirque dans ses jardins. Entouré de la plus vile populace, semblable au génie des enfers, il conduisit lui-même un char à la lueur des flammes qui dévoraient de saintes victimes. Ces spectacles diaboliques, qui se répétèrent plusieurs jours, émurent à la fin la partie la moins corrompue du peuple. Une infinité de chrétiens avaient péri déjà, et d'autres encore, en grand nombre, étaient promis à une mort barbare. Des voix s'élevèrent, disant que cette multitude de malheureux était immolée beaucoup moins à l'utilité publique qu'aux sauvages divertissements d'un seul homme. En outre, nous l'avons dit, il y avait des chrétiens dans toutes les classes de la société, de sorte que les familles s'effrayèrent à la vue des arrestations continuelles, craignant chacune pour leurs membres le soupçon ou la découverte de la vérité.

X

LE FAMILIER DE NÉRON

Servilius Tuscus n'assistait pas aux cruelles fêtes que nous venons de raconter. Le jeune patricien n'avait plus le cœur à ces barbares et sanglants spectacles qui naguère

encore faisaient ses délices. Son âme était préoccupée de pensées bien différentes ; une transformation radicale s'y accomplissait. Dans la nuit qui suivit l'ordre d'arrestation décerné contre Marcus Plautius et Pomponia Græcina, Servilius, qui avait retiré dans sa demeure de Rome la mère et le fils, les envoya, sous l'escorte sûre d'un affranchi fidèle, hors de la ville. Il possédait, à une faible distance de Rome, dans une situation charmante, une délicieuse villa enchâssée au milieu de frais ombrages. Ce fut là que les proscrits trouvèrent un refuge, et que le généreux patricien les mit à l'abri des persécutions de César. La solitude du lieu convenait à ces âmes vertueuses et amies de la retraite. Elles pouvaient y attendre en toute sécurité que l'orage terrible qui sévissait sur les fidèles fût calmé.

Nous n'essaierons pas de décrire la fureur de Tigellinus et d'Hermès en apprenant que Marcus et sa mère s'étaient soustraits à leurs mauvais desseins. Le préfet du prétoire ordonna de nombreuses recherches dans Rome et jusque dans les environs de la ville ; mais ce fut en vain : on ne découvrit aucune trace des fugitifs, rien qui indiquât la direction qu'ils avaient prise. Veturius, qui avait parfaitement rempli son odieux office de délateur et de satellite, reçut la somme promise. Il ne regretta qu'une chose : de n'avoir point compris dans ses dénonciations sa femme, Coralia, devenue fervente chrétienne. Il ne souffrait qu'avec impatience les observations qu'elle lui adressait, et il jura qu'à la première occasion il la livrerait lui-même aux bourreaux. Plus que jamais il hanta les tavernes mal famées voisines du pont Sublicius, et il y engloutit en peu de temps les sommes qu'il avait si misérablement gagnées.

Servilius Tuscus, pour écarter les soupçons et assurer davantage, s'il était possible, la sécurité de ses nobles hôtes, reparut à la cour de Néron après les sanglantes tragédies du cirque et des jardins de César. Mais ce n'était pas le même homme; ses amis ne reconnaissaient plus en lui ce joyeux épicurien qui menait la vie si légèrement, et qui marchait en chantant, la tête couronnée de roses toujours fraîches, dans le chemin du plaisir. Le récit des horreurs commises contre les chrétiens, qu'il savait innocents, les débauches des courtisans, les orgies impériales lui inspiraient un dégoût qu'il ne parvenait pas toujours à dissimuler autant qu'il eût été prudent de le faire. Plus d'une fois il manifesta tout haut ses sentiments. Il restait rarement jusqu'au bout à ces soupers que nous avons décrits, et dont l'histoire a enregistré les hontes, les infamies, en les flétrissant de son inexorable burin; il savait trouver des prétextes pour s'absenter. Ces étranges allures, la gravité de son maintien, la réserve de ses paroles, en révélant ses sentiments nouveaux, excitèrent la défiance. Hermès le faisait épier sans cesse; quand il crut être sur la voie de la vérité, il communiqua à Tigellinus ses soupçons sur les relations du jeune patricien avec les chrétiens. L'affranchi savait parfaitement qu'un bon nombre de fidèles avaient échappé à la persécution. Un coup terrible sans doute avait été porté à l'Église du Christ; mais ses premiers chefs survivaient. Leur parole puissante ne tarderait pas à réparer les désastres causés par les assauts de l'enfer. Tigellinus, convaincu que Servilius désapprouvait les rigueurs exercées contre les chrétiens, résolut d'aborder la question avec le jeune patricien. Un jour donc, il se présenta chez lui à l'improviste. L'esclave introducteur

à qui il s'adressa parut embarrassé. Le préfet du prétoire demanda à voir Servilius.

« Il est absent, répondit l'esclave.

— Où est-il? »

L'esclave hésita; et comme Tigellinus le pressait, s'irritait, il dit enfin :

« Mon maître est à sa villa. »

Tigellinus, sans autre observation, s'y rendit en toute hâte. Il faillit, en arrivant, surprendre Servilius avec les nobles hôtes à qui il avait offert un refuge contre la haine de Néron. Heureusement un affranchi chrétien eut le temps de prévenir son maître. Marcus et sa mère se retirèrent aussitôt dans les appartements qu'ils occupaient.

Tigellinus entra. Son regard curieux, pénétrant, parcourut les jardins, les allées ombreuses, les alentours de la villa. Il avait remarqué dès l'abord un certain mystère, il avait saisi des chuchotements, des mots prononcés à demi-voix. Tout cela le surprenait, lui donnait à réfléchir. Toutefois il ne put se rendre compte de ce qui se passait dans l'habitation. Servilius, averti que le préfet du prétoire venait le visiter, accourut après s'être assuré que Marcus Plautius et Pomponia Græcina étaient en sûreté. Il accueillit Tigellinus avec une exquise politesse; et celui-ci lui dit, après l'échange des compliments d'usage :

« Maintenant, cher Servilius, il faut courir hors de Rome pour avoir le plaisir de vous rencontrer. En vérité n'est-ce point sans peine que l'on peut pénétrer jusqu'à vous.

— Je suis fâché, Tigellinus, que vous vous soyez donné la peine de venir, quoique votre visite m'honore

singulièrement. Si j'avais su que vous désiriez me voir, j'aurais tout quitté pour vous épargner un dérangement.

— Vous êtes le plus aimable des hommes, Servilius, reprit le préfet. Il m'est agréable de venir vous voir, même ici, croyez-le.

— Il ne m'est pas moins agréable de vous recevoir dans ma modeste villa.

— Comment donc? Rien n'est plus gracieux que cette habitation. Quelle fraîcheur! quels délicieux ombrages! Je comprends, Servilius, que vous abandonniez la ville pour cette oasis.

— Vous appréciez mon habitation avec infiniment trop d'indulgence.

— Non, en vérité; mais je suis venu chez vous, Servilius, à cause de la grande amitié que je vous porte, pour vous instruire de certains bruits qu'on se plaît à semer sur votre compte.

— On m'aura sans doute calomnié, répondit Servilius en rougissant légèrement; c'est un honneur dont jouissent, au temps où nous vivons, nombre de personnages qui valent mieux que moi.

— J'espère avec vous, reprit Tigellinus, que ces rumeurs n'ont aucun fondement. Cependant je dois vous avouer que si vous étiez dénoncé à César, vous seriez peut-être en danger de perdre sa faveur.

— Je tiens assurément à l'amitié de César; mais je ne puis m'alarmer de ce que vous me dites, car je ne crois pas avoir démérité auprès du prince.

— Non, si vous n'avez aucune relation avec ses ennemis, répondit Tigellinus en dardant sur le jeune patricien son regard venimeux.

— Est-ce donc qu'on m'accuserait d'ourdir des complots contre les jours de Néron ?

— Non, pas précisément ; mais on prétend que vous avez des intelligences avec des hommes qui sont l'objet de la haine publique.

— De qui voulez-vous parler, Tigellinus? Expliquez-vous clairement.

— Vous devez me comprendre : il s'agit des chrétiens, ou plutôt des incendiaires qui ont fait de Rome un monceau de ruines.

— Les chrétiens, répliqua Servilius avec dignité, sont innocents du crime qu'on leur impute méchamment. Leur vie tout entière, leurs mœurs, leurs doctrines protestent contre la pensée même d'un pareil forfait. Ceux qui les connaissent leur rendront invariablement ce témoignage, s'ils sont de bonne foi. Tigellinus, s'il y a eu des incendiaires, c'est ailleurs que parmi les chrétiens qu'il faut les chercher.

— Alors, lui dit le préfet avec hauteur, vous incriminez la sentence de César qui les a condamnés?

— Je ne me prononce pas sur les actes du prince. Il ne m'appartient ni de les approuver ni de les censurer; je vous dis seulement quelle est mon opinion sur les chrétiens.

— Je ne le vois que trop, Servilius, vous avez été séduit par les sectateurs du Christ, ou vous êtes sur le point de l'être.

— Eh quoi! s'écria le jeune patricien, ne peut-on défendre des hommes inoffensifs sans être aussitôt accusé de partager leurs croyances? Non, Tigellinus, je ne suis pas chrétien, je puis l'affirmer hardiment.

— A la bonne heure ; nous pouvons être amis encore, repartit le préfet.

— Mais, ajouta Servilius, sachez-le bien, si j'étais convaincu de la vérité de la doctrine que prêchent les chrétiens, je n'hésiterais pas un instant à la professer, dût-il m'en coûter la fortune et même la vie. »

Tigellinus fronça le sourcil à cette énergique protestation, qu'il ne jugea pas à propos de relever. Sachant à peu près tout ce qu'il lui importait de connaître, il prit congé de Servilius, en lui recommandant la prudence. Le jeune patricien comprit que désormais il avait un ennemi mortel dans le préfet du prétoire, qui saisirait la première occasion pour le perdre ; Servilius avait dit vrai cependant, il n'était pas chrétien. Il avait de fréquents entretiens avec Marcus Plautius, dont il goûtait les paroles et les enseignements. De jour en jour il inclinait davantage vers le christianisme, et le moment paraissait proche où il inscrirait son nom sur la liste des enfants du Christ. Il avait généreusement renoncé à la plupart de ses funestes amis, à ses habitudes fastueuses, à sa vie débauchée ; il s'efforçait d'améliorer ses mœurs, de pratiquer les vertus sublimes qu'il voyait fleurir dans les âmes chrétiennes. Servilius, même avant d'être entré dans le divin bercail, en avait adopté les saintes habitudes. D'ailleurs des prières ardentes et continuelles s'élevaient pour lui au pied du trône de grâce et de miséricorde ; il avait recueilli à son foyer hospitalier les chefs errants et dispersés de l'Église, et ceux-ci lui rendaient en vœux, en supplications puissantes sur le cœur de Dieu, ce qu'il faisait pour eux. Marcus offrait dans sa maison les divins mystères ; les assemblées chrétiennes s'y tenaient sous la

présidence de Linus, à qui Pierre avait confié pendant son absence le soin de l'Église romaine. Linus, âgé déjà, mais d'une vigueur peu commune, qui lui promettait encore de longues années, était né à Volaterra, en Étrurie, d'une ancienne famille, et avait embrassé la foi dès les premières années du séjour de Simon Pierre à Rome. Revêtu du caractère épiscopal, il était vénéré de tous par ses vertus, son courage, sa sagesse. Le pontife suprême éprouvait pour lui une tendresse singulière et presque fraternelle ; il se reposait souvent sur lui des soins les plus difficiles du ministère apostolique. Linus partageait avec un autre personnage de sainte renommée et de haute intelligence la confiance du vicaire de Jésus-Christ; Cletus, né dans la région du mont Esquilin (1), était plus jeune que Linus; lui aussi était chrétien depuis longtemps, et l'un des évêques qui aidaient le pontife dans le gouvernement de l'Église : il avait trouvé un asile chez Servilius. Ces deux ministres du Christ devaient un jour successivement recueillir l'héritage de Simon Pierre : ils étaient destinés à ceindre la tiare du souverain pontificat. Dans une pareille société, Servilius détesta de plus en plus la vie qu'il avait menée jusque-là; il n'envisageait qu'avec douleur la perspective de reparaître à la cour de Néron, ou aux fêtes qu'on y célébrait; il ne pouvait plus y porter qu'un cœur désenchanté, rempli d'autres aspirations que celles des joies mondaines. Cependant il n'osait pas affronter une rupture; il savait que ce serait la mort, et il ne se sentait pas encore assez de fermeté pour s'y

(1) Bréviaire romain. — Le mont Esquilin donnait son nom à la cinquième région augustale.

exposer; il se reprochait amèrement de n'être pas encore, sur ce point, à la hauteur de la vie stoïque des Musonius Rufus et des Rubellius Plautius, qui avaient généreusement souffert l'exil ou la mort plutôt que de forfaire à leurs principes. L'impossibilité où Servilius se croyait de renoncer à la faveur du prince, à l'amitié de ses familiers, aux invitations du palais impérial, fut bientôt l'unique cause qui le retint dans le paganisme; mais elle agissait fortement en son âme, et les chrétiens ses amis, Marcus en particulier, Linus, Cletus, s'affligeaient des hésitations et de la faiblesse du jeune patricien, à qui ils étaient liés par une affection sincère.

Quelques semaines après l'entretien de Tigellinus, un affranchi de Néron, envoyé par son maître, vint inviter Servilius à l'inauguration de la Maison d'Or. Celui-ci, sachant de quel genre seraient les fêtes auxquelles on le conviait, éprouva un cruel embarras. Placé entre sa conscience et les ménagements qu'il se jugeait obligé de garder, il ne pouvait se décider à rien. Dans cette perplexité, il alla trouver Marcus.

« Ami, lui dit-il avec tristesse, vous me voyez bien en peine : César s'installe solennellement demain dans son nouveau palais; un splendide banquet y sera préparé, auquel il m'invite par un de ses affranchis, qui attend ma réponse.

— Que pensez-vous faire? interrogea le jeune prêtre avec anxiété.

— Je ne vois pas, reprit Servilius, qu'il me reste d'autre parti que l'obéissance : il y va de ma vie. Il y va de bien plus, il y va de la vôtre à vous tous; mes amis, et, si j'ose le dire, mes frères. Si je refuse, Néron se

croira méprisé; je confirmerai les soupçons qui se produisent déjà contre moi. Le prince saura bien trouver un délateur qui m'accuse de conspiration, et alors que deviendrez-vous?

— Ne craignez rien pour nous, cher Servilius, répliqua Marcus avec une douce gravité; nous sommes entre les mains de Dieu, qui disposera de nous selon sa volonté sainte. Soyez sûr qu'il ne tombera pas un cheveu de notre tête sans sa permission. D'ailleurs quelle destinée plus glorieuse que d'obtenir la couronne des martyrs, celle qui maintenant ceint le front de Pudens, de Philoxène, et de tant d'autres frères chéris, tombés héroïquement dans les supplices ! »

Servilius regardait, étonné, ému, le jeune prêtre qui parlait avec un inexprimable enthousiasme. Marcus continua :

« Ami, songez à votre âme, aux dangers que vous lui ferez courir en vous rendant à la cour de César.

— Hélas ! répondit en gémissant le jeune patricien, je ne me sens pas la force de refuser, ni de courir les terribles chances de la disgrâce impériale. Priez pour moi, recommandez-moi au souvenir des fidèles, à celui de Linus surtout. »

Marcus garda le silence, tout en fixant sur le jeune patricien un regard chargé de douleur et de compassion. Servilius semblait attendre une réponse; une lutte violente était engagée dans son âme. Peut-être allait-il se rendre aux exhortations du prêtre, quand un esclave l'avertit que l'affranchi de César demandait à repartir; il s'arracha, pour ainsi dire, des mains de Marcus, et promit de se rendre à l'invitation du prince. En effet, le lende-

main soir il se présentait au palais, où Néron l'accueillit avec une joie feinte.

« Quoi ! Servilius, lui dit-il, tu voulais donc nous quitter? Nous ne nous y serions pas résignés; nous prétendons que tu sois des nôtres malgré toi. Nos plaisirs eussent été incomplets aujourd'hui, si tu nous avais manqué. »

Servilius, quoique sachant la perfidie de César, ses caprices cruels, le peu de cas qu'il faisait de ses meilleurs amis, ne put s'empêcher d'être touché de cette apparente bienveillance. Il remercia le prince, l'assurant que ses sentiments et son dévouement n'avaient subi aucune altération. Tigellinus, qui l'observait du coin de l'œil, échangeait, en souriant malignement, quelques observations avec Hermès et plusieurs autres familiers. Le festin eut lieu dans l'immense triclinium de la Maison d'Or. Il faudrait de longues descriptions, qui n'entrent pas dans le cadre de ce récit, pour donner une idée de la salle et du banquet. Jamais pareil luxe n'avait encore été déployé à Rome, où cependant l'occupation des riches Romains dégénérés était le culte de la table. Le repas se passa, comme d'habitude, dans la même licence, la même intempérance. Servilius voulut s'étourdir et bannir les graves pensées qui l'obsédaient; il y réussit un instant : la fumée des mets, des vins, le pétillement désordonné de la conversation, lui montèrent au cerveau, et y produisirent une ivresse passagère. Néron et Tigellinus ne le quittaient pas des yeux. En le voyant s'abandonner enfin à la folle gaieté qui animait les convives, ils espérèrent qu'il reprendrait ses anciennes habitudes.

Une heure avant que le banquet impérial commençât,

Hermès avait eu un sérieux entretien avec Veturius, dans la maison même du préfet du prétoire.

« Tu as bien joué ton rôle jusqu'ici, Veturius, lui dit-il, et j'ose croire que tu n'as pas lieu de t'en repentir.

— Non certes, répondit le parasite. Je n'ai qu'à me louer de vos bontés pour moi, et de celles de notre commun patron, Tigellinus.

— J'ai encore un service à réclamer de toi, Veturius, reprit l'affranchi.

— Vous savez, Hermès, répliqua le client, que je suis toujours à votre disposition. Aussi bien, je me plais partout et à toutes les œuvres, excepté dans ma famille.

— N'es-tu pas heureux avec Coralia?

— Je ne l'ai jamais été, à vrai dire. Mais depuis qu'elle est chrétienne et qu'elle a endoctriné mes enfants, la vie en commun n'est plus tenable. Imaginez-vous que Coralia a l'absurdité de trouver répréhensible que je fasse l'office de délateur; elle n'approuve pas que je vende les gens qui m'ont fait du bien ou reçu dans leur intimité, même quand cela me rapporte beaucoup d'argent.

— Je te plains, Veturius, répondit Hermès avec un sourire ironique. Je comprends que tu es une victime de la vie conjugale. Ne connais-tu pas de remède à une semblable situation?

— Le remède, je l'avais entre les mains, il y a quelques mois, lors de la proscription des chrétiens; je l'ai sottement laissé échapper.

— C'est vrai, tu as raison; c'est là une excellente idée, Veturius; il faudra la mettre à exécution à la première occasion, qui, je le prévois, ne tardera guère.

— Est-ce qu'il se prépare de nouveaux incendies? interrogea le client avec une féroce naïveté.

— Non, que je sache : c'est assez d'une fois, par Hercule! Mais laissons cela. Il s'agit seulement pour l'heure d'une petite course à faire.

— Cette nuit?

— Précisément. Avec des gens intelligents comme toi, il suffit de parler à demi-mot. »

Le client se gonfla d'orgueil à ce compliment équivoque, dont l'intention était certainement railleuse.

« Que faudra-t-il faire? demanda-t-il d'un ton résolu.

— Tu connais Servilius Tuscus?

— Si je le connais! par Jupiter, vous le savez bien. Ne vous souvient-il plus qu'un soir notre patron, Tigellinus, m'avait convié à un souper avec ce jeune patricien?

— Eh bien! mon cher, Servilius ne soupe pas avec toi ce soir.

— A qui l'apprenez-vous? répliqua Veturius en soupirant, comme un homme dont l'appétit est vivement aiguisé.

— Mais, en revanche, poursuivit l'affranchi, qui semblait se plaire à dérouter son patient interlocuteur, il soupe avec César et Tigellinus.

— Je le savais.

— Comment? et tu ne le disais pas?

— En venant vous trouver, comme j'avais du temps, je rôdai quelques minutes devant la Maison d'Or : je vis entrer la litière de Servilius.

— Bien. Alors tu vas retourner du côté du palais; tu attendras que Servilius en sorte.

— Je comprends.

— Que comprends-tu? je ne t'ai encore rien dit.

— Mais, que je dois monter la garde devant le palais.

— C'est cela. Tu auras soin qu'au départ, ni Servilius ni ses esclaves ne t'aperçoivent. Tu suivras la litière de loin, jusqu'à la villa du jeune patricien, où il retournera sans nul doute.

— Le trajet est fort long : l'ignorez-vous?

— Tu seras payé en conséquence. Quand tu seras arrivé à la villa de Servilius, tu t'effaceras encore; puis, le maître et les esclaves entrés, tu t'approcheras de la porte et tu la pousseras.

— Elle sera fermée, si c'est durant la nuit.

— Non, l'esclave qui la garde est prévenu, il est acheté, il t'attendra.

— Quand j'aurai pénétré dans la villa, quel rôle y jouerai-je?

— Tu demanderas à l'esclave de la porte de te mettre à même de voir les étrangers qui, j'en suis sûr, habitent la maison de Servilius. Nous n'avons pu avoir à leur sujet de renseignements exacts; et pourtant il importe que nous les connaissions. Nous pensons que ce sont des chrétiens; il s'agit de vérifier nos soupçons.

— Êtes-vous certain que moi-même je pourrai les connaître?

— Tes relations avec les chrétiens t'ont permis de voir la plupart de leurs chefs. Si ce sont ceux que nous croyons, tu les connais. Va donc; et, aussitôt que tu auras rempli ta mission, tu reviendras me trouver. »

Comme Veturius demeurait immobile, Hermès devina

que le parasite était de nouveau dans la gêne; il lui jeta quelques centaines de quadrans, en lui promettant davantage, et il le congédia pour se rendre lui-même au souper de Néron.

La nuit était plus d'à moitié écoulée quand Servilius sortit de la Maison d'Or et reprit le chemin de sa villa. Sa litière se dirigeait lentement à travers les rues de Rome; il faisait sombre. Plusieurs fois les esclaves du patricien, croyant entendre quelque bruit, se retournèrent sans apercevoir personne. Veturius pénétra dans la villa, comme le lui avait dit Hermès. L'esclave de la porte le cacha dans sa cellule. Le jour venu, il le confia à un de ses compagnons, acheté comme lui avec l'or d'Hermès. Il n'y avait pas quatre heures que l'espion, le faux frère était dans la maison de Servilius, qu'il avait découvert le mystère et savait ce que désirait apprendre celui qui l'avait envoyé. Il s'esquiva adroitement de la villa, et retourna à Rome en toute hâte. Lorsqu'il se présenta chez Tigellinus, l'affranchi était absent; on le pria, de la part d'Hermès, de revenir le soir à la tombée de la nuit. Il n'y manqua pas.

« Eh bien? interrogea Hermès, sur le visage de qui l'on eût pu voir se dessiner les passions farouches qui dévoraient son âme.

— J'ai exécuté vos ordres; je me flatte de m'en être acquité avec honneur.

— Nous allons le savoir. Qu'as-tu vu dans la villa de Servilius?

— Servilius Tuscus cache des chrétiens dans sa maison de campagne.

— Quels sont-ils?

— Marcus Plautius et Pomponia Græcina.

— Je m'en doutais. Mais ce n'est pas tout; il y en a d'autres.

— Non, je vous l'affirme. Plusieurs prêtres, à la vérité, m'a-t-on dit, y ont été recueillis jusqu'à ces derniers jours; ils sont partis.

— Il y en a d'autres, te dis-je, répéta Hermès; il est vrai que tu ne peux le savoir, puisqu'ils ne sont arrivés que depuis ton départ. »

Veturius demeura stupéfait. « Comment savez-vous cela? dit-il.

— Ah! répliqua l'affranchi en riant, j'ai d'habiles émissaires qui me servent admirablement. Pierre et Paul, les chefs des chrétiens, sont de retour. En ce moment même ils habitent la villa de Servilius.

— Êtes-vous sûr de cela? demanda encore le parasite.

— Parfaitement sûr. »

En effet, les deux apôtres, avertis de la terrible persécution commencée par Néron, accouraient pour rassurer les fidèles, et réparer les ruines déjà faites à l'Église. En vain les avait-on suppliés de ne point reparaître sitôt à Rome, de conserver leur vie si précieuse aux chrétiens.

« Notre sang, avaient-ils répondu, cimentera l'édifice du Seigneur, si le tyran ordonne notre mort. C'est à nous de donner l'exemple, comme le divin Pasteur. Quand le troupeau est frappé, il convient que ses chefs soient à leur poste. »

En arrivant, les deux apôtres, ayant appris toute l'étendue des désastres de Église, donnèrent des larmes à la mort de leurs amis, à celle de Pudens en particulier, qui avait accueilli le premier dans Rome le vicaire de

Jésus-Christ. Mais en même temps ils se réjouirent de ce que Jésus les avait jugés dignes de souffrir pour son nom. Servilius n'était point à sa villa quand les apôtres s'y présentèrent. Il l'avait quittée, même avant Veturius, pour retourner à la ville. Le souper de Néron, la conversation de ses anciens amis, avaient remué les mauvaises passions de son cœur et laissé en lui de funestes impressions. Désespérant de rompre ses chaînes, il s'était comme enfui de sa villa et retiré dans sa maison de Rome, décidé à voir les chrétiens le moins possible. A peine avait-il mis le pied dans sa demeure patricienne, qu'un esclave vint lui annoncer que des étrangers demandaient l'hospitalité à sa villa.

« Quels sont ces hommes? interrogea-t-il.

— Ce sont deux vieillards vénérables. L'un vous est inconnu; c'est le chef suprême des chrétiens; vous avez vu l'autre deux fois devant le tribunal de César. »

Servilius, à ces paroles, reconnut Pierre et Paul. Malgré ses résolutions, il ne crut pas pouvoir se dispenser d'aller les recevoir. Il partit donc sur-le-champ, agité de sentiments divers, le cœur ému au souvenir des traits de Paul et de l'impression que sa vue lui avait faite au palais de Néron. Il sentait instinctivement que le grand apôtre achèverait la victoire commencée en lui, briserait toutes ses hésitations, et le courberait à genoux devant le Christ. Il cheminait comme un condamné qui dit adieu à la vie présente; il jetait, le jeune patricien, un triste et dernier regard à ses joies frivoles, au luxe de sa demeure, aux biens qu'il possédait en ce monde; il pensait à la faveur de César qu'il lui faudrait sacrifier, à la mort qui l'attendait s'il professait le christianisme. A mesure

qu'il approchait de sa villa, son cœur se serrait davantage. Enfin il franchit le seuil de sa fraîche et délicieuse habitation; et ce fut avec un frémissement indéfinissable qu'il aperçut, sous les ombrages du jardin, deux vieillards augustes, dont l'un seulement lui était connu. Servilius s'inclina profondément devant les apôtres, qui l'accueillirent avec une douce bienveillance et une grâce toute divine, le remerciant de leur avoir ouvert, à eux proscrits, les portes de sa demeure. Bientôt le jeune patricien sentit, au contact de ces grandes âmes, sa tristesse disparaître. Dans la journée, s'étant trouvé seul avec l'Apôtre des nations, il ne put résister aux sentiments qui l'oppressaient; il se jeta à ses genoux, lui ouvrit son cœur, lui fit l'histoire de ses luttes, et il lui dit en terminant: « Ministre du Christ, prononcez sur ma destinée, je la remets entre vos mains. »

En parlant ainsi, des larmes abondantes jaillirent des yeux du jeune patricien. Paul pleura avec lui, le serra dans ses bras, et lui répondit: « Vous aussi, mon fils, vous êtes vaincu par la main toute-puissante du Christ, comme je le fus jadis sur le chemin de Damas. Le trait merveilleux de la grâce a touché votre cœur: que Dieu soit béni! Préparez-vous à recevoir le baptême.

— Eh quoi! s'écria Servilius, suis-je digne d'une pareille faveur, moi qui, il y a si peu d'instants, hésitais entre le Christ et le monde?

— Le Seigneur vous appelle, Servilius; soumettez-vous humblement. »

Le jeune homme, hors de lui, le cœur inondé d'une joie qu'il n'avait jamais connue, l'âme élevée au-dessus

des intérêts de la terre, ne put répondre, tant son émotion était grande. Ses larmes coulaient toujours, mêlées à celles de l'Apôtre, dont il couvrait les mains sacrées de baisers ardents. Enfin il se remit, et déclara à Paul qu'il était prêt à faire ce qu'il lui plairait. Trois jours plus tard, le sénateur Servilius Tuscus, dans la salle même qu'il avait accordée aux chrétiens pour les cérémonies de leur culte, recevait des mains de Paul le sacrement qui régénère les âmes et leur ouvre les portes de l'Église, puis immédiatement l'imposition des mains, qui fit descendre en lui l'Esprit de force et de lumière. Marcus Plautius et toute la communauté chrétienne se réjouirent de ce grand événement, de cette conquête qui prenait une âme pour le Christ jusque dans la cour infâme de Néron et parmi ses familiers.

Malgré les craintes des fidèles, les apôtres voulurent rentrer dans Rome. Ils tenaient à être au centre du troupeau, pour fortifier les faibles, activer la propagande de la foi et prêcher eux-mêmes, avec une nouvelle ardeur, l'Évangile de Jésus-Christ. Ils quittèrent donc la villa de Servilius au bout de peu de jours : Paul retourna dans la maison qu'il avait louée lors de son premier séjour à Rome, et Simon Pierre, pour satisfaire aux désirs, aux instances de Servilius, descendit chez lui.

Cependant Hermès avait fait part à Tigellinus de ce qui se passait chez Servilius. « Un peu plus tôt, répondit le préfet du prétoire, c'eût été l'arrêt de mort de Servilius. Mais Néron a démoralisé le supplice ; il a torturé, tué les chrétiens avec un acharnement si sauvage, qu'il serait dangereux en ce moment de poursuivre l'œuvre commencée. Il faut attendre.

— Servilius lui-même va se faire chrétien, objecta l'affranchi.

— Je ne le pense pas, répondit Tigellinus; je l'ai sondé, je l'ai vu, comme toi, au festin de la Maison d'Or; je crois que s'il était séparé des chrétiens qu'il fréquente, l'influence qu'ils ont exercée sur son esprit s'effacerait.

— Peut-être. Mais comment obtenir qu'il se sépare de ceux qu'il a recueillis?

— Il est un moyen bien simple. J'obtiendrai de César une amnistie pour Marcus Plautius, Pomponia Græcina et les autres chrétiens; il rentreront dans leurs demeure, et tout sera dit. »

Hermès comprit l'habileté de ce plan et l'approuva pleinement. Tigellinus le mit effectivement à exécution, et put faire signifier à Marcus et à sa mère qu'ils n'avaient plus rien à craindre et pouvaient rentrer dans Rome, Néron consentant à oublier le passé. Ils quittèrent donc la villa de Servilius peu de temps après les apôtres; mais ils avaient assisté auparavant au baptême du jeune patricien. Les plans de Tigellinus et de son affranchi étaient déjoués. Servilius avait brisé ses chaînes, renoncé à toutes les espérances du siècle pour embrasser la loi de Jésus-Christ. Désormais le jeune patricien, affranchi de toute crainte, revêtu d'une force divine, ne craindra plus de montrer hautement ses véritables sentiments.

XI

LA SUCCESSION APOSTOLIQUE

Environ un an après les événements rapportés dans le chapitre précédent, trois hommes étaient réunis, un soir du mois de juin, dans une salle de la Maison d'Or, voisine de l'immense vestibule destiné à ceux qui attendaient une audience de César. La pièce, ornée avec un luxe inouï, comme tous les appartements du palais impérial, ne contenait qu'une table artistement ouvragée et quelques siéges adossés aux murs richement tapissés. Le pavé était en mosaïque formée de marbres précieux. Les trois personnages qui occupaient la salle, assis dans le fond, paraissaient absorbés dans un entretien des plus sérieux et des plus importants. Les deux plus âgés, dont l'attitude indiquait la supériorité de situation, laissaient apparaître sur leurs visages farouches l'exaspération, la violence des passions qui agitaient leurs âmes; de leurs yeux noirs jaillissaient des éclairs. Les années, qui avaient blanchi leurs têtes, ne semblaient point avoir donné à ces hommes le calme, la sérénité qu'on prête ordinairement aux vieillards. Le troisième, plus jeune, car il atteignait à peine le milieu de la vie, cachait sous une apparente bonhomie une âme, sinon aussi méchante, du

moins aussi vile et dégradée que celles de ses compagnons. Ces trois personnages, qui ont figuré souvent dans ce récit, étaient Tigellinus, Hermès et Veturius. Les deux premiers, depuis deux ans, poursuivaient le même but, la destruction des chrétiens. Un instant, lors des supplices infligés aux fidèles sous prétexte qu'ils étaient les auteurs de l'incendie de Rome, les deux scélérats avaient cru toucher à la réalisation de leurs désirs; mais nous savons comment César fut obligé de suspendre le cours de ses atroces vengeances. Quant à Veturius, il n'avait en vue que de gagner de l'argent; tous les moyens lui étaient bons : conscience, honneur, affections de famille, il faisait peu de cas de tout cela. Le tintement de l'or, la perspective d'un bon repas suffisaient pour le faire marcher sans crainte comme sans remords dans la boue sanglante du crime. Ces trois hommes n'étaient pas là réunis fortuitement; ils étaient venus faire leur cour au prince; puis ils avaient pris ce rendez-vous pour jeter ensemble un regard sur le passé, y puiser des leçons et dresser de nouveaux plans.

« A quoi nous ont servi l'incendie de Rome, les risques que nous avons courus alors, les supplices infligés ensuite, puisque cette secte indomptable pullule de nouveau? disait Hermès avec amertume. Avons-nous donc trempé inutilement nos mains dans le crime? Est-ce en vain que nous avons disposé de la puissance de César et de la haine publique?

— Nous avons affaire, répondit Tigellinus, à des hommes remplis d'audace.

— Nous aussi, répliqua l'affranchi, nous savons oser;

nous avons de plus qu'eux la faveur, les sympathies du prince.

— Ces hommes sont forts, Hermès, plus forts que tu ne l'imagines. Tu le vois, ils ont repris leurs prédications publiques; ils nous défient.

— Mal leur en prendra, je l'espère, de nous braver. Le jour peut n'être pas loin où nous serons en mesure de les anéantir.

— Ils ne nous redoutent pas, malheureusement.

— Quand ils nous verront une seconde fois le glaive et les supplices en main, ils trembleront.

— Je crains que tu ne sois dans l'erreur.

— Croyez-vous donc que les tortures n'ébranleront pas leur constance?

— Quelques-uns faibliront peut-être, comme il est arrivé l'année dernière ; mais leurs chefs se riront de nos efforts.

— Sont-ils donc invulnérables?

— Non, assurément; mais ils méprisent la vie : la mort n'a rien qui leur paraisse redoutable, même quand elle est accompagnée des plus horribles souffrances. Je les ai étudiés, vois-tu, et leur attitude au milieu des supplices m'a effrayé. »

Hermès demeura un instant pensif, puis il dit : « Si du moins ils se contentaient de garder dans leur cœur leur foi maudite ! mais ils regardent comme un devoir le soin de la propager. Ils nous ont enlevé Servilius Tuscus, malgré les artifices que nous avons employés pour le retenir.

— Qui eût jamais cru, soupira Tigellinus, que cet homme de plaisir, ce favori de Néron, ce joyeux compa-

gnon de nos fêtes, se fût laissé séduire de la sorte ? Maintenant, que devient-il? Je ne le vois plus : on dirait qu'il s'est exilé de la vie, ou de Rome tout au moins.

— Cependant il habite toujours sa maison de ville ; mais il sort rarement. Quand il paraît en public, c'est avec le maintien et la gravité d'un philosophe.

— Il a paru encore, m'a-t-on dit, deux ou trois fois au palais; mais il s'est contenté d'offrir avec la foule des courtisans ses hommages au prince, et il n'est plus venu à ses festins.

— Que dit Néron de ce changement?

— Il est furieux ; il a juré que s'il connaissait le séducteur de Servilius, il lui ferait payer cher son audace. César ne peut pardonner aux chrétiens de se glisser jusque parmi ses esclaves et ses familiers. A cette seule pensée il entre dans des accès de rage. »

Hermès sourit.

« Est-il donc impossible, demanda-t-il, de découvrir le coupable?

— Je ne puis le dire. Quant à moi, je ne sais qui accuser.

— Eh bien! moi, je pourrais nommer deux hommes au lieu d'un. L'un et l'autre ont pris une large part dans la séduction de Servilius.

— De qui veux-tu parler ?

— Demandez plutôt à Veturius; il en sait long sur ce point.

— Parle, Veturius, interrogea Tigellinus : connais-tu ceux qui nous ont enlevé Servilius?

— Je les connais, répondit le parasite avec empressement.

— Nomme-les sur-le-champ.

— Servilius Tuscus a été enrôlé par Marcus Plautius et par Paul. Le premier lui a enseigné la foi chrétienne, le second l'a initié à ses mystères.

— Où as-tu appris ces détails ?

— Je les tiens d'un esclave de Servilius, qui lui-même avait entendu raconter les faits à un affranchi, témoin oculaire.

— Nous avons échoué, voilà qui est évident pour le passé, constata Tigellinus. Comment faire pour atteindre notre but et ruiner les chrétiens ? »

Hermès allait répondre, quand un homme de haute taille entra dans l'appartement. Tigellinus, Hermès, Veturius, se levèrent aussitôt en sa présence, et s'inclinèrent respectueusement. Le nouveau venu, âgé de cinquante ans environ, était d'une stature et d'une démarche singulièrement imposantes. Il portait la robe et le manteau des philosophes; une longue barbe, légèrement grisonnante, lui descendait sur la poitrine; sa chevelure épaisse, parsemée de fils d'argent, lui flottait avec grâce sur les épaules. Mais une expression inquiète, étrange, effrayante, caractérisait sa longue figure; un feu sombre brûlait au fond de ses yeux noirs. L'ensemble de ce personnage, son air, ses manières, inspiraient une secrète terreur. On eût dit un de ces êtres mystérieux créés par l'imagination du vulgaire, et dont la mission, croit-il, est de venir d'outre-tombe épouvanter les vivants. C'était Simon le Magicien. Établi d'abord à Samarie, il y séduisait le peuple par ses prestiges, et il se donnait pour la Vertu le Dieu. Philippe, étant venu dans la ville, y prêcha Jésus-Christ et y accomplit d'éclatants miracles. Simon, subju-

gué par la force des paroles et des actes de l'apôtre, crut à l'Évangile et fut baptisé avec un grand nombre de ses adeptes. Les apôtres, qui étaient à Jérusalem, ayant appris que Samarie avait reçu la parole de Dieu, s'empressèrent d'envoyer Simon Pierre et Jean, qui imposèrent les mains aux nouveaux convertis, et firent descendre sur eux l'Esprit-Saint. Simon le Magicien, voyant que l'Esprit-Saint reposait sur la tête de ceux à qui les apôtres imposaient les mains, leur offrit de l'argent en leur disant : « Donnez-moi aussi le pouvoir de conférer l'Esprit-Saint. »

Mais Pierre, le regardant avec sévérité, lui répondit aussitôt : « Que ton argent périsse avec toi; car tu as estimé le don de Dieu à prix d'or. Ton cœur n'est pas droit devant le Seigneur; fais pénitence, afin que la grande faute que tu as commise te soit pardonnée. »

Depuis lors Simon avait déserté l'Église, qui l'avait un instant abrité, et s'était plus que jamais livré à ses opérations magiques. Venu à Rome dans ces derniers temps, il avait obtenu de grands succès à la cour de Néron, avide lui-même de connaître ces secrets impies. Les heureux de la ville, les opulents patriciens, qui ne croyaient ni à la vertu ni à la vie future, s'éprirent pour Simon d'une admiration sans bornes. Ils lui rendirent des honneurs divins, et César le logea dans son palais, où il l'entoura d'un appareil extraordinaire. C'est qu'en effet Simon était de première force dans les sciences occultes, que Néron cultivait avec passion; il donna des preuves multipliées de ses connaissances dans la théurgie et même dans la nécromancie; il possédait pleinement les mystères des Chaldéens et des autres astrologues de l'Orient. Satan s'était comme incarné dans cet homme pour mieux trom-

per le monde, et neutraliser les miracles que les apôtres semaient sous leurs pas.

Tigellinus ne put réprimer un mouvement de joie à la vue du grand magicien.

« Divin génie, lui dit-il, vous apparaissez à propos au milieu de nous.

— Que désirez-vous de moi? demanda Simon d'une voix grave.

— Nous nous entretenions de ces docteurs étrangers que vous connaissez, qui troublent depuis si longtemps la ville et le monde.

— Ont-ils donc accompli de nouvelles œuvres?

— Paul, l'un d'eux, a séduit Servilius Tuscus, ami intime de César. Pierre, le chef suprême de la secte, ne cesse de prêcher et d'attirer à lui des hommes de toutes les classes.

— Je sais que ces étrangers sont remplis d'audace. Vous ne m'apprenez rien en me racontant qu'ils prêchent hautement leurs doctrines.

— Nous nous demandions comment nous pourrions arrêter enfin le cours de leurs succès, et couper le mal dans sa racine.

— Je connais Pierre, reprit Simon, je connais Paul; ils sont puissants, il est vrai; mais je ne tarderai pas à les confondre, à les forcer même à reconnaître que je jouis d'une science bien plus haute que la leur, et que mon pouvoir est aussi supérieur à celui dont ils se prévalent que le ciel l'est à la terre. Je ne leur infligerai pas d'autre châtiment : il suffira. »

Tigellinus et Hermès, ne comprenant pas parfaitement,

voulurent insister ; mais le magicien leur fit signe de ne point l'interrompre.

« Je suis venu à Rome, poursuivit-il, pour les combattre comme des ennemis personnels. Je n'emploierai que les armes de la science divine que je possède ; je démontrerai l'infériorité des prodiges dont ils éblouissent les yeux du peuple, car j'en ferai de bien plus grands. Bientôt, je vous l'annonce, vous assisterez à leur humiliation publique. »

Cela dit, Simon se retira. Alors les trois personnages qui l'avaient écouté se regardèrent en silence, puis ils convinrent qu'il fallait attendre l'effet des paroles du magicien.

Le soir même, Tigellinus apprit de Néron, plus que jamais adonné à la magie et épris de cette science redoutable, que Simon se préparait à convoquer le peuple au Grand Cirque, pour y prouver publiquement sa puissance surhumaine.

« Que fera-t-il ? interrogea le préfet ; quel prodige a-t-il promis d'accomplir ?

— Un prodige du premier ordre, et que nul ne pourra contester, parce que les yeux de tous pourront aisément le contrôler. Il affirme, cet homme si grand et si savant que je l'appellerais volontiers un dieu, il affirme qu'il montera au ciel en présence du peuple. »

Tigellinus, étonné, cherchait à lire dans le regard du prince s'il parlait sérieusement. Néron, comprenant le doute du préfet du prétoire :

« Voilà, affirma-t-il de nouveau, ce que m'a promis Simon, aujourd'hui même. Mais il y met une condition.

— Laquelle? demanda Tigellinus d'un air de défiance.

— Oh! ne crois pas, Tigellinus, qu'elle soit difficile à remplir. Le grand magicien réclame seulement la présence au cirque du chef suprême des chrétiens. Il y sera; je l'y ferai conduire de force, s'il le faut.

— Pensez-vous, César, que cet homme, si puissant qu'il soit, puisse tenir tout ce qu'il promet?

— Oui, certes, je le crois. Ne l'ai-je pas vu marcher sur les eaux plus d'une fois, et traverser les flammes à pas lents? Tigellinus, continua Néron, c'en est fait de la superstition étrangère; si le grand magicien accomplit, comme je n'en doute pas, le prodige annoncé, ni les paroles ni les actes des docteurs chrétiens ne trouveront désormais de crédit. »

Le préfet du prétoire convint que le résultat, en cas de succès de Simon, serait immanquable.

« Quelle est l'époque fixée pour ce grand événement? demanda-t-il.

— Dans trois jours, je vous convierai au cirque, où j'assisterai moi-même au merveilleux spectacle qui doit confondre les chrétiens.

— Je fais des vœux, César, pour que votre attente soit complétement remplie. »

Au jour fixé, dès l'aurore, la foule bruissait dans les rues de Rome, et se précipitait vers le Grand Cirque. Bien avant l'heure indiquée pour le spectacle qui devait avoir lieu, les immenses gradins de marbre disparaissaient sous des centaines de milliers de spectateurs. La foule, avide d'émotions, n'en avait point encore eu du genre de celles qu'elle attendait. On lui avait dit qu'un homme

puissant par la science, et qui se proclamait d'une nature surhumaine, allait parcourir le domaine des airs et s'élancer vers les cieux ; et elle était accourue pour contempler cette glorification du génie. Elle savait en outre que le prodige promis se rattachait à un duel solennel entre deux doctrines, à savoir : celle du sacerdoce païen, et celle que prêchaient les apôtres du Christ. La victoire serait adjugée à l'homme qui ferait intervenir, pour affirmer la vérité de sa parole, de son enseignement, des faits jusqu'ici impossibles à un simple mortel. Néron arriva de bonne heure, escorté de Tigellinus, d'Othon, d'Hermès et de beaucoup d'autres courtisans. Il prit place avec les honneurs accoutumés au podium impérial. Simon Pierre, amené de force, était là, dans une salle dépendante du cirque, qui attendait. César ordonna de l'introduire dans l'arène.

« Je veux, dit-il à Tigellinus, qu'il soit témoin de la gloire de son ennemi, de ce Simon qu'il a jadis condamné dans Samarie, exclu des assemblées chrétiennes, et qu'il décrie encore aujourd'hui. »

Le prince des apôtres parut avec sa dignité habituelle. Le saint vieillard s'avança vers l'extrémité du cirque qui faisait face à la loge impériale. Il parcourut l'arène avec une telle majesté, que le peuple, prêt à l'insulter un moment auparavant, garda un respectueux silence. Néron, qui le voyait pour la première fois, éprouva une impression de crainte indéfinissable ; il sentait dans cet homme une puissance surhumaine, une vertu imminente qui condamnait ses vices et toutes les abominations de sa vie. Pierre demeura debout, les bras croisés sous sa robe, dans une attitude recueillie, qui cependant attestait le calme de

son âme et la confiance indomptable de l'apôtre dans l'issue du défi porté par César et par l'enfer.

Simon parut à son tour, dans tout l'éclat de la faveur dont le prince l'environnait. Il était superbement vêtu ; une couronne d'or ceignait son large front, et retenait élégamment ses longs cheveux. Un manteau de pourpre flottait sur ses épaules, et couvrait à demi sa robe blanche. Sur le visage de cet homme resplendissait une sombre beauté, le signe de l'archange déchu dont il s'était fait le représentant. Simon s'approcha du balcon impérial et salua César, qui lui répondit par un geste gracieux et amical. Une estrade magnifiquement parée, destinée au grand magicien, s'élevait au milieu du cirque, à égale distance de la loge de Néron et du lieu où se tenait l'apôtre. Simon, se dirigeant vers ce siége d'honneur, en monta fièrement les degrés. De là il parcourut les rangs des spectateurs de son regard profond et effrayant ; alors sous l'influence satanique de cet œil, d'où s'échappaient comme des effluves infernales, le peuple tressaillit sur ses immenses gradins, une acclamation puissante ébranla le cirque et les airs ; car le velarium de pourpre, interceptant d'ordinaire les feux du soleil et la vue du ciel, n'avait point été tendu ce jour-là, afin que l'hiérophante pût s'élever librement à travers les espaces. César et la multitude saluèrent le magicien comme une divinité.

A cette explosion sympathique, Simon jeta sur Pierre, humblement enveloppé dans son manteau, et impassible devant les cris du peuple, un regard vainqueur et s'assit sur le trône placé à l'estrade.

Le signal étant parti du pulvinar impérial, le magicien se leva.

Pierre, cependant, priait mentalement. Il demandait au Christ de ne pas permettre le triomphe de son ennemi; il le suppliait de confondre encore une fois les puissances infernales, aux lieux mêmes où elles avaient établi leur forteresse, le siége de leur empire.

Bientôt Simon s'éleva lentement de son estrade, et commença à planer dans les airs au-dessus du cirque. Le peuple faisait entendre des cris délirants, et donnait sacrilégement à l'hiérophante les noms divins. Le ciel était profondément calme; pas un souffle ne traversait l'atmosphère; le soleil versait des flots de lumière dans le cirque. Tout à coup un éclair terrible sillonna les airs et éblouit les spectateurs, qui se turent à l'instant; Simon poussa un cri de détresse, tournoya sur lui-même, et vint se briser les jambes et les reins sur l'arête en marbre du cirque; le sang du misérable rejaillit jusque sur la robe impériale. Le Christ avait vaincu. La foule, revenue de sa stupeur, accabla de ses railleries impitoyables le magicien mourant. Néron, humilié, furieux, se retira brusquement, sans s'inquiéter de l'homme que tout à l'heure il révérait comme un dieu, et qui expira peu d'instants après son épouvantable chute. Il jura de venger sur les chrétiens la honte qu'il venait de subir en face du peuple. D'ailleurs les fidèles attribuaient avec raison la défaite de Simon aux prières du pontife suprême, vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Néron, quand il l'apprit, se livra à des transports de rage, que redoubla encore la découverte de conversions nombreuses opérées, jusque dans son palais, parmi ses plus intimes affranchis et ses compagnons de débauche. Le châtiment éclatant du magicien détermina beaucoup d'autres âmes

qui hésitaient à embrasser la foi. De plus, César n'avait pas oublié le changement de Servilius Tuscus.

Le lendemain du terrible drame que nous venons de raconter, un chrétien du palais accourut à l'habitation des apôtres; il leur annonça que les fureurs de Néron ne connaissaient plus de bornes, et qu'il se préparait à noyer le christianisme dans le sang. Il ajouta que l'ordre d'arrêter le souverain pontife ne pouvait tarder longtemps, et il le supplia de sortir de Rome, au moins temporairement.

Pierre s'y refusa. « Ce n'est pas au pasteur, dit-il, à abandonner son troupeau. A l'exemple du Maître divin, il doit donner, s'il le faut, sa vie pour ses brebis. »

Les fidèles qui étaient présents insistèrent avec larmes, le conjurant de se conserver pour l'Église, encore une fois menacée d'une effroyable tempête. Paul joignit ses prières à celles des chrétiens. A la fin, le bon pasteur se résigna. Il sortit de Rome, après de touchants adieux, et en versant des larmes : tant il aimait ce troupeau qu'il avait enfanté à la foi dans de si rudes travaux, et au prix de sa vie! A peine avait-il franchi la porte d'Ostie, qu'il vit venir à lui un personnage d'une majesté sublime, le visage rayonnant d'une beauté divine. L'apôtre reconnut Jésus à sa démarche, à la première inspection de ses traits adorés. Il s'arrêta hors de lui, et s'écria le cœur brûlant d'amour : « Seigneur, où allez-vous?

— Simon Pierre, répondit le Sauveur avec une douceur ineffable qui remua toutes les fibres du cœur de l'apôtre, je vais à Rome pour y être crucifié de nouveau. »

En même temps le Maître divin reposa sur son dis-

ciple un regard ineffable, chargé de toutes les félicités du ciel.

« Je comprends, Seigneur, répondit le pontife en se prosternant : l'heure est venue où un autre doit me ceindre de chaînes. Votre serviteur est prêt. »

Jésus disparut, et Pierre se hâta de rentrer dans Rome pour y accomplir son suprême sacrifice. Surpris et affligés de le revoir au milieu du danger, les fidèles lui demandèrent respectueusement la cause de son brusque retour.

« J'ai reçu l'ordre d'en haut, dit-il, de revenir à mon poste pour y sceller la vérité de mon sang. »

En effet, peu de jours après, Pierre et Paul, arrêtés par l'ordre de Néron, furent jetés dans la prison Mamertine, creusée sous la roche Tarpéienne. Les apôtres ne demeurèrent pas oisifs dans cette prison, où ils passèrent quelques mois ; ils prêchèrent à leurs gardes la foi chrétienne; ils en convertirent deux, nommés Processus et Martinianus. Les deux soldats, suffisamment instruits, demandèrent le baptême ; les apôtres accédèrent à leurs désirs, et, pour les affermir dans la profession de la doctrine sainte de Jésus-Christ, ils firent jaillir, du rocher même de leur cachot, une source merveilleuse qui coule encore ; elle fournit l'eau sacrée à l'initiation des catéchumènes. Remplis de joie et de courage, les deux soldats proposèrent aux deux pontifes du Christ de quitter la prison.

« Vous êtes investis, leur dirent-ils, de la toute-puissance divine; ce n'est pas à nous de vous retenir.

— Notre heure est proche, répondirent les saints apôtres : nous ne devons pas briser nos fers. »

Paulinus, le tribun qui commandait la garde de la prison Mamertine, ayant appris que les deux soldats

étaient devenus chrétiens, les remplaça sur-le-champ; puis, les appelant devant lui, il s'efforça de les déterminer à renier le Christ. Ses tentatives furent inutiles : les nouveaux fidèles persévérèrent noblement. Alors Paulinus, furieux, ordonna qu'on leur brisât les dents à coups de pierre. Voyant qu'ils n'étaient aucunement ébranlés, il les fit traîner au Capitole, devant la statue de Jupiter; ils refusèrent de rendre hommage à l'idole. Le tribun, exaspéré, commanda de les torturer sur le chevalet, de les brûler avec des lames ardentes, et de les battre de verges. Au fort de ces supplices affreux, un seul cri jaillit de leurs lèvres desséchées par la souffrance : « Que le nom du Seigneur soit béni, » disaient-ils.

Jetés de nouveau en prison, ils en sortirent bientôt pour consommer leur martyre par la hache. Néron, apprenant que les apôtres, du sein même de leur captivité, faisaient de nombreuses conversions, et semblaient redoubler d'ardeur pour couronner dignement leur glorieuse carrière, résolut d'en finir avec eux. Il prononça donc leur sentence de mort, ordonnant que Paul, citoyen romain, périrait par le glaive, et Pierre sur la croix.

A cette nouvelle, grande fut la désolation des fidèles; ils accoururent en foule à la prison rendre au pontife suprême et à l'Apôtre des nations un triste et dernier hommage. La nuit qui précéda le martyre, ce jour natal de ceux qui versent leur sang pour Jésus-Christ, une réunion solennelle eut lieu dans la prison. Là, dans ces lieux de lugubre souvenir, où jadis, quand le triomphateur entrait au Capitole, périssaient les rois, les chefs des nations vaincues, se réglèrent les destinées du monde et de l'Église immortelle. Simon Pierre allait transmettre l'hé-

ritage sacré, impérissable, qu'il avait reçu du Christ. Il recommanda aux évêques, aux prêtres, aux fidèles présents, de le remplacer, aussitôt qu'il ne serait plus, sur le siége infaillible qu'il léguait à Rome.

« La plénitude de mes pouvoirs, dit-il, le souverain pontificat appartiendront de plein droit, de par les constitutions divines, à mon successeur. »

Linus et Marcus, qui étaient présents, alléguèrent qu'un des apôtres, Jean, le bien-aimé du Christ, celui-là même qui, au jour de la cène suprême, avait bu l'amour à longs traits sur la poitrine sacrée du Maître, survivait. Simon Pierre répondit immédiatement :

« Les apôtres ont reçu une mission spéciale, certains pouvoirs exceptionnels qui finissent avec eux; mais il est nécessaire de donner la forme aux siècles futurs. Le chef de l'Église, pour établir la succession, doit être choisi parmi ceux que nos mains ont consacrés. A celui-là la primauté : le Christ l'a ainsi réglé. »

Les paroles du pontife suprême furent accueillies respectueusement, et tous promirent de s'y soumettre. Du reste, elles étaient conformes à ce que maintes fois Pierre lui-même, Paul et les autres apôtres avaient enseigné à ce sujet.

Le reste de la nuit s'écoula en prières et en pieux entretiens. Les apôtres, arrivés au terme de leur illustre carrière, au seuil de l'immortalité, à la veille de revoir le Seigneur et de s'asseoir triomphants sur leurs trônes célestes, paraissaient animés d'un feu tout divin. La trace des travaux innombrables qui avaient marqué leur noble vie s'échappait sous la joie qui rayonnait sur leur visage. Quand le jour parut, ils firent leurs adieux à leurs dis-

ciples, aux fidèles, qui tous versaient des larmes. Marcus et Servilius, qui pendant la captivité des apôtres les avaient souvent visités, ne pouvaient s'arracher d'auprès d'eux, ils couvraient de baisers et de pleurs ces mains enchaînées pour Jésus-Christ; ils demandaient à ces hommes divins d'obtenir qu'ils leur fussent promptement réunis.

Enfin la douloureuse séparation s'accomplit. Les portes de la prison s'ouvrirent; Pierre et Paul ne devaient pas marcher par la même route à la mort.

« Frère, dit Pierre à son glorieux compagnon, au revoir, bientôt, dans la gloire éternelle, au pied du trône de miséricorde; au revoir, dans un instant, sous le baiser du Maître divin. »

Ils s'embrassèrent avec effusion et un saint attendrissement; puis le prince des apôtres se dirigea vers le Vatican, là où allait être creusé son tombeau : il voulut mourir la tête en bas sur sa croix. Ses restes très-saints furent ensevelis auprès du lieu qu'il avait arrosé de son sang. Avec la dépouille de Simon Pierre, les mains pieuses des fidèles enfouirent, dans une terre désormais consacrée, la roche immuable destinée à former l'axe du monde, de l'Église impérissable. Sur cette tombe auguste, qui a vu crouler la puissance et les palais de César, ainsi que les autels du démon, s'élève maintenant le temple le plus splendide de l'univers : Saint-Pierre de Rome. La statue colossale du supplicié de Néron y reçoit, après dix-huit siècles, les hommages de la terre.

Paul, conduit sur le chemin d'Ostie, près des eaux Salviennes, y accomplit son sacrifice, y obtint cette dissolution de son corps qu'il avait tant désirée, et sa réunion

avec Jésus-Christ. Ses restes vénérés reçurent en ces lieux mêmes la sépulture. L'emplacement sacré est recouvert par une basilique.

Le soir de cette journée triste et glorieuse en même temps, après avoir rendu aux apôtres les suprêmes honneurs, les fidèles, Linus, Cletus et Marcus à leur tête, se réunirent à la maison qu'habitait Simon Pierre. Linus, comme le plus ancien du presbytère, présida l'assemblée. Il rappela les instructions dernières du pontife qui venait de mourir, et la nécessité de lui nommer un successeur.

Alors une exclamation unanime, solennelle, imposante, désigna Linus lui-même pour le rang suprême. Malgré ses pleurs et ses résistances, il fut obligé de céder.

Ayant donc pris place sur la chaire des pontifes, tout humide du sang de son premier titulaire, il reçut les hommages des évêques, des prêtres, des fidèles : grand spectacle qui se doit répéter jusqu'à la consommation des siècles. Linus, le front couronné de la tiare, apparut avec la majesté de Simon Pierre; il recevait à son tour les clefs puissantes qui ouvrent et qui ferment les cieux. Il ordonna que des lettres scellées de l'anneau du pêcheur seraient portées aux différentes Églises, pour leur apprendre comment s'était transmis l'héritage apostolique. Lui aussi, l'auguste vieillard, après onze ans d'un règne laborieux, teindra de son sang sa robe de pontife.

Néron, peu satisfait de la mort des apôtres, résolut de faire sentir enfin à Servilius le poids de sa colère; mais auparavant il essaya de le séduire, et lui envoya Tigellinus. Le préfet du prétoire, s'étant rendu chez le jeune

patricien, aborda sans préambule la question qui l'amenait.

« César regrette vivement, commença-t-il, que vous ayez cru devoir briser avec lui si brusquement. Que vous a fait le prince, Servilius, pour que vous le traitiez si mal?

— Je n'ai pas à me plaindre de César, répondit Servilius : loin de là. Je vous prie, Tigellinus, de mettre à ses pieds mes hommages, et de lui exprimer toute ma reconnaissance pour les bienfaits dont il m'a comblé.

— Vous feriez mieux, Servilius, de renouer avec lui vos relations anciennes.

— C'est impossible.

— Quel obstacle y voyez-vous, puisque, vous l'avouez vous-même, Néron ne vous a fait que du bien?

— La vie retirée que je mène, les principes que je professe, me font un devoir de fuir les plaisirs de la cour.

— Vous voulez parler du christianisme, que vous avez embrassé?

— Vous l'avez deviné.

— Croyez-moi, Servilius, vous courez à votre perte; du moins vous compromettez votre fortune, vous brisez votre avenir.

— J'ai fait toutes ces réflexions avant de me déterminer.

— César m'a chargé de vous offrir des richesses considérables, et le consulat pour l'année prochaine, si vous consentez à abandonner vos nouveaux amis.

— Je remercie César de sa haute bienveillance; mais, Tigellinus, je ne saurais accepter ces offres. En me faisant

chrétien, j'ai renoncé aux biens de ce monde, aux espérances du siècle, au bonheur de cette terre.

— Est-ce là, Servilius, la réponse que je dois porter au prince?

— Je n'en ai pas d'autre à faire.

— Vos résistances exciteront sa colère; or, vous le savez, elle est terrible.

— César, répondit le jeune patricien avec un calme admirable, n'a de pouvoir que sur le corps; l'âme est hors de son atteinte : je lui abandonne mon corps et ma vie.

— Prenez garde, malheureux! vous vous repentirez de votre conduite.

— Jamais, répliqua Servilius avec force.

— Réfléchissez encore, et permettez-moi de rendre au prince une réponse moins absolue.

— Ma résolution est arrêtée, Tigellinus; il est inutile d'insister davantage. »

Tigellinus sortit en proférant des menaces, et retourna à la Maison d'Or pour y rendre compte de sa mission.

« Eh bien! interrogea Néron, as-tu réussi? Servilius a-t-il recouvré son bon sens?

— Aucune raison, aucune promesse n'ont pu fléchir cet esprit opiniâtre.

— Lui as-tu montré les conséquences de son obstination? Sait-il qu'il s'expose à périr?

— Je ne lui ai rien dissimulé; il méprise la mort, César, il brave insolemment votre pouvoir. »

A ces mots, Néron pâlit de fureur. « Qu'il meure donc, s'écria-t-il, puisqu'il le veut. »

Et, appelant en même temps un centurion, il lui pres-

crivit d'aller dénoncer à Servilius la nécessité suprême, c'est-à-dire de lui signifier d'avoir à quitter la vie.

Le centurion trouva le jeune chrétien qui se promenait, calme, souriant, dans le vestibule de sa maison. Quand l'officier eut exposé sa mission, Servilius répondit simplement : « Je suis prêt à mourir ; faites votre devoir. » Et il tendit la gorge à l'épée du centurion en achevant ces paroles. Mais l'officier recula surpris. « C'est à vous de mourir, répliqua-t-il, je n'ai pas mission de vous tuer.

— S'il en est ainsi, allez demander de nouveaux ordres à César : un chrétien ne peut disposer de sa vie. »

L'officier retourna au palais. Néron lui prescrivit alors d'immoler lui-même la victime. Quand le centurion revint à la maison de Servilius, Marcus Plautius arrivait chez son ami. Ce fut pour le saint prêtre une cruelle douleur d'apprendre qu'il allait perdre celui qu'il chérissait comme un frère. Pourtant il ne put s'empêcher de le féliciter sur son bonheur. Ils s'entretinrent un instant des joies célestes, dans lesquelles Servilius était sur le point d'entrer ; puis les deux jeunes gens s'embrassèrent avec tendresse. Servilius avait le cœur inondé de joie ; Marcus pleurait. Le digne fils de Pomponia Græcina voyait disparaître les uns après les autres ceux qu'il avait le plus aimés ; la terre était pour lui désormais un exil. Après une courte prière faite les yeux levés vers le ciel, Servilius tendit la gorge au centurion, qui le tua d'un seul coup. L'illustre patricien était allé rejoindre les apôtres.

Marcus Plautius prit soin des funérailles de son ami ; il ensevelit lui-même, dans le tombeau de famille, le martyr qu'il avait engendré à Jésus-Christ par ses leçons et par ses nobles exemples.

XII

LA MORT DES PERSÉCUTEURS

La rage de Néron contre les chrétiens allait toujours croissant; il les regardait comme des ennemis mortels; il étendait la persécution aux provinces, et d'anciennes inscriptions racontent, dans leur langage authentique, comment le tyran se glorifiait, lorsqu'il croyait avoir extirpé dans une contrée ce qu'il appelait la superstition nouvelle. Les édits qu'il porta contre les fidèles atteignirent la perfection du genre; car ses imitateurs, pendant trois siècles, n'eurent besoin, chaque fois qu'ils voulurent sévir contre les disciples du Christ, que de les viser de nouveau. D'ailleurs il avait de dignes ministres dans Tigellinus, dans Hermès, dans cette foule infâme d'affranchis qui applaudissaient à ses cruautés, se réjouissaient de partager ses crimes, et s'enivraient du sang des victimes.

Marcus Plautius ne pouvait guère espérer d'échapper à la haine ardente et toute-puissante qui poursuivait ses frères. D'ailleurs le jeune prêtre, formé à l'école des apôtres et par les soins d'une noble mère, aspirait au martyre; il brûlait encore plus de verser son sang pour Jésus-Christ que Néron de le répandre. Connu depuis longtemps comme chrétien, signalé maintes fois comme

tel à César, honoré des ressentiments inexorables de Tigellinus et d'Hermès, il n'avait été épargné jusqu'alors que par une sorte de miracle. Nul moins que lui n'avait pris soin de se dérober aux émissaires du prince, aux délateurs, aux faux frères. Il s'était appauvri à secourir de ses biens les membres souffrants et indigents de l'Église; il se dépensait lui-même sans cesse, pour gagner des âmes à Jésus-Christ. Linus le comptait parmi ses plus utiles et ses plus vénérables auxiliaires.

Le souverain pontife, successeur de Simon Pierre, voyant que la persécution ne se ralentissait pas, décida que l'Église descendrait aux catacombes, vastes souterrains qui s'étendaient sous la campagne romaine, et dont les nombreux méandres, les issues multipliées, permettaient de se dérober facilement aux recherches. Plusieurs maisons isolées des faubourgs transtibérins furent aussi désignées comme lieu de rendez-vous. Le vieillard auguste qui présidait aux destinées de l'Église pourvut à toutes les nécessités de la situation avec une rare prudence; il veillait avec une tendre sollicitude sur le troupeau que le Seigneur lui avait confié en des jours si difficiles.

Veturius, le misérable parasite, qui s'était fait le délateur des chrétiens, avait perdu, depuis un an, ses deux plus jeunes enfants, âgés l'un de trois ans, l'autre de quatre. Ces coups, qui frappaient sa famille, ne l'affligeaient guère; c'étaient, comme il n'avait pas honte de le dire, deux bouches de moins; car, malgré l'or volé durant l'incendie, malgré les sommes considérables qu'il avait touchées à différentes reprises pour prix de ses délations, le client de Tigellinus était toujours besoigneux et

sa maison dans la détresse. Les tavernes engloutissaient en peu de temps le fruit du crime; Veturius se dégradait de plus en plus. Heureusement les jeunes enfants que Dieu venait de lui reprendre avaient reçu le baptême par les soins de Coralia. L'infortunée, désespérant de ramener son mari à de meilleurs sentiments, instruite d'ailleurs en partie de l'infâme métier qu'il faisait, se contentait d'offrir au ciel ses souffrances, et supportait en silence les mauvais traitements et même les coups dont parfois il l'accablait. Il lui reprochait sa foi chrétienne, la menaçait souvent de la traîner devant les tribunaux, et de l'y faire condamner; mais elle demeurait impassible devant ces outrages. Veturius, qui continuait son office de délateur, ayant dénoncé comme ennemi du prince et livré à la mort le fils aîné d'un riche plébéien, celui-ci crut se venger du parasite en accusant sa femme d'être chrétienne. Assurément, s'il eût connu les sentiments intimes du client, il eût pris un autre moyen de le punir. Quoi qu'il en soit, cette affaire causa un moment de frayeur à l'ancien habitant de la Suburra. Appelé devant le préfet du prétoire, il se présenta, inquiet, à son tribunal. Tigellinus l'accueillit avec un visage sévère, et Veturius savait par expérience que l'inimitié de son patron équivalait à un arrêt de mort. Il avait beau chercher dans sa vie quelle vertu il avait pratiquée, quel bien il avait fait, il ne parvenait pas à découvrir de quelle bonne action il s'était rendu coupable. Il comparut néanmoins en tremblant devant le redoutable favori de Néron; car il était aussi lâche devant les puissants qu'impitoyable envers les faibles. « Qu'ai-je entendu dire, Veturius? demanda le préfet d'une voix sombre; ta maison est infectée de chré-

tiens, et tu oses te faire le délateur des autres, quand tu gardes le silence sur ceux qui vivent dans ton intimité? »

Le parasite demeura interdit à cette brusque interpellation. Plusieurs fois il avait avoué à Hermès que Coralia était chrétienne; mais l'affranchi n'avait pas paru y attacher d'importance. Voyant qu'il ne répondait pas, Tigellinus reprit avec impatience : « Qu'as-tu à dire pour ta justification? Parle, ne me fais pas attendre. »

Le malheureux, plus mort que vif, allégua qu'il habitait rarement sa maison, étant souvent occupé au service du prince. Mais Tigellinus, qui sans doute ne voulait que l'effrayer, insista. « Est-il vrai, oui ou non, que ta femme soit chrétienne? »

A cette question précise, Veturius, de plus en plus alarmé, tomba aux genoux du farouche vieillard, et s'écria en les embrassant : « Pardonnez-moi, Tigellinus, ma coupable négligence envers Coralia. Mais en la faisant arrêter, comme c'était mon devoir, je l'avoue, je me serais trouvé dans un cruel embarras.

— L'obéissance à César ne souffre point ces calculs; les considérations particulières doivent toujours céder devant les volontés du prince.

— Je le sais, mais j'ai des enfants encore jeunes.

— Quels rapports y a-t-il entre tes enfants et le crime de ta femme?

— Mes enfants ne sont pas en âge de se suffire; ils ont besoin de leur mère.

— Es-tu donc dans la détresse? ne jouis-tu pas d'une honnête aisance?

— Hélas! il s'en faut, soupira Veturius; la misère, comme d'habitude, est assise à mon foyer.

— Tu ne parles pas sérieusement, j'imagine; tu me donnes là une mauvaise excuse; prends-y garde, ma patience a des bornes.

— Je vous jure, Tigellinus, que je dis la vérité.

— Qu'as-tu donc fait alors des sommes énormes que tu as touchées? On t'a payé largement chaque fois que l'on a réclamé tes servives, et tu te plains aujourd'hui de la pauvreté!

— Je suis peu habile à gérer les biens dont la fortune me gratifie de temps en temps. »

Le préfet du prétoire comprit sans peine que le parasite ne le trompait pas; il le connaissait, du reste, pour un habitué des tavernes les plus mal famées. Il était loin de lui faire un crime de ces relations honteuses; c'est dans ces bouges que Veturius avait recruté les bandes d'incendiaires; là encore, quand il le fallait, il trouvait des émissaires pour donner la chasse aux chrétiens. Pourtant Tigellinus reprit: « N'importe, il faut que cette situation scandaleuse ait un terme le plus tôt possible.

— Puisqu'il en est ainsi, répondit le client, veuillez ordonner que ma femme comparaisse devant les juges.

— A la bonne heure. Je vois qu'on peut compter sur toi.

— A la vie, à la mort, reprit Veturius avec amphase.

— A la vie, je n'en disconviens pas; mais à la mort, ce n'est pas aussi sûr. Va donc, sois fidèle; j'aviserai à ce que tout se passe pour le mieux. »

Le soir même de cet entretien, Coralia fut arrachée à sa pauvre demeure et à ses malheureux enfants au désespoir. Traînée devant les juges, elle y confessa cou-

rageusement la foi de Jésus Christ; elle fut condamnée au dernier supplice, après avoir subi sans se plaindre d'horribles tortures. Elle mourut en priant Dieu de faire miséricorde à son mari, et de ne pas permettre que ses enfants fussent victimes de la corruption du monde. Les vœux de la martyre furent en partie exaucés. Ses enfants, recueillis par une famille chrétienne à laquelle une esclave de Marcus Plautius les confia, à l'insu de Veturius, qui ne se mit aucunement en peine de leur disparition, ne tardèrent pas à quitter la terre pour aller rejoindre leur mère dans la gloire des cieux.

Les chrétiens, sous le coup de poursuites incessantes, prenaient leurs mesures pour échapper aux bourreaux et à une destruction complète. Les uns quittaient Rome; d'autres demandaient un asile aux faubourgs, aux quartiers extrêmes de la ville; d'autres enfin passaient leur vie dans les catacombes. De leur côté, les ministres de César répondaient à ces précautions en organisant l'espionnage et la délation sur de larges bases. A l'ordre de Tigellinus, Veturius parcourut les tavernes qu'il connaissait si bien; il ramassa la plèbe la plus infime de Rome : affranchis ruinés, citoyens livrés à tous les désordres, étrangers sans aveu, écume de l'humanité, réfugiés dans la capitale du monde pour s'y livrer à l'aise au vice et au crime. Avec l'or du préfet du prétoire, le parasite acheta de nombreux agents qui reçurent pour unique mission de traquer les chrétiens.

Quant à Veturius, d'après le conseil d'Hermès, il tenta de jouer de nouveau le rôle de faux frère, en pénétrant dans les réunions chrétiennes. Ce n'était pas chose facile; mais le misérable, à force de ruses, parvint à obtenir des

renseignements; il sut qu'une maison isolée, bâtie sur l'autre rive du Tibre, recevait quelquefois les chrétiens et leurs chefs. C'en fut assez pour lui. Il épia cette habitation jour et nuit, et parvint un soir à s'y introduire. Il y retrouva plusieurs de ses anciennes connaissances, entre autres Marcus Plautius et Pomponia Græcina.

Marcus connaissait en partie le rôle exécrable joué par Veturius; il savait qu'il n'avait jamais eu l'intention de se faire chrétien, qu'il avait abusé Philoxène, qu'il l'avait trompé lui-même, et qu'il s'était fait l'agent détestable de Tigellinus et d'Hermès. Le jeune prêtre ne pouvait plus douter, sur la foi des informations précises qui lui avaient été données, que le parasite ne fût un des ennemis le plus dangereux des fidèles. En le voyant reparaître à l'improviste dans une réunion secrète de chrétiens, il ne se fit aucune illusion, et regarda comme certain qu'il ne venait que pour trahir. Aussi, avant que Veturius eût pu se rendre compte des personnes présentes, tandis qu'il se tenait encore sur le seuil de la salle, attendant d'être admis comme autrefois, Marcus donna un signal; à l'instant les fidèles se dispersèrent, la salle demeura vide, et le parasite resta seul en face du jeune prêtre. Celui-ci aborda résolûment le faux frère; fixant sur lui un regard sévère qui semblait fouiller jusque dans son âme, il lui dit : « Que viens-tu faire ici, Veturius? Qui t'envoie parmi nous?

— Je suis venu de moi-même, répondit le misérable; je voudrais bien prier avec mes frères.

— Nous tes frères! » s'écria Marcus, qui ne put réprimer son indignation.

Mais il s'arrêta subitement, laissa échapper un douloureux soupir, et reprit : « Oui, nous te traiterons en frère, nous te pardonnerons, car le Seigneur l'ordonne, quoique tu aies dessein de nous donner le baiser de Judas et de nous livrer à la mort. »

Le parasite voulut protester et dire que le jeune prêtre lui faisait injure; Marcus l'interrompit.

« Je te connais, continua-t-il. C'est toi qui as conduit dans Rome les bandes d'incendiaires. Tu étais payé pour cela par Tigellinus. Réponds : est-ce vrai? »

Veturius garda le silence, et baissa la tête sous le poids de cette accusation formelle.

« C'est toi encore qui as dénoncé Paul, ce grand ami du Christ, comme ayant pris part au complot de Pison. César, convaincu par la noble et éloquente défense de l'Apôtre, lui a fait grâce ce jour-là. Ce que je dis est encore l'expression de la plus exacte vérité. Peux-tu contester ce que j'avance? »

Le parasite, dominé, écrasé par l'accent imposant de Marcus, se tut encore.

« Ton silence, reprit le prêtre, confirme mes accusations. Ce n'est pas tout; je n'ai pas fini. Non content de t'être souillé de ces crimes, tu as encore trempé tes mains dans le sang de nos frères, en les dénonçant comme coupables de l'incendie que toi et tes pareils aviez allumé. On a payé cher tes délations, je ne l'ignore pas. Si tu t'es vendu, je conviens que c'est à un prix élevé. Tu comprends facilement maintenant pourquoi je suis étonné de ta présence dans nos assemblées, et pourquoi aussi nous refusons de t'y admettre. »

Le client de Tigellinus avait pâli sous le regard en-

flammé de Marcus; son visage défait, l'embarras extrême de son attitude, attestaient l'humiliation qu'il subissait. Il faisait un pas pour se retirer et échapper à Marcus; mais celui-ci le cloua à sa place en ajoutant : « Arrête un instant encore, malheureux; car je n'ai pas tout dit !

— Que voulez-vous de moi? demanda le parasite d'une voix sifflante.

— Je tiens en ce moment à formuler une partie des accusations qui retentiront contre toi au tribunal de Dieu, si tu ne te repens et ne fais pénitence. Père dénaturé, par ta mauvaise conduite tu as ouvert avant l'heure les portes de la tombe à tes jeunes enfants, qui sont morts de misère. Tu as livré ta femme aux bourreaux, la vertueuse Coralia, qui maintenant jouit dans le ciel de la juste récompense due à ses mérites. Ensuite tu as abandonné tes derniers enfants, qu'un de nous a recueillis par charité.

— Mes enfants, que sont-ils devenus? interrogea le client.

— Dieu les a soustraits à tes mauvais exemples, à tes fureurs; il les a retirés à lui. »

Il y eut un silence, pendant lequel le parasite laissa voir quelque émotion; mais ce fut chez lui un instant d'oubli; il leva son œil hardi sur Marcus, comme pour le défier.

« Un dernier mot, dit le jeune prêtre en retenant le client, qui se retournait pour partir. Aujourd'hui, Veturius, tu cherches à ravager la vigne du Seigneur; mais nous ne te craignons pas. Le jour des vengeances divines sonnera pour toi; tu seras traité selon tes œuvres. Tu peux te retirer, je te laisse libre. »

Veturius ne se fit pas répéter deux fois l'invitation; il sortit de là ne se possédant plus de rage. Pour la première fois il se sentait en proie à une passion plus ardente que celle de l'orgie et de l'argent. Il jura de faire payer cher à Marcus la dure leçon qu'il venait de lui adresser.

« J'ai travaillé jusqu'ici, murmurait-il à haute voix, pour le compte des autres; j'agirai pour le mien désormais. Je me vengerai d'une manière éclatante. »

Il courut chez Tigellinus, où il trouva Hermès. L'affranchi, le voyant le regard effaré, pâle, hors de lui, ne sut d'abord que penser. Et comme le parasite demeurait sans voix :

« Qu'as-tu, Veturius? demanda-t-il. D'où viens-tu à cette heure?

— J'ai fait une expédition à l'entrée de la nuit : je me suis hâté de vous en rendre compte.

— Je suppose, à ton air, à l'accent de ta voix, que tu as couru des dangers.

— Ce n'est pas cela que je veux dire, j'ai fait une découverte importante.

— S'agit-il des chrétiens?

— Oui, je connais une de leurs retraites; car j'y ai pénétré moi-même.

— Où est ce refuge? parle vite, que nous envoyions des soldats.

— Écoutez-moi d'abord; je n'ai pas fini.

— Qu'y a-t-il de plus? Explique-toi sans longueurs; le temps est précieux.

— J'ai découvert, comme je vous l'ai dit, une maison où se rassemblent les chrétiens, mais j'y ai été reconnu

avant d'avoir pu constater quelles étaient les personnes présentes, excepté une seule.

— Tu n'auras pas été prudent.

— Au contraire; je crois avoir joint la prudence à l'habileté.

— Trêve de détails, dit Hermès impatienté; arrive au fait, et raconte-moi ton expédition.

— Je me suis présenté comme chrétien; l'introducteur m'a d'abord admis sans difficulté.

— Tu as réussi, alors?

— Non, j'ai échoué. Je vous ai dit tout à l'heure que je n'avais pu constater quelles étaient les personnes présentes dans cette maison, excepté une seule à qui j'ai parlé.

— Cela me paraît étrange. Qui a pu t'empêcher de voir, puisque tu étais parvenu à t'introduire?

— J'ai été arrêté au seuil de la salle comme faux frère et comme espion. »

Hermès, à ces mots, fit entendre un ricanement strident qui déconcerta le parasite.

« Je ne vois pas, reprit-il, ce que ma déconvenue peut avoir de réjouissant.

— Tu te gâtes, Veturius, reprit Hermès en continuant de rire et en examinant l'air piqué de son interlocuteur. Si je ne te connaissais, je dirais que tu as l'esprit mal fait.

— Comment cela? n'ai-je pas raison d'être peiné de vos moqueries?

— Quoi! tu ne veux pas que je m'égaie de ton incroyable naïveté! Ne sais-tu pas qu'on ne prend pas deux fois le gibier au même piége? Quand on revêt sans pré-

caution la peau de l'agneau pour pénétrer dans la bergerie, on s'expose à être reconnu.

— Cependant, vous m'aviez conseillé vous-même d'agir comme je l'ai fait.

— Oui, je l'avoue. Mais c'était à toi, avant de te présenter, de t'informer s'il n'y avait pas dans l'assemblée des personnages de ta connaissance. Tu ne m'as pas nommé l'homme qui a déjoué tes plans.

— C'est Marcus Plautius.

— Je m'en doutais.

— Aussi, je l'ai juré, et je renouvelle ici mon serment, il faut qu'à tout prix je mette la main sur lui. Je ne serai satisfait qu'après l'avoir fait prendre.

— Fort bien. Je suis convaincu que notre patron Tigellinus te paiera cher une semblable capture.

— Cette fois, payé ou non, j'agirai de mon mieux, je vous le promets.

— Je ne puis que t'encourager dans de telles dispositions. Comment t'y prendras-tu pour atteindre Marcus sans donner l'éveil?

— J'associerai à ma vengeance les nombreux émissaires avec qui je travaille. Nous ne lâcherons pas prise que nous n'ayons réussi.

— Alors, reprit Hermès d'un air railleur, adieu pour le moment les *popinæ*, les joyeuses nuits passées avec de gais compères.

— Dussé-je ne vivre, comme autrefois, pendant un an que de pain noir trempé dans le vinaigre, je réussirai.

— Bon courage donc, Veturius; bonne chance. Je ne veux pas te retarder. »

Hermès pouvait s'en reposer sur le parasite du soin d'éventer une trace. Veturius était un excellent limier laucé sur les pas des chrétiens. Aiguillonné par les humiliations subies, exaspéré par le langage sévère de Marcus, il se mit en campagne ; il y mit ses infâmes agents. Le jour et la nuit, sans repos, sans relâche, il parcourut avec eux les rues de Rome, fouilla les habitations suspectes, visita de même les faubourgs de la ville et jusqu'aux maisons de campagne des environs. Enfin, après deux semaines d'infatigables recherches, Veturius poussa un cri de joie féroce, comme le tigre qui bondit sur une proie longtemps convoitée. Dans une petite maison donnant sur la voie Sacrée, il découvrit Marcus Plautius, qui s'y était rendu pour consoler un malheureux qui se mourait. Le jeune prêtre, quoique venu sous un déguisement, fut reconnu d'un esclave qui se hâta de le dénoncer à Veturius. Pomponia Græcina, sa mère, s'était retirée à Tusculum dans un asile impénétrable. La noble et courageuse matrone, qui aimait son fils pour le Christ, qui le lui avait donné de si grand cœur, n'avait pas hésité à s'en séparer. Elle savait que, prêtre du Seigneur, Marcus se devait à ses frères. Lorsqu'il avait dû rentrer dans Rome, elle lui avait dit adieu avec le pressentiment qu'elle ne le reverrait plus en ce monde. Pomponia versa d'abondantes larmes, le pressa longtemps dans ses bras ; mais ce n'est pas elle, l'illustre chrétienne, qui eût jamais essayé d'affaiblir le courage de son fils ; loin de là, elle l'exhorta, en partant, à remplir généreusement, sans crainte, son devoir sacerdotal, au risque même de la vie.

Marcus Plautius, sous l'escorte des soldats qui l'avaient arrêté, fut d'abord conduit devant Tigellinus, qui cumu-

lait les fonctions de juge où de préteur avec celles de préfet du prétoire et de commandant des gardes de nuit. Veturius était là, se disposant à savourer sa vengeance et comptant bien que Tigellinus livrerait le prêtre chrétien aux tortureurs. Mais Néron, qui avait entendu parler souvent du jeune patricien, s'était réservé cette victime d'élite. Tigellinus ordonna donc de conduire Marcus devant César, non sans quelque regret; car le féroce vieillard se plaisait à faire souffrir les victimes. Les supplices ordonnés par d'autres, de quelque raffinement qu'ils fussent accompagnés, perdaient de leur prix à ses yeux. Néron, quand Marcus comparut, était dans une salle ouvrant sur l'atrium splendide de la Maison d'Or; plusieurs de ses favoris l'entouraient, avides de contempler le jeune patricien devenu prêtre du Christ, c'est-à-dire d'une religion qui condamnait les vices, les turpitudes, les mœurs dissolues de l'époque. Tigellinus vint prendre place à côté du prince, qui, fixant son regard farouche rempli d'une joie cruelle sur Marcus : « Enfin, lui dit-il, nous avons réussi à découvrir ta retraite, ennemi de Rome et de nos dieux.

— Je ne suis point l'ennemi de Rome, répliqua Marcus avec une noble assurance; je l'aime comme on doit aimer sa patrie. Je voudrais y voir fleurir la vertu.

— La première des vertus est d'obéir au prince, reprit Néron.

— C'est là, César, ce que notre religion nous enseigne. Elle nous commande d'obéir au prince toutes les fois que ses ordres n'offensent point la conscience.

— La seule loi de la conscience, s'écria Tigellinus, ne le sais-tu pas? c'est la volonté de César. »

Le jeune prêtre ne daigna pas répondre au préfet du prétoire; il ne leva pas même les yeux sur lui. « Marcus, reprit Néron avec une douceur étudiée qui contrastait avec la féroce expression de son visage, renonce au christianisme, abandonne les superstitions étrangères, et je te comblerai d'honneurs, de richesses; je t'accorderai une place distinguée parmi mes meilleurs amis.

— J'ai peu de souci des honneurs, ô César, répondit le prêtre avec dignité, encore moins des richesses, qui nous échappent avec la vie. Je ne me sens aucune aptitude aux distinctions du palais impérial. Quant à ma foi, elle m'est chère entre tous les biens : je la préfère à toutes choses de cette terre, même à la vie.

— Tu es jeune, Marcus; à ton âge, songes-y, l'avenir est long, le tien peut être brillant, ne le sacrifie pas à des chimères.

— César, je suis ici devant vous le champion de la vérité. J'aspire à des destinées immortelles, bien plus hautes et plus splendides que celles dont vous me parlez. La mort n'a rien qui m'effraie; elle est un gain pour les disciples de Jésus-Christ; elle les met en possession d'une impérissable couronne. »

Néron, désespérant de fléchir cette hauteur de langage, prononça la sentence capitale, et ordonna que le jeune chrétien périrait par le glaive.

Mais, avant de quitter le palais, Marcus fit signe qu'il voulait parler.

« César, dit-il avec un accent inspiré, vous avez fait périr les chefs de l'Église, les élus du Seigneur; vous avez trempé vos mains dans le sang des fidèles, innocentes victimes dont Rome n'était pas digne; la mesure est

comblée désormais. Le monde, après vous avoir souffert quatorze ans, va se retirer de vous. Le jour est proche où la main de Dieu vengera sur votre vie les crimes dont vous êtes souillé... »

On ne le laissa pas achever; on l'entraîna en le maltraitant. Conduit hors de la ville, non loin du lieu où saint Paul avait reçu la couronne du martyre, Marcus y consomma généreusement son sacrifice. Sa pieuse mère, semblable à celle des Machabées, se réjouit en apprenant sa mort précieuse. Elle voulut recueillir elle-même les restes sacrés de son noble Marcus, et elle les déposa près de ceux de son époux, dans le tombeau des Plautii.

L'héroïque femme survécut dix ans à ce fils, qu'elle avait tant aimé et qu'elle avait vu naître deux fois, selon le langage de l'Église, la première pour la terre, la seconde pour le ciel. De sa retraite, elle put voir le châtiment effroyable infligé par Dieu aux premiers persécuteurs des saints.

En effet, Néron arrivait au terme de son abominable vie. Agé de trente-deux ans, il avait parcouru le cycle entier du crime, et réalisé les horreurs que les fables de la Grèce attribuent à de monstrueux personnages. Il était à Rome, méditant de nouveaux forfaits, quand tout à coup il apprit que Sulpicius Galba, proconsul d'Espagne, appelé dans les Gaules par les légions révoltées, venait d'y être proclamé empereur. Néron s'était tellement identifié avec le pouvoir, il avait tant osé, il s'était joué jusqu'alors avec une si incroyable impudence de la vie des citoyens sans que son autorité subît aucun ébranlement, qu'il ne put croire possible d'abord une pareille tentative. Au sénat, qui le suppliait de venir à Rome pour y

organiser la défense, il répondit en raillant « qu'il ne pouvait venir à la ville, parce qu'il avait mal à la gorge et que le voyage nuirait à sa belle voix. » Les nouvelles s'aggravant de jour en jour, il lui fallut bien partir en toute hâte. Arrivé à la Maison d'Or, il s'entoura de ses courtisans, parmi lesquels Tigellinus tenait le premier rang. Néron, en ce moment solennel où l'empire et sa vie couraient de si tristes chances, était effrayant à voir; toutes les fureurs de l'enfer, peintes sur sa figure, lui donnaient une atroce expression. Ayant exposé la gravité de la situation, il s'adressa au préfet du prétoire : « Quel est ton ton avis, Tigellinus? » lui demanda-t-il.

Le préfet, craignant également de déplaire au maître actuel, et de se compromettre devant celui qui pouvait supplanter Néron, répondit d'une manière évasive : que la haute sagesse de César suffirait à dicter les mesures de salut.

« Eh bien! voici mon plan, reprit Néron avec un infernal sourire. Je vais envoyer tuer tous les généraux; car ils sont ou peuvent devenir les complices de Galba. »

Tigellinus voulut excuser plusieurs d'entre eux, qu'il savait fidèles. Néron l'interrompit avec impatience :

« As-tu autre chose à proposer? demanda-t-il sèchement.

— Non.

— Alors laisse-moi donc continuer. Il faut que tous les exilés meurent; évidemment ceux-là sont mes ennemis et souhaitent ma déchéance. Ensuite je donnerai l'ordre d'égorger tous les Gaulois qui sont dans Rome; puisque leur pays est le foyer de la rébellion, il est à craindre qu'ils ne pactisent avec elle. Enfin Hermès in-

cendiera de nouveau la ville, tandis qu'à l'aide de Locuste j'empoisonnerai le sénat dans un grand festin.

— Le peuple pourra murmurer, hasarda timidement Tigellinus.

— Si le peuple s'avisait de trouver à redire à mes actes, répliqua Néron avec un accent qui fit trembler ceux qui l'entendirent, je lâcherais sur lui les bêtes fauves du cirque. »

Néron n'eut pas le temps d'exécuter ces épouvantables projets qui peignent bien son âme atroce. Il venait de se mettre à table, le soir même de cette conférence, avec ses familiers, quand on vint lui dire que Galba marchait sur Rome. Aussitôt il se lève, renverse la table, et brise deux coupes de cristal qu'il aimait : il songeait à la fuite; mais les officiers et les soldats du prétoire refusèrent de le suivre. Après une longue agitation, il se mit au lit, et s'assoupit. Au milieu de la nuit il se réveille, effrayé par des songes funestes. Les prétoriens ne sont plus à leur poste; Tigellinus lui-même l'a abandonné. Suivi de quelques affranchis, il va frapper de porte en porte : ses amis sont invisibles. Il revient à sa chambre; les esclaves, les officiers ont disparu; son lit a été pillé; on ne lui a pas même laissé la boîte d'or qui renfermait un poison actif, préparé par Locuste. Fou de désespoir, il envoya chercher le gladiateur Spicillus pour le tuer : le gladiateur refusa de se déranger.

Ici nous laisserons parler Suétone, le froid annaliste, qui a décrit avec une indifférence plus cruelle que la haine les derniers moments de Néron. Le récit de l'historien païen peut se passer de commentaire; il éclaire d'une sinistre lumière les terribles vengeances exercées

par Dieu sur le premier persécuteur de son Église, sur le meurtrier de ses apôtres et de ses saints.

« Néron, dit-il, voulut se jeter au Tibre, mais il s'arrêta; et comme il désirait pour se recueillir un lieu un peu plus retiré, Phaon, son affranchi, lui offrit sa maison, hors de la ville, entre la voie Salaria et la voie Nomentana, vers le quatrième mille. Il était nu-pieds et en tunique; il revêtit une *penula* (manteau à capuchon) de couleur fanée, mit un mouchoir devant sa figure et monta à cheval, accompagné seulement de quatre hommes, dont l'un était Sporus. Déjà effrayé par un tremblement de terre et un éclair qui se montra devant lui, il entendit, en passant auprès du camp, les cris des soldats qui le maudissaient et faisaient des vœux pour Galba. Un passant même vint à dire : « Voilà des gens qui poursuivent « Néron. » Et un autre leur demanda : « Quelles nou- « velles y a-t-il à Rome de Néron? » L'odeur d'un cadavre jeté sur la route effraya son cheval; ce mouvement découvrit sa figure; un ancien soldat du prétoire le reconnut et le salua. Arrivé au lieu où il fallait quitter la route, ils abandonnèrent leurs chevaux au milieu des buissons et des épines, et ce fut à grand'peine que, par un chemin semé de roseaux et en étendant ses habits sous ses pieds, Néron put parvenir au mur de derrière de la villa. Phaon l'exhorta de se cacher dans une sablonnière, en attendant qu'on lui préparât les moyens d'entrer secrètement dans la maison; il répondit qu'il ne voulait pas être enterré vif, demeura là quelque temps, et but dans le creux de sa main un peu d'eau de la mare voisine. « Voilà donc, dit-il, le breuvage de Néron! » Ensuite il enleva de sa penula déchirée par les buissons

les épines qui y étaient entrées, et puis, se traînant sur les pieds et les mains par un passage étroit qu'on venait de creuser sous terre, rampa jusque dans la cellule la plus proche, où il se coucha sur un lit garni d'un mauvais matelas et d'une vieille couverture. Tourmenté par la faim et la soif, il refusa néanmoins du pain noir qu'on lui offrit, mais but un peu d'eau tiède. Chacun le pressant ensuite de s'arracher au plus tôt aux outrages qui le menaçaient, il fit creuser devant lui une fosse à sa mesure; ordonna de réunir, s'il se pouvait, quelques débris de marbre, d'apporter de l'eau et du bois pour rendre les derniers soins à ses restes, pleurant à chaque parole, et répétant : « Quel grand artiste le monde va perdre! »

« Cependant arriva un courrier de Phaon, dont il saisit les dépêches; il lut que le sénat l'avait déclaré ennemi public, et condamné au supplice des lois anciennes. Il demanda quel était ce supplice; on lui répondit que le condamné, dépouillé de ses habits, était obligé de placer sa tête dans une fourche; que là on le battait de verges jusqu'à ce qu'il mourût. Effrayé, il saisit deux poignards qu'il avait sur lui, en essaya la pointe, et les cacha ensuite, l'heure fatale, disait-il, n'étant pas encore arrivée; puis il exhortait Sporus à pousser les lamentations funèbres et à se frapper la poitrine. Il suppliait un de ses compagnons de l'encourager par son exemple à mourir : il se reprochait sa propre lâcheté.

« Mais déjà arrivaient des cavaliers avec ordre de le saisir vivant. Au bruit des pas, il s'écria en tremblant :

« Le galop des coursiers a frappé mon oreille (1)! »

(1) *Iliade.*

« Enfin, aidé par Épaphrodite, son secrétaire, il se perça la gorge. Il respirait encore lorsque arriva le centurion, qui, étanchant la plaie avec son habit, feignit d'être venu le secourir. Tout ce que dit Néron fut : « Il est trop tard ! » et « Voilà donc cette foi jurée ! » Il mourut sur cette parole, ses yeux sortant de leurs orbites, et prenant un regard immobile qui fit frissonner tous les assistants. »

La prédiction de Marcus était accomplie : Dieu avait commencé la vengeance de son Église.

Sophonius Tigellinus, le scélérat qui, après avoir enseigné à Néron les raffinements du vice et du crime, l'avait trahi, fut obligé, un peu plus tard, de se donner la mort aux bains de Sinuesse. L'infâme Hermès et Veturius furent tués par ordre d'Othon, devenu empereur pour quelques mois.

La justice divine prenait en main la cause de la vérité; elle se *justifiait elle-même*, pour employer le langage de l'Écriture.

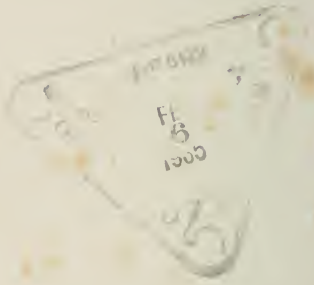
Dieu avait pitié du monde, dit un auteur ; les Césars et leurs complices mouraient comme les monstres, sans postérité !

FIN

TABLE

I. — La Suburra. 5
II. — La curie Hostilia. 24
III. — Le souper. 44
IV. — Les jeux du Grand Cirque. 63
V. — La maison d'Aurelius Pudens. 81
VI. — L'arrivée de Paul. 101
VII. — Devant César. 120
VIII. — L'incendie. 139
IX. — Les supplices. 158
X. — Le familier de Néron. 176
XI. — La succession apostolique. 196
XII. — La mort des persécuteurs. 217

2379. — Tours, impr. Mame.



833

JUN 18 1986

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2270
G28M3
1872
c.1
ROBA